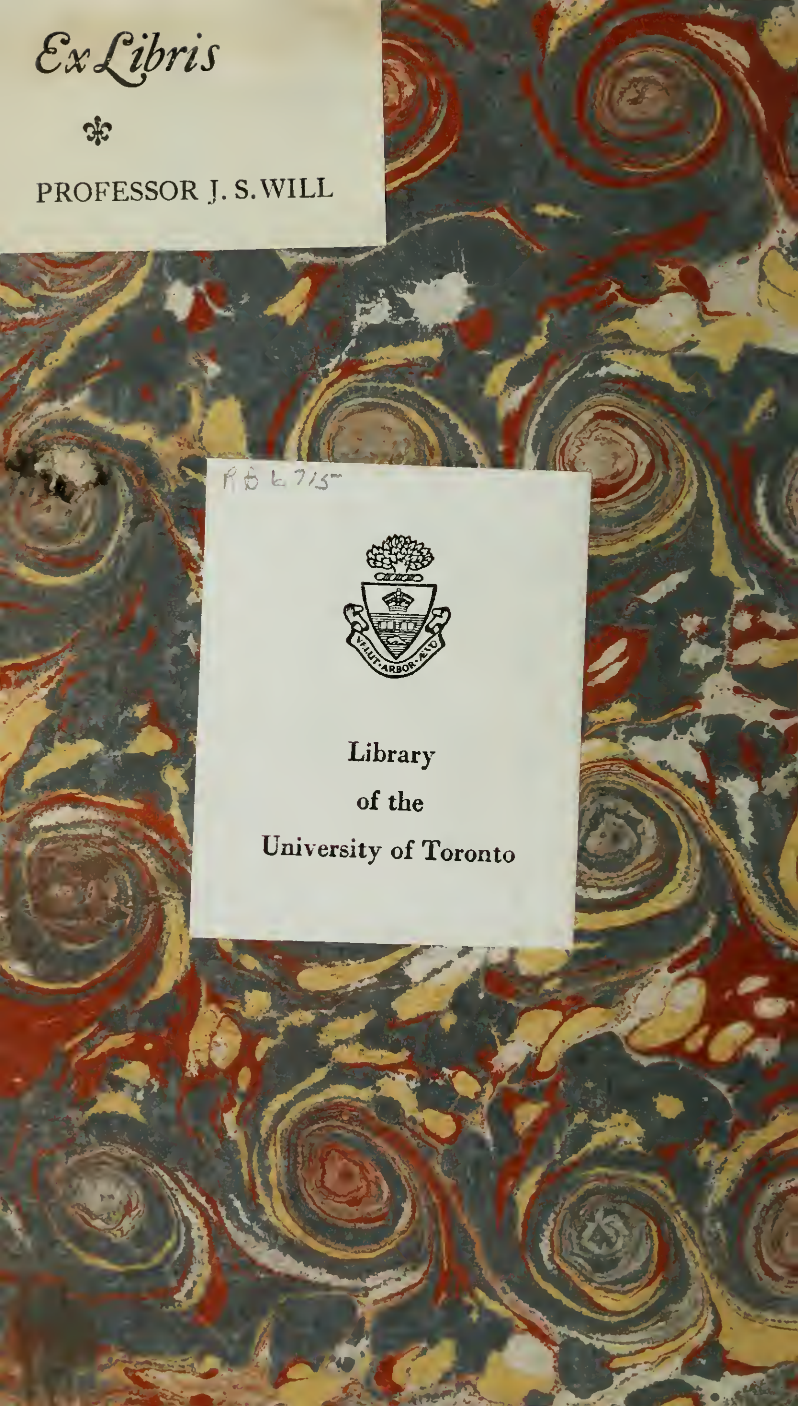
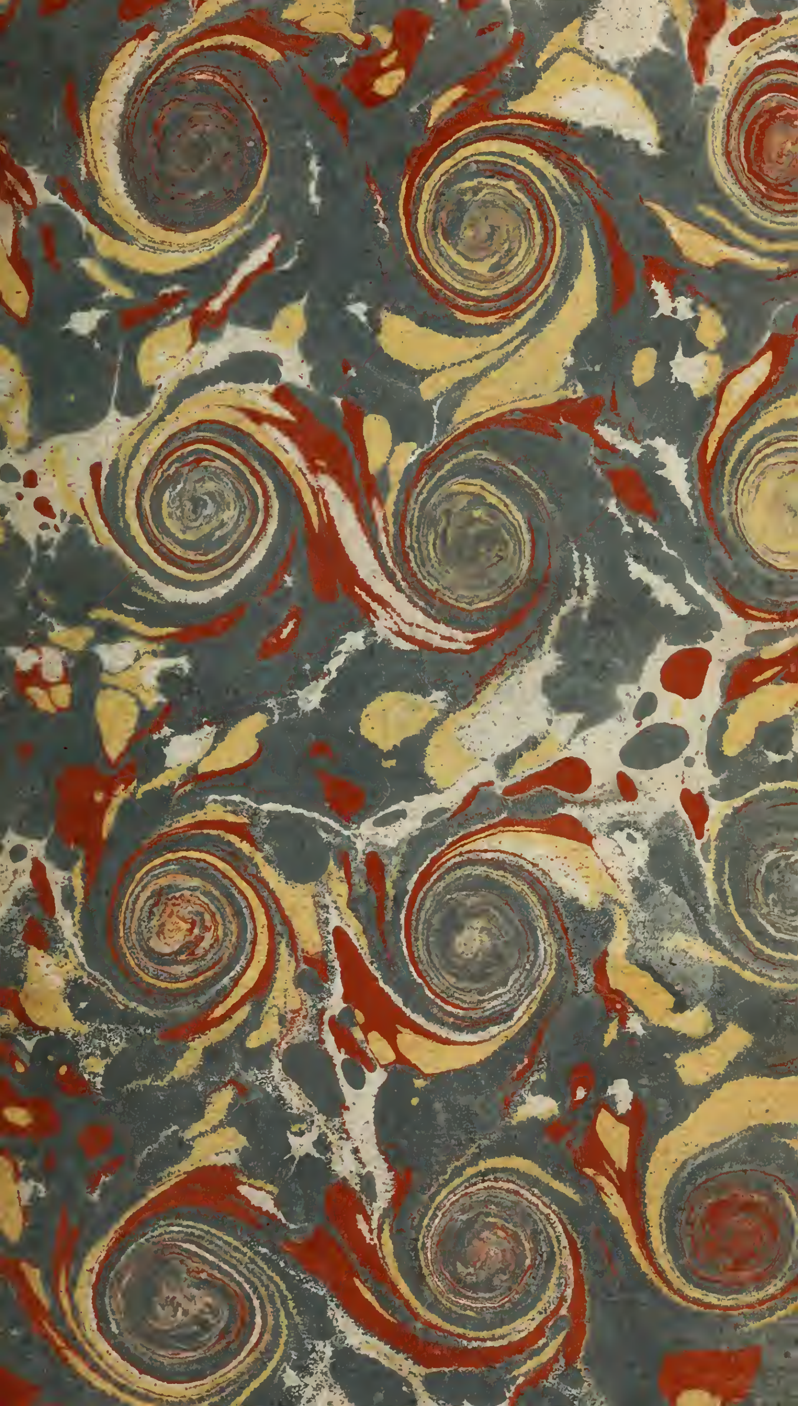




Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
RBL 715
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto

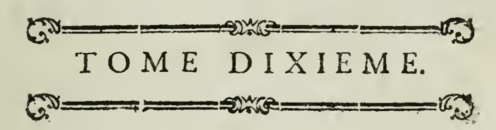


THEATRE DE M. FAVARD,

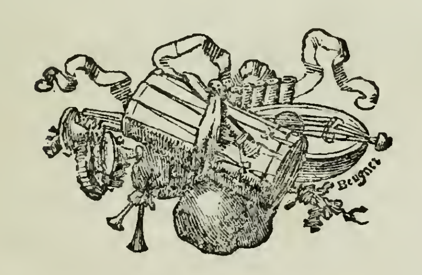
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opéra-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.

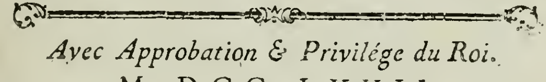


TOME DIXIEME.



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.



Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXII.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Tome dixieme.

LES
MOISSONNEURS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

MESLÉE D'ARIETTES;

DEDIÉE A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 27 Janvier 1768.

Par M. FAVART.

La Musique est de M. DUNI.

Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Fav



A

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHOISEUL-D'AMBOISE,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'Or; Colonel Général des Suiſſes & Griſons, Lieutenant Général des Armées de Sa Majeſté, Grand Bailli d'Haguenau, Gouverneur Général de la Touraine, Miniſtre & Sécretaire d'État des Affaires Étrangeres, & de la Guerre, Grand-Maître & Sur-Intendant général des Couriers, Poſtes & Relais de France.

ONSEIGNEUR,

On trouve dans cet Ouvrage de l'honnêteté & de la bienfaiſance, par

conséquent il appartient à votre cœur. Une Pièce qui donne des leçons d'humanité, doit être offerte au Ministre sensible & éclairé qui en donne tous les jours des exemples.

Je suis avec le plus profond respect,

DE *VOTRE* GRANDEUR,

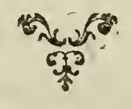
MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
FAVART.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS perſonnes reprocheront peut-être à ce Drame de renfermer trop de morale ; mais j'ai voulu attacher le Spectateur , l'intéreſſer ; & j'ai cru que l'amour de l'Humanité avoit autant de droits ſur les cœurs , que la gaieté en a ſur les eſprits.

Si cet Ouvrage a le bonheur de réuſſir , je n'en devrai le ſuccès qu'à mes amis , que je me ferai toujours gloire de conſulter.



ACTEURS.

CANDOR, *Seigneur du village*,	M. Caillot.
ROSINE,	Mme. Laruette.
GENNEVOTE, *Belle-mere de Rosine*,	Mme. Favart.
DOLIVAL, *Neveu de Candor*,	M. Clairval.
RUSTAUT, *Œconome de Candor, & son homme de confiance*,	M. Nainville.
GUILLOT, *vieux Moissonneur*,	M. Dehesse.

COMMERES BABILLARDES.

MAROTE,	Mme. Berard.
LA TRINQUART,	M. Chanville.
NICOLE,	Mlle. Desglands.

MOISSONNEURS.

Le Pere TRINQUART,	M. Baletti.
PIERRE,	M. Trial.
JEROSME,	M. Desbrosses.

MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

DOMESTIQUES DE CANDOR, } *Personnages*
UN LAQUAIS DE DOLIVAL, } *muets.*

LES MOISSONNEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage ; à droite est une chaumiere, à côté de laquelle est un banc de pierre ; à gauche est un petit tertre couronné par un orme : il sort de cet endroit une source d'eau vive qui forme un bassin ; derriere est une chaîne de hautes montagnes, qui se perd dans l'éloignement. On voit à quelque distance le Château Seigneurial ; un vaste champ de bled occupe le reste de la campagne.

SCENE PREMIERE.

GENNEVOTE, ROSINE.

L'Aurore commence à paroître ; on voit encore les étoiles. La cabane est ouverte ; elle est éclairée par une lampe. Gennevote assise sur le banc, file sa quenouille. Rosine dans l'intérieur de la maison, mesure un boisseau de grain.

GENNEVOTE.

ARIETTE.

LE tems passe, passe, passe,
Comme ce fil entre mes doigts ;

N. B. Dans le premier Acte, le ciel s'éclaire peu-à-peu, la vapeur du matin se dissipe, & le soleil se leve ; au second, il est au-dessus de l'horison ; & dans le commencement du troisieme, il paroît dans toute sa hauteur, & décline jusqu'à la fin de la journée. Ce mouvement progressif doit se faire imperceptiblement ; mais son effet doit être sensible dans les trois Actes.

Il faut en remplir l'espace ;
Il est à nous autant qu'aux Rois.

Que j'étois digne d'envie,
Quand je possédois mon époux !
Mais le bonheur de la vie
Trop souvent s'éloigne de nous.

Le tems passe, &c.

Notre course passagere
Prescrit assez l'emploi des jours ;
C'est le seul bien qu'on peut faire
Qui les rend trop longs ou trop courts.

Le tems passe, &c.

ROSINE.

Ma bonne maman, tenez ;
Voilà le produit tout juste
Des épis qu'hier j'ai glanés
Après les Moissonneurs de cet homme si juste ;
Du bon Monsieur Candor.

GENNEVOTE.

Rosine, c'est fort bien ;
Ménagez-vous pourtant ; vous êtes délicate.

ROSINE.

Pour vous aider, dois-je négliger rien ?
J'ai de la force assez pour n'être pas ingrate.
On voit du jour naissant la premiere lueur,
Soufflerai-je la lampe à présent ?

GENNEVOTE.

Oui, sans doute ;
Lorsque l'on est dans le malheur,
La plus foible dépense coûte.

(Rosine va éteindre la lampe.)

GENNEVOTE.

La pauvre enfant ! Ah ! quel état affreux !

ROSINE, *entendant ſoupirer ſa mere, revient avec émotion.*

Maman ; vous ſoupirez.

GENNEVOTE.

Je plains ta deſtinée :
Ma fille, tu n'étois pas née
Pour paſſer avec moi des jours ſi douloureux.

ROSINE.

Ah ! j'ai pris mon parti, ma mere ; tendre mere !
Si mon travail ceſſoit, vous feriez dans les pleurs.
Je vous verrois ſouffrir l'affront de la miſere ;
Mes fatigues ont des douceurs.

ARIETTE.

Dès que l'aurore vermeille
Répand l'air frais du matin,
J'entends bourdonner l'abeille
Careſſant la fleur du thyn.
Les oiſeaux, par leur ramage,
Annoncent des jours ſereins ;
Ils s'envolent du bocage,
Pour piller les premiers grains.
La Glaneuſe ſe contente
Des épis laiſſés aux champs ;
La Nature bienfaiſante
A ſoin de tous ſes enfans.

GENNEVOTE.

Rosine ... je voudrois t'appeller Melincour ;
C'étoit le nom de ton malheureux pere,
Qui semblant réunir la fortune & l'amour,
Eut pour premiere épouse une femme étrangere.

ROSINE.

Je fus l'unique fruit d'une union si chere.

GENNEVOTE.

Mais, tu perdis ta mere en recevant le jour.

ROSINE.

Ah ! comme je l'aurois aimée !
Mais vous la remplacez ; vous êtes dans mon cœur,
Et d'une belle-mere écartant la froideur,
C'est par le sentiment que vous m'avez formée.

GENNEVOTE, *après un tems.*

Je ne connus jamais l'ambition.
Cette chaumiere étoit mon héritage.
Pour adoucir ma situation,
Melincour se garda d'emprunter le langage
Qui conduit l'indigence à la séduction.
Il voulut que sa main de l'amour fût le gage.
Je lui représentai que le monde sensé
Condamneroit ce mariage,
Qu'on le trouveroit déplacé.
Ma franchise le fit insister davantage,
Cet himen par l'honneur lui sembloit assorti.
J'étois pauvre ; mais j'étois sage :
Je lui parus un bon parti.

ROSINE.

Sa vie avec nos biens périt dans un naufrage.

SCENE II.

RUSTAUT, GENNEVOTE, ROSINE.

RUSTAUT, *sans être vu.*

ALlons, allons, courage.
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *de Moissonneurs qui ne paroissent point encore.*

Allons, allons, courage.
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Je te connois une ressource encor :
Melincour & Monsieur Candor
Étoient cousins-germains : va le trouver, ma fille;
Candor est honnête-homme, il aime sa famille.

ROSINE.

Je n'oserois.

GENNEVOTE.

Il sera le premier....

ROSINE.

Monsieur Candor a l'ame bienfaisante,
Tout le Village aime à le publier ;
Mais si nous lui disions que je suis sa parente ;
Il pourroit s'en humilier.

GENNEVOTE.

Eh ! oui, la vanité souvent trouve son compte
Dans des secours auxquels on n'est pas obligé ;
Mais quand dans l'indigence un parent est plongé,
C'est un créancier qui fait honte.
D'ailleurs, tu sais bien qu'un procès

Pendant toute leur vie a désuni leurs peres.

ROSINE.

Faut-il qu'à de vils intérêts,
Plutôt qu'à leur amour, on distingue des freres!

GENNEVOTE.

Les haines sont héréditaires.

ROSINE.

Mais de votre côté n'est-il pas un moyen
De vous procurer plus d'aisance?
Il reste quelques fonds.

GENNEVOTE.

Un douaire est un bien
Que je pourrois réclamer, je le pense;
Mais ceux à qui l'on doit seroient frustrés alors;
Je prendrois sur leur existence.
C'est en vain que la loi justifieroit mes torts:
Pourrois-je me nourrir de leur propre substance?
Mes droits nuiroient aux leurs... ah! je les cede tous;
Et le bonheur de satisfaire
A la mémoire d'un époux,
Vaut beaucoup mieux que mon doüaire.

SCENE III.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *& une partie des Moissonneurs.*

RUSTAUT, *aux Moissonneurs.*

ALlons, allons, courage;
A l'ouvrage, à l'ouvrage,

CHŒUR *des Moissonneurs.*

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Tandis que tu vas à l'ouvrage,
Je vais arranger le ménage.

CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

(Les Moissonneurs se préparent à travailler ; Gennevote & Rosine rentrent leurs ustensiles dans la cabane.)

RUSTAUT, *à un jeune Moissonneur.*

Jeune homme, il faut dans ton printems
Acquitter le tribut de tes forces nouvelles.

(A un Vieillard.)

Et toi, dont la foiblesse est l'effet de tes ans ;
Fais des liens pour les javelles.
Je ne vois pas encor tous nos *Seyeux* *.
Toujours en retard on demeure.
Je vais rabattre un quart de jour à ceux
Qui n'arriveront qu'après l'heure.

ROSINE.

Ma mere, on vient de toutes parts :
Chacun est au travail : je pars.

RUSTAUT, *au milieu des Moissonneurs.*

Je n'ai pas encor tout mon monde.
Où sont ces Champenois que j'avois arrêtés ?
A dormir seroient-ils restés ?
Sans cesse il faut que je fasse ma ronde.

---

* *Seyeux* est un terme usité dans les Provinces & dans les environs de Paris, pour désigner les gens qui coupent les bleds.

SCENE IV.

CANDOR, *ſuivi du reſte des Moiſſonneurs,* RUSTAUT.

CANDOR.

Les voici, mon ami Ruſtaut;
Tu te fâches toujours trop tôt.
On n'excite au travail qu'en offrant des amorces :
La rudeſſe en doit détourner.
Ces gens viennent de loin : pour leur donner des forces,
Je les ai fait bien déjeûner.

RUSTAUT.

Et qu'ils travaillent donc.

CANDOR.

Là, c'eſt ce qu'ils vont faire;
Ta dureté dément ton caractere :
Je te connois humain ; mais ton air eſt groſſier.
Etant auſſi bon-homme, il eſt bien ſingulier
Que tu ſois ſans ceſſe en colere.

RUSTAUT.

Mais ce n'eſt que pour votre bien.
Il m'eſt fort aiſé de me taire :
Puiſque vous le voulez, je ne dirai plus rien.
(Il va au fond du théâtre avec les Moiſſonneurs ; & les diſperſe de côté & d'autre.)

CANDOR.

(Pendant l'Ariette ſuivante, les Moiſſonneurs coupent les bleds dans le fond du théâtre ; Roſine les ſuit & glane.)

ARIETTE.

Heureux qui ſans ſoins, ſans affaires,
Peut cultiver ſes champs en paix !
Le plus ſimple toît de ſes peres
Vaut mieux que l'éclat des Palais.
Ma terre rend avec uſure
Tous les préſens que je lui fais ;
Et j'obſerve que la nature
N'eſt qu'un échange de bienfaits.
Que les Grands près de nous ſe rendent,
Qu'ils viennent prendre une leçon.
Ils perdent les biens qu'ils répandent,
L'ingratitude eſt leur moiſſon.
Heureux qui ſans ſoins, ſans affaires, &c.

RUSTAUT, *à Roſine.*

Que fait donc là cette petite fille ?
Retirez-vous.

ROSINE.

Mais...

RUSTAUT.

Mais cela babille.
Je m'embarraſſe peu de votre air chiffonné.
Vous perdez avec moi vos mines gracieuſes.
Attendez qu'on ait moiſſonné ;
Imitez les autres glaneuſes.

ROSINE, *laiſſant tomber les épis qui ſont dans ſon tablier.*

Monſieur, ne grondez pas ſi fort.
Tenez, je vous rends tout, ſi je vous ai fait tort.

CANDOR, *bas à Ruſtaut.*

Pourquoi la chagriner ? Elle eſt jolie & ſage.
Elle eſt dans le beſoin. Je ne ſais rien de pis
Que de mortifier les gens que l'on ſoulage.

Laiſſe tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.
(Pendant ce tems , Roſine eſſuie avec ſon tablier de petites larmes qui coulent de ſes yeux.)

RUSTAUT.
Hon! vous êtes trop bon.

CANDOR.
Tais-toi.
On s'enrichit de ce qu'on donne ;
Le malheur eſt ſacré pour moi.
Ramaſſe ces épis ; fais ce que je t'ordonne.

RUSTAUT, *en remettant dans le tablier de Roſine les épis qu'elle a laiſſé tomber.*
Prenez donc tout le champ, puiſque Monſieur le veut.

ROSINE.
J'en uſerai d'une façon prudente.

CANDOR, *à part.*
Sa douceur me touche & m'émeut.
Elle eſt vraiment intéreſſante.

SCENE V.

DOLIVAL, CANDOR.

DOLIVAL.
HE! bon jour, mon cher oncle.

CANDOR.
Ah! Dolival, c'eſt-toi.
Je ne t'attendois pas, mon ami ; je te voi
De bien bonne heure cette année.

DOLIVAL.

DOLIVAL.

Je me ſuis dérobé pour faire une tournée.
Il faut bien que Paris ſe paſſe un peu de moi.
Mais je ne ſerai pas longtems ici, je croi.
(Regardant de côté & d'autre avec inquiétude, mais ſans affectation.)
Certaine affaire ... il faut qu'elle ſoit terminée...
J'ai toujours pour la chaſſe une ardeur effrénée.
Mon oncle, les perdreaux ſont-ils déjà bien forts?

CANDOR.

La plaine n'eſt pas découverte,
Et j'en reſpecte les tréſors:
Aucun plaiſir ne peut en compenſer la perte.

DOLIVAL.

Tout en courant la poſte, obſervant le pays,
(C'eſt à quoi je prends toujours garde)
Je n'ai pas découvert une ſeule perdrix:
Il ne s'eſt pas offert à mes yeux un ſeul garde.

CANDOR.

Mes gardes ſont mes habitans.

DOLIVAL.

Ah! mon pauvre oncle, je parie
Qu'à braconner la terre, ils paſſent tout leur tems.

CANDOR.

Cela ſe peut; mais ma table eſt ſervie.

DOLIVAL.

Mais vous n'avez donc pas le plaiſir de tuer?

CANDOR.

Quel eſt ce plaiſir-là?

DOLIVAL.

C'eſt le ſeul dans la vie
Pour un chaſſeur adroit qui ſait l'effectuer.

ARIETTE.

Je vais toujours en plaine
Avec une douzaine
De beaux & bons fusils :
Pour que mes faits éclatent,
Vingt valets me rabatent
Le gibier du pays.
En l'air, sur votre tête :
A vous, le coup du Roi.
Pan, pan, le coup du Roi.
Il court : arrête, arrête.
Brillant, Diane, à moi.
Une caille ; elle est morte.
Un levreau ; pan, à bas.
Un faisan ; pan ; apporte.
Pan, pan, à chaque pas.
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier,
(Quel plaisir que la chasse !)
J'abbats & je terrasse
Cent pieces de gibier.
Un Faisan, vingt perdreaux,
Six lapreaux,
Dix levreaux.
Une caille ; elle est morte :
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier, &c.

CANDOR.

Mon cher neveu, je te plains & je t'aime ;
Mais j'ai pitié de tes plaisirs.

Plus délicat que toi, je jouis de moi-même.
Le calme de mes jours vaut mieux que tes desirs.

DOLIVAL.

Mais, mais enfin quand on s'ennuie....
Mon cher oncle, avez-vous de la société?

CANDOR, *montrant ses moissonneurs.*

Mon ami, la voilà.

DOLIVAL.

Mais, mais en vérité
Cela fait bonne compagnie!

CANDOR.

Oui, très-bonne, & j'en fais grand cas.
Nous devons notre vie aux efforts de leurs bras.
Cette espece que tu méprises,
Est victime des gens qui ne servent à rien.
Quand vous avez au jeu perdu tout votre bien;
Vous les pressurez tous pour payer vos sottises.
Les excès où vous vous plongez
Ferment vos cœurs, les endurcissent.
Les oisifs sont heureux, les travailleurs gémissent.
Ils font valoir vos biens, & vous les engagez:
Vous les ruinez tous, quand vous vous dérangez.
Vos dépenses les appauvrissent:
Ils cultivent la terre, & vous la surchargez.

DOLIVAL, *à part.*

Mon oncle a de vieux préjugés.
(*Haut.*)
Comme vous voilà fait, mon oncle! La décence
Veut un habillement conforme à la naissance;
On vous prendroit pour un fermier.

CANDOR.

J'ai l'honneur d'en être un, je fais valoir ma ferme,

Et je me livre tout entier
Aux détails infinis que cet emploi renferme.
Je tire vanité de l'habit du métier.

DOLIVAL.

Mais l'étoffe pourroit en être moins grossiere.

CANDOR.

C'est bon pour le soleil, la pluie & la poussiere.

DOLIVAL.

Vous êtes presque mis comme vos habitans.

CANDOR.

Eh ! mais sans doute. Il n'est pas nécessaire
Qu'un Seigneur qui n'est qu'un bon pere,
Soit plus paré que ses enfans.

DOLIVAL.

Votre maison a l'air d'une caserne :
Comment ! depuis un an, vous n'avez rien changé !
Je vous l'ai dit cent fois ; vous êtes mal logé.
Oh ! c'est un soin qui me concerne.
Je veux vous amener l'Architecte que j'ai :
Il sçaura lui donner un petit air moderne.

CANDOR.

Un Architecte fait aux anciens bâtimens
Ce qu'un Docteur en Médecine
Fait aux foibles tempéramens.
A force d'y toucher, il hâte leur ruine.
Si j'avois avec moi grand nombre de valets,
Si j'étois grand Seigneur, ou si j'étois né Prince ;
On me sauroit bon gré d'élever des Palais,
Pour faire circuler l'argent dans ma Province.
Mon cher neveu, je veux que ma maison
De simple & modeste apparence

Annonce, aux yeux de la raiſon,
Plus de commodité que de magnificence.
Pour y bien recevoir mes amis, mes égaux,
Je veux, comme mon cœur, qu'elle ſoit à l'antique;
La gaieté, le bonheur ſont ſous un toît ruſtique.
Ils s'égarent dans des châteaux.

DOLIVAL.

Mon oncle, cependant ſi vous vouliez comprendre....

CANDOR.

Mon tems eſt précieux; je le perds à t'entendre;
Et mes momens ſeront mieux employés ailleurs.
Prends mes furets: je te ferai conduire
Sur tous les terriers les meilleurs.
Les lapins mangent tout, tâche de les détruire;
Moi je vais retourner avec nos Moiſſonneurs.

DOLIVAL, *appercevant Roſine qui glane.*

La voilà, la voilà; c'eſt elle...
Je ſuis dans un raviſſement...
Plus que jamais...

CANDOR.

Hem! que dis-tu? Comment?

DOLIVAL.

La Chaſſe. . .

CANDOR.

Cours où le plaiſir t'appelle.

DOLIVAL.

Vous êtes à préſent dans de grands embarras;
Je vais de mon côté...

CANDOR.

Soit. Comme tu voudras.

DOLIVAL.

Abordons-la, tandis que rien ne m'en empêche.

(Il joint Rosine, & ramasse des épis qu'il lui présente. Rosine s'éloigne de lui avec précipitation ; Dolival la suit.

SCENE VI.

CANDOR, LE VIEILLARD, RUSTAUT.

CANDOR, *à part.*

IL ne s'occupera que de frivolités...

(Il apperçoit le bon Vieillard Guillot qui puise de l'eau à la fontaine pour se désalterer.)

Arrêtez, bon-homme, arrêtez ;
Qu'allez-vous boire ?

LE VIEILLARD.

De l'iau fraîche,
Tout sortant de sa source, & c'est un vrai régal.
Quoi ! Vous me l'ôtez ?

CANDOR.

Oui ; vous êtes tout en nâge,
Accablé de fatigue, & surtout à votre âge,
La fraîcheur de cette eau peut vous faire du mal.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monseigneur ; qu'vous avais l'ame bonne !
Vous daignais vers le pauvre adresser un regard.

CANDOR.

Holà ! Ruſtaut, approche & donne
De mon vin à ce bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monſeigneur ; ça ne peut pas ſe croire.
Quoi ! vous ne comptez pas mes pauvres jours
pour rien ?
Vot' bonté me fait plus de bien,
Que le vin qu'ous me faites boire.

CANDOR.

Le ſoleil darde ici trop fort, mon cher Ruſtaut :
Conduis nos Moiſſonneurs au bas de la montagne,
Où l'ombre encor s'étend ſur la campagne.

RUSTAUT.

C'eſt bien dit ; nous aurons moins chaud.

CANDOR.

Attends, attends ; je vais les conduire moi-même.

LE VIEILLARD.

Queu bon Seigneur ! le ciel nous l'a donné.

CANDOR.

Pendant ce tems, ordonne leur dîné.
Ah ! ces pauvres gens, je les aime ;
Je veux manger ſans façon avec eux.
Ce repas-là ſera joyeux,
Et nous ferons entre nous autres.
Si mon neveu ſe croit trop grand Seigneur,
Et ſe refuſe le bonheur
D'être aujourd'hui des nôtres,
Tu le feras ſervir ſéparément,
Il s'ennuira ſeul noblement.
Écoute, écoute encor : Gennevote & Roſine

Avec grand ſoin cachent ce qu'elles ſont.
L'eſtime générale eſt le bien qu'elles ont;
Mais c'eſt le ſeul. Leur état me chagrine.
Tâche de démêler leur ſecret.

RUSTAUT.

J'imagine
Que vous voulez devenir leur ſoutien.
C'eſt bien fait; je ſuis bon, & ne m'oppoſe à rien.
Obliger n'eſt jamais une dépenſe folle.
J'ai du plaiſir, quand vous faites du bien;
Je ſuis brutal, quand on vous vole. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

CANDOR, *aux Moiſſonneurs.*

ARIETTE.

ENFANS, laiſſez votre ouvrage;
Venez près de ces côteaux
Pour moiſſonner à l'ombrage
Que répandent ces ormeaux.
Je remplis les loix certaines
Que mon cœur ſait m'enſeigner.
Quand vous vous donnez des peines,
Je dois vous en épargner.

Venez, venez près des côteaux, &c.

Conſervez-vous pour me plaire...
Votre bonheur eſt le mien;
J'en ſuis le dépoſitaire,
Et c'eſt veiller ſur mon bien.

Venez, venez; &c.

[*Les Moiſſonneurs viennent à la voix de Candor; il les emmene pour travailler de l'autre côté de la montagne.*]

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUO.

ROSINE.	DOLIVAL.
AH! laiſſez-moi, de grace,	Reſtez, reſtez de grace,
Je n'en ai pas le tems,	Vous devez être laſſe.
Je n'en ai pas le tems.	Cauſons quelques inſtans.
Les filles du village	Ce n'eſt pas à votre âge
Avant moi vont glaner.	Qu'on s'occupe à glaner;
Ah! laiſſez-moi, de grace,	Vous pouvez moiſſonner.
Je n'en ai pas le tems.	Reſtez, reſtez, de grace,
	Vous devez être laſſe,
	Cauſons quelques inſtans.

DOLIVAL, *l'arrêtant.*
Votre obſtination eſt vaine;
Vous reſterez.

ROSINE.
Quand je vous dis
Que vous me faites de la peine;
Laiſſez-moi m'en aller.

DOLIVAL.

Je vous chéris.

ROSINE.

Tant pis ;
Voyez, quand vous m'aurez fait perdre ma journée,
En ſerez-vous plus avancé ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Quand de la moiſſon le tems ſera paſſé,
Me rendrez-vous mon profit de l'année ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Serez-vous bien plus heureux ;
Lorſque je paſſerai ma vie à ne rien faire ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Pour moi c'eſt tout le contraire :
L'oiſiveté rendroit tous mes jours ennuyeux.

ARIETTE.

Pendant toute la ſemaine
Je me donne de la peine ;
J'en goûte mieux le repos.
Quand arrive le Dimanche,
Une gaieté vive & franche
Me fait oublier mes maux.
Je mets mon cors, je me lace,

Je me pare de bleuets;
En danſant je me délaſſe,
Et je ris les jours d'après.

✻

DOLIVAL.

Je ſoutiens que le ſort ne vous a pas fait naître
Pour conſumer vos jours à travailler ainſi.

ROSINE.

Eh! bien; moi je vous dis que ſi.
Je le ſais mieux que vous, peut-être.
Adieu, Monſieur.

DOLIVAL.

Pourquoi cette rigueur?
Par quel entêtement voulez-vous vous ſouſtraire
Aux offres que vous fait mon cœur?

ROSINE.

Votre cœur?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Mais moi, je n'en ai point affaire.

DOLIVAL.

Je ſuis neveu du bon Monſieur Candor.

ROSINE.

Je le ſais bien.

DOLIVAL.

Il vous aime.

ROSINE, *à part.*

Il nous aime!
S'il étoit vrai!

DOLIVAL.

Moi, beaucoup plus encor,
Et je ſuis un autre lui-même.
Oui, j'aurai ſoin de votre ſort.
Venez ... comment! vous êtes défiante?

ROSINE.

Maman dit que c'eſt le plus ſûr.

DOLIVAL.

Il faut qu'apparemment vous ayez un cœur dur.
Vous craignez le plaiſir d'être reconnoiſſante.

ROSINE.

Ma mere aſſurément me juſtifieroit bien.
Ce qu'elle fait pour moi me rend heureuſe :
Ma tendreſſe jamais ne ſe dément en rien,
Et ſi je vous devois, j'en deviendrois honteuſe.

DOLIVAL, *avec empreſſement.*

Ma chere enfant, vous avez tort.

ROSINE.

Permettez-moi d'aller chercher ma mere.
Elle eſt déja ſur l'âge, & c'eſt avec effort
Qu'elle prend une peine à ſa ſanté contraire.
Moi je ſuis jeune aſſez pour travailler encor.
Réſervez-lui le bien que vous voulez me faire.

DOLIVAL.

Cela ne ſe peut pas.

ROSINE.

Je comprends, pour le coup.
Vous n'avez pas pitié des vieilles.

DOLIVAL.

Pas beaucoup.

SCENE II.

ROSINE, DOLIVAL, GENNEVOTE.

ROSINE, *à Gennevote.*

VOus venez à propos, maman, prenez ma
place.
De ce Monſieur la bonté m'embarraſſe.
C'eſt un bien honnête-homme au moins, ce Mon-
ſieur-là.
On en trouve pourtant beaucoup de cette ſorte,
Et la compaſſion le porte
A ſecourir la jeuneſſe.

GENNEVOTE.

Oui-dà !
Et la vieilleſſe ?

ROSINE, *en rentrant dans la cabane.*

Il vous dira cela.



SCENE III.

GENNEVOTE, DOLIVAL.

DOLIVAL.

JE fais le plus grand cas de votre connoiſſance,
Ma bonne, je vous vois avec un vrai plaiſir.

GENNEVOTE.

Eh! qui peut, s'il vous plait, vous donner ce deſir?
Ce n'eſt pas ma magnificence.

DOLIVAL.

Je ſuis touché de voir votre malheur:
Je veux que vous ſoyez contente.

GENNEVOTE, *à part.*

Je l'ai toujours penſé, c'eſt un franc ſéducteur.
(*Haut.*)
Cette promeſſe ſurprenante...
Par-où puis-je la mériter?

DOLIVAL.

Comment donc! vous avez une fille charmante.

GENNEVOTE.

Ah! votre compliment doit beaucoup me flater.

DOLIVAL.

AIR.

Que Rosine est touchante & belle !
Elle plaît sans le rechercher.
La nature y songe pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.
Sa figure douce & naïve
Est semblable à la fleur des champs,
Qui, sans soins, sans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du printems.
Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle eût un amant.
L'amour est le fard de son âge;
Et l'on s'embellit en aimant.
L'amour est le zéphir des belles:
Les belles sont autant de fleurs;
Il les caresse avec ses aîles,
Pour faire naître leurs couleurs.

GENNEVOTE.

La morale est assez gentille !
Elle tend à former le cœur !
Et si j'y consentois, vous me feriez l'honneur
D'être le zéphir de ma fille ?

DOLIVAL.

Pouvez-vous, sans verser des pleurs,
Voir les travaux flétrir ses attraits enchanteurs
Pour soulager un peu votre indigence;
Et bravant du soleil les brûlantes ardeurs,
Tirer avec effort sa foible subsistance
Des épis que les Moissonneurs
Laissent tomber par négligence ?

GENNEVOTE.

Pour d'autres ce n'eſt rien; pour nous c'eſt abondance.

DOLIVAL.

Sans s'expoſer aux ſoupçons, aux mépris,
Roſine, j'en ſuis ſûr, trouveroit dans Paris
Les reſſources les plus honnêtes.

GENNEVOTE, *ironiquement.*

Les connoiſſez-vous bien ?

DOLIVAL.

Sitôt qu'on la verroit ;
Ses charmes tourneroient les têtes.

GENNEVOTE.

Peut-être en même tems la ſienne tourneroit.

DOLIVAL.

Eh! non, ma bonne, non : Paris eſt une Ville
Où la vertu trouve plus d'un aſyle.
Soyez ſûre que j'ai raiſon.
Roſine avec honneur vivroit dans la maiſon
De quelque Dame reſpectable.

GENNEVOTE.

Vous voulez dire ſecourable.

DOLIVAL.

Elle ne manqueroit de rien.

GENNEVOTE.

Elle regretteroit alors ſa pauvre mere.
Mon bonheur lui tient lieu de bien ;
Ce fut dans tous les tems ſon premier néceſſaire.

DOLIVAL.

Elle ſe feroit une loi

De

De vous tirer de l'indigence.

GENNEVOTE.

Je ne la verrois pas, Monſieur, & ſa préſence
Eſt le plus grand ſecours pour moi.

DOLIVAL.

Elle ſeroit heureuſe & reſpectable ;
On lui trouveroit un parti.

GENNEVOTE.

Ce n'eſt pas le mot véritable.

DOLIVAL.

Et quel eſt-il donc ?

GENNEVOTE.

Le voici.

On lui propoſeroit de lui faire un parti.
Dans un état obſcur, Roſine a l'ame haute ;
Et je lui dis ſouvent, comme une vérité,
Qu'on ſupporte la pauvreté
Bien plus aiſément qu'une faute.
J'aime bien mieux la voir regagner la maiſon ;
Chantant gaiement une chanſon,
Et portant leſtement ſur ſa tête une gerbe,
Que de la voir parée, à ſa confuſion,
D'un aſſortiment cher & d'un habit ſuperbe.
Son éclat troubleroit notre douce union.
Un argent mal acquis eſt toujours un mécompte.
Roſine eſt aſſez riche avec un bon renom.
J'aime mieux pour ſecours ſes peines que ſa honte.

(Elle rentre dans la cabane.)

SCENE IV.

DOLIVAL *interdit.*

PEUT-on penſer ſi bien dans un état ſi bas !
Parbleu ! ces femmes-là m'étonnent....
D'honneur, je ne les conçois pas...
Voyons ... ſans qu'elles me ſoupçonnent...
On ne peut les ſéduire ; il faut donc les gagner.
Oui : je ne veux rien épargner.

SCENE V.

DOLIVAL, RUSTAUT.

DOLIVAL, *appellant Ruſtaut qui traverſe le théâtre.*

RUSTAUT, Ruſtaut, écoute ; arrête.

RUSTAUT.

Non, bien-tôt pour nos gens c'eſt l'heure du diner;
Et je vais voir ſi l'on s'apprête ...

DOLIVAL.

Je ne veux qu'un moment, tu peux me le donner :
Voilà quatre louis pour arrêter ta courſe.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour toi. Prends encor cette bourſe.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour Gennevote & Roſine.

RUSTAUT.

Ah ! tant mieux.

DOLIVAL.

On dit que leur état eſt vraiment malheureux,
Qu'elles ont beſoin de reſſource.

RUSTAUT.

Ah ! que j'ai de plaiſir à vous voir vertueux,
Et prompt à ſoulager les gens dans la détreſſe !
Vous tenez de votre oncle.

DOLIVAL.

Oui, beaucoup.

RUSTAUT.

Mais pourquoi
Me donner de l'argent à moi ?
Je n'en ai pas beſoin.

DOLIVAL.

C'eſt pour qu'avec adreſſe ,..

RUSTAUT.

Plait-il ?

DOLIVAL.

Tu diſes en douceur...
Qu'à leur deſtin on s'intéreſſe.

RUSTAUT.

Vous plairez bien à l'oncle, en agiſſant ainſi !

DOLIVAL.

Madame Gennevote eſt un peu trop ſévere.

RUSTAUT.

Elle a bien du mérite, & monſieur la révere.

DOLIVAL.

Et Roſine?

RUSTAUT.

Monſieur l'eſtime fort auſſi.
Il la diſtingue, il la préfere
A toutes les filles d'ici.

DOLIVAL.

J'entends, j'entends... il la préfere.

RUSTAUT.

Lorſque je dis qu'il la trouve à ſon gré,
Je n'entends point y mettre de myſtere.

DOLIVAL, *à part.*

Ah! mon pauvre oncle!... A ſon âge on préfere;
Mais au mien on eſt préféré.

RUSTAUT.

Mais Monſieur....

DOLIVAL.

C'eſt aſſez. Obſervateur fidele
Et de leurs actions & de tous leurs diſcours,
Il faut m'en rendre compte; & cela tous les jours.
Mes libéralités égaleront ton zéle.
N'en dis rien à mon oncle.

RUSTAUT.

Oh! non.

SCENE VI.

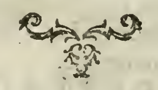
RUSTAUT, *seul.*

Je me défie un peu de son intention.
J'appartiens à son oncle, & le devoir m'engage
A l'informer de ma commission;
Je ne veux point jouer un vilain personnage,
Quoique cela soit fort commun.
On n'est libéral, à son âge,
Que pour faire piece à quelqu'un.

ARIETTE.

Argent, argent, maître du monde,
Tu regnes sur tous les états;
Tous les jours, en faisant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux-pas.
A nos devoirs tu mets un terme;
La vertu, loin de tes attraits,
Qui sur ses jambes se croit ferme,
S'y tient bien mal, quand tu parois.

Argent, argent, &c.



SCENE VII.

CANDOR, RUSTAUT.

CANDOR.

EH bien ! as-tu quelque chose à m'apprendre?

RUSTAUT.

Oui, vraiment : votre cher neveu
Vous ressemble ; il a le cœur tendre :
Dès qu'on nomme Rosine, on le voit tout en feu.
Et ce qui va plus vous surprendre,
C'est que de son argent il fait un bon emploi.

CANDOR.

Comment ?

RUSTAUT.

Il m'a donné quatre louis pour moi ;
Et cette bourse pour Rosine.

CANDOR.

Ah !

RUSTAUT.

Vous voyez que c'est montrer
Son intention clandestine.

CANDOR, *d'un air imposant.*

Il ne t'appartient pas d'oser la pénétrer.
(A part.)
Mon neveu l'aimeroit ? . . Oui ; la saison derniere,
J'ai remarqué...

RUSTAUT.

Vous voyez clairement...

CANDOR.

(A part.) *(Haut.)*
Nous ſaurons ... Obéis , très-ponctuellement ;
Mais le malheur rend l'ame fiere.
Roſine eſt dans le cas. Garde-toi de ternir
Le bien qu'on t'a chargé de faire.
Il faut exécuter ces ordres de maniere
Qu'elle ne ſache pas d'où cela peut venir.

RUSTAUT.

J'entends.

CANDOR.

T'a-t-on parlé de Gennevote ?

RUSTAUT.

Oui, oui ; la Couſine Gérard,
La Commere Nicole, & puis Jeanne Marote
Avec la femme à Mathurin Trinquart ;
Je les vois là-bas qui moiſſonnent.

CANDOR.

Je voudrois les interroger.

RUSTAUT.

Elles cherchent toujours ceux qui les queſtionnent.

CANDOR.

Nos gens doivent avoir grand beſoin de manger ;
Va les chercher.

RUSTAUT.

Je vais répondre à votre attente,
Car je me ſens preſſé d'une faim dévorante.

⁂

SCENE VIII.

CANDOR, TROIS COMMERES.

CANDOR.

BONNES femmes, venez à moi ;
J'ai des queſtions à vous faire.

LA TRINQUART.

Ah! tant mieux, Monſeigneur ; j'n'aimons pas à nous taire.

NICOLE.

Quand je parlons, j'ſavons toujours pourquoi.

MAROTE.

Le pourquoi n'eſt pas néceſſaire.

LA TRINQUART.

Mais apparemment, ma Commere,
Je parlons pour notre plaiſir.

CANDOR.

Sur un fait, il faut m'éclaircir.

LA TRINQUART.

Bon Dieu! oui, Monſeigneur ; j'ons l'âge.
J'ons vû trent'-neuf moiſſons ; j'avons eu tout le tems
D'examiner tout le village.
Je ſavons les tenans & les aboutiſſans.

NICOLE.

Oui, je vous dirons bien qu'la fille à Mathurine
S'laiſſe engeoler par le fils à Piar'-Jean.

MAROTE.

Bon chien chaſſe de race : & n'ſavais-vous pas bian
Que de peur d'en manquer, la petite Claudine
A trois amoureux.

LA TRINQUART.

Oui !

NICOLE.

Comment donc ! ma couſine,
Vous l'ignoriais ? Mais d'où venais-vous donc ?

MAROTE.

Et la femme à Jacques Cardon
Trouve notre meunier homme de bonne mine.

LA TRINQUART.

Et la meuniere en donne à moudre à ſon mari ;
J'allons vous raconter ſes tours.

MAROTE.

J'en ons ben ri.

NICOLE.

Pour tromper, celle-là rafine.

CANDOR.

Mais à la fin on ſe taira.
Et peut-être qu'on m'apprendra....

MAROTE.

Quoi, Monſeigneur ?

CANDOR.

Ce qu'eſt Gennevote, & Roſine.

LA TRINQUART.

Oui, oui ; j'allons vous dire ça.

MAROTE.

Gennevote eſt brave femme.

NICOLE.

Point de malice dans l'ame.

LA TRINQUART.

Mais on ſait ce qu'on en contoit.

CANDOR.

Voyons.

MAROTE.

Monſeigneur, elle étoit
Au tems jadis une Dame.

NICOLE.

Oui, vraiment, une Madame.

LA TRINQUART.

Bonne femme.

NICOLE.

Brave femme.

LA TRINQUART.

Quand j'allions à l'école enſemble...

CANDOR.

Allons au fait.
Parlez, parlez, Dame Marote.

MAROTE.

Eh bien! la pauvre Gennevote
Mangea ſon pain blanc le premier;
Alle portoit un grand panier,
Rubans, robe de ſoie & mantelet.

En-ſem-ble.

NICOLE.

Qu'importe?

LA TRINQUART.

Qu'importe?

MAROTE.

Mais aujourd'hui, pour ſon malheur;

C'eſt un habit de laine qu'elle porte.

LA TRINQUART.

V'là ç'que c'eſt d'avoir un bon cœur.

CANDOR.

Connoiſſez-vous ſa famille ?

NICOLE.

Oui, Monſeigneur, elle eſt fille.

MAROTE.

Elle eſt femme.

LA TRINQUART.

Veuve.

NICOLE.

Non.

Vous n'ſçavais pas la raiſon.

MAROTE.

La raiſon ? .. Mieux que vous, peut-être.
Un biau Monſieur de Mélincour.

(Candor paroît frappé du nom de Melincour.)

Un jour,
Avec li, la fit diſparoître.
Vous voyais qu'alle eſt femme.

En-ſem-ble.

NICOLE.

Vous voyais qu'alle eſt fille.

LA TRINQUART.

Vous voyez qu'alle eſt veuve.

MAROTE.

Eh ! non, non, non.

LA TRINQUART & NICOLE.

Si, ſi.

MAROTE.

Partant, Monſeigneur, on devine

Que ſon compagnon ſi joli...

NICOLE.

Li fit un préſent de Roſine.

LA TRINQUART.

Pour qu'all' ſe ſouvienne de li.

CANDOR.

Ah ! me voilà bien éclairci !
C'en eſt aſſez : au lieu de me tirer de peine...
Ah ! voici nos Seyeux que Ruſtaut me ramene...

SCENE IX.

RUSTAUT, LES MOISSONNEURS, CANDOR, LES COMMERES.

CANDOR.

ALLONS, mes chers enfans, venez m'environner ;
C'eſt votre ami qui vous raſſemble :
L'heure vous appelle au dîner ;
Nous allons tous manger enſemble.
Pour travailler de meilleur cœur,
Reprenez des forces nouvelles ;
(*A Ruſtaut.*)
Mets la nappe ſur ces javelles.
Voilà la table du bonheur.
Je ne vois point Roſine.

MAROTE.

Elle n'eſt que glaneuſe,
Pourquoi mangeroit-elle ?

LA TRINQUART.

Alle ne gagne rien.

CANDOR.

Elle en eſt plus à plaindre.

NICOLE.

Alle n'a pas de bien

Alle n'en fait pas moins la glorieuſe.

SCENE X.

DOLIVAL, GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *les Moiſſonneurs & les Commeres.*

DOLIVAL, *tirant Roſine par le bras à la porte de la chaumiere.*

ROSINE ne veut pas venir,
Mon oncle.

ROSINE.

Eh bien ! voulez-vous donc finir ?

CANDOR.

Venez, venez, Roſine.

ROSINE.

Oh ! je ſuis trop honteuſe.

CANDOR.

Gennevote, venez auſſi.

GENNEVOTE.

Monſeigneur, excuſez : nous ſommes bien ici.

CANDOR.

Je vous l'ordonne ; allons.

GENNEVOTE.

C'eſt par obéiſſance.

CANDOR.

A mes côtez, placez-vous toutes deux.

ROSINE.

Ah! Monſeigneur...

DOLIVAL.

Ayez plus d'aſſurance.

NICOLE.

J'allons faire un diner joyeux.

(Les Moiſſonneurs s'aſſeyent ſur des gerbes.)

CANDOR, *à Dolival qui veut s'aſſeoir à côte de Roſine; il lui indique une place plus éloignée.*

Paſſe là.

MAROTE *fait remarquer à une des Commeres, que Candor a fait aſſeoir Roſine auprès de lui.*

Que dis-tu de cette préférence?

CHŒUR *des Moiſſonneurs & des Moiſſonneuſes.*

Ah! queu régal!
Notre bon Maître
Veut bien paroître
Notre égal.

(Pendant ce chœur on ſert à chacun un potager rempli de ſoupe avec un morceau de ſalé, du pain & du fromage.)

PIERRE.

Oh! tatigué, v'là de bian bonne ſoupe.

Le Pere TRINQUART.

Cela refait ſon homme.

JEROSME.

Un grand Docteur,
Qui ſait bien ce qu'il faut pour réjouir le cœur,

Dit qu'après le potage, on doit, à pleine coupe,
Sabler un bon coup de vin pur.

GUILLOT.

Voir'ment, pour l'eſtomach, c'eſt un remede ſûr.

COLAS.

Ça chaſſe itou l'himeur melancolique.

CANDOR.

Il eſt aiſé de le mettre en pratique;
Ruſtaut, ſers chacun à ſon gré.

LE Pere TRINQUART.

Aveins notre taſſe, ma femme.

NICOLE.

Tiens, la v'là.

JEROSME.

V'là la mienne itou.

RUSTAUT.

C'eſt un pot!

JEROSME.

Dame!
C'eſt-là ma taſſe, à moi, quand je ſuis alteré.

CANDOR.

Allons, Roſine; allons, ma bonne femme.

GENNEVOTE.

Nous ne buvons pas, Monſeigneur.

CANDOR.

A ma ſanté?

GENNEVOTE.

C'eſt de toute notre ame.

ROSINE.

Vous nous faites bien de l'honneur.

CANDOR.

AIR.

C'est en buvant qu'on se délasse.
Buvez à moi, je bois à vous.
Que nos cœurs, comme chaque tasse,
Sans cesse se rapprochent tous.

CHŒUR *de Moissonneurs & Moissonneuses.*

C'est en buvant qu'on se délasse.
Buvons, buvons, rien n'est si doux.
Que nos cœurs, comme chaque tasse,
Sans cesse se rapprochent tous.

LA TRINQUART.

Regarde, Monseigneur verse à boire à Rosine;

MAROTE.

Elle est bienheureuse.

NICOLE.

Bon! bon!
On a peut-être une raison.

LA TRINQUART.

Je n'en répondons pas.

MAROTE.

Tais-toi donc, ma cousine.

NICOLE.

Queu babillarde!

COLAS.

COLAS.

Mais paix donc.
Lorſque je bois, je n'aime pas qu'on cauſe.

Le Pere TRINQUART.

La ſoif eſt une belle choſe.

DOLIVAL.

Allons, Roſine, une chanſon.

ROSINE.

Je n'en ſais point.

LA TRINQUART.

Dis-en toi, ma Commere.

MAROTE.

Eh! mais, tredame! pourquoi non,
A Monſeigneur ſi ça peut plaire?

NICOLE.

Monſeigneur chantera le r'flin.

CANDOR.

Oui, oui, oui.

LA TRINQUART.

Mettons-nous en train.

MAROTE.

O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.
Auprès de nos jeunes fillettes
On voit toujours queuques garçons,
Qui guettont ſous les collerettes,
Et pis qui contont leurs raiſons.
O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.

Le ſoir, on s'en va dans la grange,
Les gerbes y ſont à foiſon ;
Tandis que chacun les arrange,
Pierrot s'arrange avec Liſon.
O le bon tems que la moiſſon ! &c.

Jérôme apporte une galette
Avec un morciau de jambon.
Mais où fera-t-il la dinette ?
C'eſt ſur les genoux de Suzon.
O le bon tems, &c.

Fillette novice ſoupire,
Elle n'en ſait pas la raiſon ;
Mais l'amour, qui cherche à l'inſtruire,
Lui fait trouver un bon garcon.
O le bon tems, &c.

A ſa bonne femme Gertrude,
Charlot, déjà preſque barbon,
L'aimant toujours par habitude,
Fait préſent d'un petit poupon.
O le bon tems, &c.

DOLIVAL.

L'amour fait ſouvent qu'on oublie
Naiſſance, fortune & raiſon.
Avec une fille jolie,
Un Roi peut être à l'uniſſon.
O le bon tems, &c.

RUSTAUT.

Allons, l'heure annonce le terme
Où doit ceſſer votre repos,

Signalez-vous par des efforts nouveaux,
De crainte que le bled ſur la terre ne germe,
Mettez les gerbes en monceaux :
Dans les granges qu'on les enferme;
Et que les meules de la ferme
Aux regards des paſſans atteſtent vos travaux.

CANDOR.

AIR.

Honneur, honneur
Au Moiſſonneur,
De l'indigence
Conſolateur;
De l'abondance
Il eſt l'auteur.
Pour l'opulence,
Pour la Grandeur;
Point de bonheur,
Sans laboureur.
Honneur, honneur
Au Moïſſonneur.

Tous en s'en allant.

Honneur, honneur
Au Moiſſonneur.

(Les Moiſſonneurs retournent à leur ouvrage. Dolival fait ſemblant de ſuivre Candor; il revient ſur les pas de Roſine & de Gennevote : il veut les aborder lorſqu'elles ſont prêtes à rentrer dans leur chaumiere. Gennevote fait rentrer Roſine, fait une grande révérence à Dolival, & ferme bruſquement ſa porte.)

SCENE XI.

DOLIVAL, *ſeul.*

» SES mépris irritent ma flamme ; *
» De mon projet je veux venir à bout ;
» Et je me détermine à tout ,
» Pour enlever Roſine à cette étrange femme.

* Ces quatre vers marqués de guillemets ſe paſſent à la Repréſentation , mais il faut que l'Acteur y ſupplée par un mouvement de dépit , qui en faſſe ſentir l'équivalent.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

RUSTAUT *seul.*

CETTE bourse-là m'embarrasse.
Je n'aime point l'argent, quand il n'est pas à moi;
Voyons ce qu'il faut que je fasse
Pour m'acquitter de mon emploi.
Sans hésiter, dans cette bourse
Remettons ces quatre louis :
Du malheur qu'on soulage augmentons la ressource ;
Une bonne action doit se faire gratis.
Je les vois toutes deux sortir de leur chaumiere :
Il faudroit agir de maniere ....



SCENE II.

GENNEVOTE, ROSINE. RUSTAUT.

GENNEVOTE, *portant à son bras un grand panier rempli d'écheveaux de fil.*

JE vais porter ce fil au Tisserand.

ROSINE.

Ma mere,

Laissez-moi le porter.

GENNEVOTE.

Il n'est pas nécessaire.

ROSINE.

Cette charge est d'un trop grand poids.

GENNEVOTE.

Ce n'est que ma tâche d'un mois.

ROSINE.

Ce panier est trop lourd.

GENNEVOTE.

Non, non.

ROSINE. *Elle ôte le panier du bras de Gennevote, & le pose sur le banc.*

Laissez-moi faire.

GENNEVOTE, *avec un peu d'humeur.*

Non.

ROSINE.

Non! Si vous avez pour moi de l'amitié,
Vous n'en prendrez, au plus, que la moitié,
Ou ce soir, ou demain, je porterai le reste.

(*Elle ôte du panier, malgré Gennevote, une partie des écheveaux de fil, les poſe ſur le banc, & dit en la regardant avec amitié.*)

Oui, la, la... fâchez-vous. Par quel deſtin funeſte
Rendez-vous votre état le plus dur des états?
Vous abrégez vos jours. Vous ne m'aimez donc pas?

GENNEVOTE, *encore avec un peu d'humeur.*

Eh! la jeuneſſe a bien de l'avantage...
Mais elle eſt expoſée à des dangers...

ROSINE.

Comment?

RUSTAUT, *derriere, guettant l'occaſion de placer la bourſe, ſans être apperçu.*

Si je pouvois tout doucement...

GENNEVOTE, *ſe radouciſſant.*

Roſine, quand on a ton âge,
Ces dangers-là ſont un amant.
Je t'aime trop pour que tu me chagrines.
L'honneur, ô ma très-chere enfant!
Eſt un collier de perles fines,
Qu'il faut conſerver en entier:
Un ſeul grain détaché, le reſte ſe défile.
Retiens cette leçon utile:
Il ne faut jamais perdre un grain de ſon collier.

ROSINE.

Je ſuis sûre d'avoir toujours une ame honnête.

RUSTAUT.

Tandis qu'elles tournent la tête.

Mettons la bourſe à côté du panier.

(Il la poſe ſur le banc & dit à Dolival, qu'il rencontre au fond du Theâtre :)

J'ai gliſſé votre argent.....

DOLIVAL.

Écoute.

(Il le tire à part, pour lui parler en particulier.)

ROSINE.

Sur ma conduite auriez-vous quelque doute ?

GENNEVOTE.

Non, & je crois que ton cœur libre encor
Du moindre attachement n'a pas les apparences :
Mais parle vrai ; dis-moi ce que tu penſes
Du neveu de Monſieur Candor.

ROSINE.

Rien du tout, ſoyez-en certaine ;
Je n'ai pas ſeulement ſur lui jetté les yeux.

GENNEVOTE.

Ma chere Roſine, tant mieux.

ARIETTE.

Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Qu'on le regarde
Un ſeul moment.
On ſe hazarde.
Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Quand on l'écoute,
Cher il en coûte :
L'amour ſurprend.
Et oui, ſans doute
Le cœur ſe rend.

Prends-y bien garde, &c.

On te dira :
Belle Rosine...
On s'écriera :
Elle est divine.
Pour mieux trahir,
L'Amant est tendre ;
Loin de l'entendre,
Il faut le fuir.
Prends-y bien garde, &c.

(Sur la fin de cette Ariette, Dolival s'approche tout doucement pour écouter ce que disent Gennevote & Rosine.)

ROSINE.

Ah ! n'appréhendez rien ... Vous devez me connoître.

GENNEVOTE.

Oui, tandis que je vais ailleurs,
Va rejoindre nos Moissonneurs.

ROSINE.

Oui, vous avez raison, & bien-tôt j'y vais être.

GENNEVOTE.

Mais comme je serai longtems dehors peut-être,
Et que tu reviendras sûrement avant moi,
Prends la clé.

ROSINE.

Oui, ma mere.

(Pendant que Gennevote cherche la clé dans sa poche, Dolival a le tems de faire son à parte.)

DOLIVAL.

Quoi !
Rosine reviendra chez elle avant sa mere !
Prévenons-la ; ne faisons point de bruit,
Et glissons-nous dans la chaumiere,

Dussé-je, pour l'attendre, être jusqu'à la nuit.
(Il entre furtivement dans la cabane.)

GENNEVOTE.

Mets ordre à tout, & fais en sorte
Qu'on n'entre point dans la maison.

ROSINE.

Oui, c'est bien mon intention :
Commençons par fermer la porte.

(Pendant que Rosine ferme la porte à double tour, sans soupçonner que Dolival est entré dans la maison, Gennevote qui va reprendre son panier, apperçoit la bourse sur le banc.)

GENNEVOTE.

Ah ! ma fille, qu'est-ce que c'est...
Que je trouve là ?

ROSINE.

Quoi ?

GENNEVOTE.

Viens voir ; c'est une bourse.

ROSINE.

Ciel ! elle est pleine d'or.

GENNEVOTE.

C'est ce qui me paroît.
Cet or là dans nos mains ne vient pas à sa source.

ROSINE.

On s'est assis sur notre banc.
C'est quelqu'un qui l'aura laissée.

GENNEVOTE.

Comme toi, j'en ai la pensée.

ROSINE.

Quel bonheur !

GENNEVOTE.

Oui ; rendons-la.

ROSINE.

Sur le champ.

GENNEVOTE.

Oui, ſans doute.

ROSINE.

Il faut qu'on l'affiche
Aux portes du Château ; cela, ſans héſiter.
Cette bourſe appartient à quelqu'homme bien riche.

GENNEVOTE.

Et qui par conſéquent doit bien la regretter.
Le devoir le plus néceſſaire
Eſt d'aller remettre cet or
Dans les mains de Monſieur Candor :
C'eſt toi que j'en charge.

ROSINE.

Ah ! ma mere,
Je n'oſerai pas.

GENNEVOTE.

Pourquoi donc ?
Il eſt ſi doux, ſi bienfaiſant, ſi bon !

ROSINE.

Je le ſais, & je le révere.
Maman, j'irai, ſi vous voulez.
Mais lorſque je le vois, tous mes ſens ſont troublés :
Je n'ai pas la moindre aſſurance.

GENNEVOTE.

Va, va, ce trouble-là tient encore à l'enfance ;
Mais Candor eſt ami de la ſimplicité,
Et ton air de timidité
Lui plaira plus que trop de confiance.

SCÈNE III.

ROSINE, *ſeule.*

NON, je ne puis ſoutenir ſa préſence ;
Mon embarras, mon trouble, ma rougeur....
Un ſentiment plus fort que la reconnoiſſance
Répand le trouble dans mon cœur.

ARIETTE.

Candor eſt bienfaiſant ;
Mais ſa douceur extrême
Le rend plus impoſant.
Je ſais que chacun l'aime ;
Il eſt la bonté même ;
Qui le voit eſt content.
Je le ſais, & pourtant
Je ne ſuis plus la même ;
Auſſi-tôt qu'il m'entend,
Je tremble, & cependant,
Si tout le monde l'aime,
Je crois l'aimer autant.



SCÈNE IV.

LE VIEILLARD GUILLOT, ROSINE.

LE VIEILLARD.

JE ne ſais pas pourquoi Monſieur Ruſtaut m'oblige
De quitter le travail, & me fait le paiement
De ma journée. Un pareil traitement
Et me mortifie & m'afflige.
J'ons ſoixante & dix ans, il eſt vrai, bien ſonnés;
Eſt-ce être vieux, quand on ſe porte
Comme un charme ? J'avons une ſanté plus forte
Que ces Godelureaux minces & bien tournés.

ROSINE.

Vous, en ces lieux, que le hazard attire ;
N'avez-vous pas entendu dire
Qu'une bourſe eût été perdue ici ?

LE VIEILLARD.

Qui ? nous ?

ROSINE.

Oui,

LE VIEILLARD.

Je n'en ſavons rien.

ROSINE.

En voilà pourtant une
Que ma mere a trouvée.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien, tant mieux pour vous.

ROSINE.

C'eſt un bonheur & non une fortune :
Remettez cette bourſe à notre bon Seigneur.
Tout le village vous eſtime ;
On ſait combien vous reſpectez l'honneur ;
Ma confiance en vous eſt juſte & légitime.

LE VIEILLARD.

Quoique pauvre, il eſt vrai, j'avons des ſentimens ;
L'honneur eſt chez les pauvres gens.
(*A Roſine.*)
Mais rendez ce dépôt vous-même.

ROSINE.

Je vous prie....
Faites-moi ce plaiſir.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien, ma chere amie ;
Votre confiance aura lieu ;
Je rendrons votre bourſe, & même toute pleine.

ROSINE.

Mon cher Guillot, je n'en ſuis pas en peine ;
Voilà Monſieur Candor. Adieu.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

CANDOR, LE VIEILLARD.

CANDOR, *à part.*

Tous les propos de ces Commeres
Me donnent des ſoupçons ſans m'aſſurer de rien;
Mais avec Gennevote un moment d'entretien
Me donneroit des notions plus claires.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, j'avons commiſſion
De vous dire qu'on viant de trouver une bourſe.

CANDOR.

Qui?

LE VIEILLARD.

Roſine & ſa mère.

CANDOR.

Et la réclame-t-on?

LE VIEILLARD.

Non, Monſeigneur.

CANDOR.

Tant mieux, & c'eſt une reſſource
Qu'elles feront bien de garder.
Perſonne ne viendra la leur redemander.

LE VIEILLARD.

Mais alle m'a chargé. . . . .

CANDOR.

Guillot, va la lui rendre.
Fais ce que je te dis.

LE VIEILLARD.

Vous me faites comprendre...

Mais ....

CANDOR.

Va donc, finis tes propos.

LE VIEILLARD.

Oh! c'eſt lui, c'eſt lui-même; il n'en fait jamais d'autre.

CANDOR.

Laiſſe-moi, j'ai beſoin d'un moment de repos.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, vous procurais le nôtre;
Il ſeroit inhumain d'interrompre le vôtre.
(*A part, en s'en allant.*)
Un tel ſecours leur vient fort à propos.

SCENE VI.

CANDOR, *ſeul.*

ARIETTE.

DEPUIS que le jour nous éclaire,
Mon corps eſt dans l'activité.
C'eſt un travail ſi ſalutaire,
Qui fait ma force & ma ſanté.
Le ſommeil affermit la trame
Des jours qui nous ſont préparés.
Quand on a la paix dans ſon ame,
Les ſens ſont bientôt reparés.

Sur ce gazon, près de cette fontaine,
Le ſommeil va me rafraîchir.
Qui n'a jamais connu le travail & lapeine,
N'a jamais goûté le plaiſir.
(*Il s'endort ſur le gazon.*)

SCENE

SCÈNE VII.

CANDOR *endormi* ; ROSINE, *avec un faiſceau d'épis ſur ſa tête.*

ROSINE.

ARIETTE.

MA démarche eſt légère,
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère,
Et ce poids eſt bien doux.
Pour moi c'eſt une fête ;
Ma peine eſt un bonheur :
Le poids eſt ſur ma tête,
Le plaiſir dans mon cœur.

❦

Que vois-je ? Ici Monſieur Candor repoſe ;
Reſpectons ſon ſommeil. Hélas ! ſi j'étois cauſe....
Son repos précieux eſt pour nous un préſent.
C'eſt un bien qui nous intéreſſe.
Puiſſe un calme ſi doux, toujours le délaſſant ;
Etendre ſa carriere à l'extrême vieilleſſe.
Le pauvre n'a d'autre richeſſe
Que les jours prolongés de l'homme bienfaiſant.

ARIETTE.

O toi que le hameau révere ;
O toi, notre vrai défenſeur,
Notre ami, notre tendre père !
Tu repoſes avec douceur.
Ton ſommeil facile,
Sous un ciel d'azur,
D'une ame tranquille
Peint le ſouffle pur.
Tes vœux préſervent de l'orage
Nos vendanges & nos moiſſons ;
On connoît l'aſyle du ſage,
A la paix dont nous jouiſſons.

Je vais prêter l'oreille ... :
Doucement il ſommeille ;
Je crains qu'il ne s'éveille :
Le jour a trop d'éclat.
Paix, plaçons cette branche.
Oui, oui, le jour a trop d'éclat.
Encore cette branche,
Et vers lui qu'elle panche ;
Mais s'il ſe réveille....
Paix, c'eſt à merveille ;
Ah ! comme mon cœur bat !

(Elle place autour de Candor les branches qu'elle a coupées.)

Voyons s'il peut en tirer avantage.
Le ſoleil eſt dans ſa hauteur ,
Et ſes rayons, par-deſſus ce feuillage ;
Tombent à plomb ſur ſon viſage :
Je vais en modérer l'ardeur.

(Elle détache ſon mouchoir de col & l'étend ſur les yeux de Candor.)

CANDOR, *en dormant.*

Roſine , Roſine !

ROSINE.

Il me nomme;
Ah ! je l'ai réveillé.

(Elle ſe ſauve , & va ſe cacher contre la porte de la chaumière , en avançant la tête de tems en tems, pour voir ſi Candor n'eſt pas fâché qu'on ait interrompu ſon ſommeil.)

CANDOR *ſe leve ſur ſon ſéant;*

Je ne ſais pas quel bruit
M'eſt venu tirer de mon ſomme.

ROSINE.

Il eſt fâché.

CANDOR.

J'aurois moins dormi cette nuit;
On m'a rendu ſervice.

ROSINE.

Ah ! que j'en ſuis émue !

CANDOR.

Je rêvois, je ſentois mon ame ſuſpendue
Entre les reſtes du ſommeil,
Et l'inſtant qui touche au réveil ;
Roſine s'offroit à ma vue.
Je diſtinguois les ſons de ſa voix ingénue.
Je n'éprouvai jamais un ſentiment pareil.
Quel eſt ce voile ?. . . J'examine. . . .
Je ne me trompe pas... quel ſeroit ſon deſſein ?
C'eſt celui dont ſe ſert la modeſte Roſine,
Pour dérober aux yeux la blancheur de ſon ſein.
Mon ſonge n'eſt donc pas une illuſion pure.
Cherchons & découvrons quelle eſt cette aventure.

ROSINE.

Il approche, rentrons.

(Roſine, ouvrant la porte, apperçoit Dolival, & fuit toute effrayée.)

Ciel ! un homme chez nous !

DOLIVAL.

Roſine, pourquoi fuyez-vous ?

CANDOR.

Que vois-je ? ô funeſte lumiere !
Dolival imprudent caché dans la chaumière ! . .

(Elle revient tremblante.)

ROSINE.

Ah ! Monſieur! ... Monſeigneur ! . . .

(Elle court, toute épouvantée, à l'autre coin du Théâtre. Candor la ſuit. Dolival qui pourſuit toujours Roſine, apperçoit Candor qui a le dos tourné, & rebrouſſe chemin.)

SCÈNE VIII.

CANDOR, ROSINE.

CANDOR, *ramenant Rosine.*

Vous voilà hors d'haleine.

ROSINE.

Un Monsieur me poursuit... J'ai peur.

CANDOR.

Il seroit affligé de causer votre peine.
C'est mon neveu.

ROSINE.

C'est pour cela
Qu'il devroit de son oncle imiter la conduite.
Nous n'avons rien à nous dire ; voilà
Pour quel sujet j'ai pris la fuite.

CANDOR.

Je suis sûr que, sans votre aveu,
Il étoit dans votre cabane.

ROSINE.

Pourroit-on croire ?... ô Ciel !

CANDOR.

Je le condamne.
(*A part.*) Le seul coupable est mon neveu.

CANDOR.

Ce voile eſt-il à vous ? Parlez.

ROSINE.

Je vous conjure
De m'excuſer, ſi j'ai troublé votre ſommeil.
Ah ! ce n'étoit, je vous le jure,
Que pour vous garantir des ardeurs du ſoleil.
Rendez-le moi.

CANDOR.

Le voilà ; mais, ma fille,
Quel intérêt (parlez de bonne-foi,)
Comme ſi vous étiez de ma propre famille,
Vous engageoit à prendre autant de ſoin de moi ?

ROSINE.

Eh ! quelle ame aſſez dure, aſſez dénaturée,
Ne prendroit pas à vous le plus tendre intérêt ?
Vous êtes révéré de toute la Contrée,
Dès que nous vous voyons, notre bonheur paroît.
Tous vos diſcours ne tendent qu'à nous plaire ;
Nos cœurs n'en perdent jamais rien :
Vous ne parlez que pour dire du bien,
Vous n'agiſſez que pour en faire.
Quand vous êtes heureux, nous ſommes tous contens.
Vos yeux nous ſervent de préſage ;
Nous conſultons votre viſage,
Comme on regarde au Ciel pour prévoir le beau tems.

CANDOR.

Je ſuis touché de voir qu'on m'aime,

ROSINE.

On vous aime comme ſoi-même.

CANDOR.

Je jouis de ce ſentiment.

(Il lui prend la main.)

Ah ! Roſine. *(A part.)* Qu'allois-je faire ?

ROSINE.

Ah ! Monſeigneur !..

CANDOR.

En ce moment ;
Roſine, je ſuis un bon pere
Qui prend la main de ſon enfant.

ROSINE.

C'eſt à moi de baiſer la vôtre.

CANDOR.

Arrêtez ; mais ſoyez plus ſincere qu'une autre ;
Confiez-moi qui vous êtes.

ROSINE.

Je ſuis....
La fille à Gennevote.

CANDOR.

Et qu'eſt-elle elle-même ?
Je veux la ſervir ; je le puis.

ROSINE, *vivement.*

Ce ſeroit un ſervice extrême
Que vous me rendriez.

CANDOR.

Mais que fait-elle enfin ?

ROSINE.

Ce que je fais ... elle vous aime.

CANDOR.

Pourquoi donc me fuit-elle,& quel eſt ſon deſſein?
Depuis un an je ſuis Seigneur de ce village :
Elle n'eſt point venue avec les habitans ,
Quand ils m'ont rendu leur hommage.
Je ne la vois jamais : qui la rend ſi ſauvage?

ROSINE.

Elle reſpecte votre tems.
De vous à nous la diſtance eſt ſi grande !..
On a peur de vous détourner.
S'il falloit obtenir de vous quelque demande ,
On craindroit moins de vous importuner.

DUO.

CANDOR.

A vous je m'intéreſſe,
Ce ſentiment eſt doux ;
Sa vertu, ſa jeuneſſe...
Je prendrai ſoin de vous.

Je ſerai votre guide.
Eh bien, Roſine ? eh bien ?
[*Il lui prend la main avec affection.*]
Soyez donc moins timide,
Je ſuis votre ſoutien.

A vous je m'intéreſſe, &c.

ROSINE.

Ah ! nous vous aimons tous ;
A vous on s'intéreſſe ;
Le reſpect, la tendreſſe ,
Tous nos cœurs ſont à vous.

Son regard m'intimide.
Eh bien !
(*Elle le regarde avec intérêt & modeſtie.*)
Soyez notre ſoutien ,
Notre eſpoir, notre guide.

Ah! nous vous aimons tous,&c.

ROSINE.

Voilà ma mère ; elle marche avec peine :
Permettez , pour que je l'amene ,
Que j'aille lui donner le bras.

CANDOR.

Non,non ; je vais moi-même au-devant de ſes pas.

SCENE IX.

GENNEVOTE, CANDOR, ROSINE.

CANDOR.

MA pauvre Gennevote, allons,ma bonne mere,
Vous paroiſſez bien laſſe ; il faudroit vous aſſeoir.

ROSINE.

Elle ſe tue auſſi du matin juſqu'au ſoir :
Que ne me laiſſe-t-elle faire ?

GENNEVOTE.

C'eſt vous, notre bon Maître ! Ah ! mon cœur eſt content.
Permettez-donc que je vous remercie
De toutes vos bontés pour cette chere enfant.

CANDOR.

Je veux, pour travailler au bonheur de ſa vie ;
Vous parler en particulier.

GENNEVOTE.

Tiens, Roſine, prends ce panier.

ROSINE, *à ſa mere.*

J'y vais mettre ce fil, & le porter moi-même.

CANDOR.

Allons : placez-vous là, ma bonne : je vous aime.

SCENE X.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

(Pendant que Candor fait asseoir Gennevote; & se met à côté d'elle:)

DOLIVAL, *au fond du Théâtre, à un de ses gens.*

FORT bien: Rosine a pris ce chemin détourné;
Cours, fais exécuter l'ordre que j'ai donné.
Mais la prudence est ici nécessaire;
Ne précipitez rien, & guettez le moment...
(Il se retire.)

SCENE XI.

CANDOR, GENNEVOTE.

CANDOR, *à Gennevote.*

PArlez-moi sans déguisement;
Je sais tout.

GENNEVOTE.

Quoi?

CANDOR.

Soyez sincere.
Melincour...

GENNEVOTE.

Etoit mon époux...
Rosine étoit sa fille.... Elle a perdu sa mere.

CANDOR.

Elle l'a retrouvée en vous.

GENNEVOTE.

J'ai rempli ce devoir bien doux ; mais néceſſaire ;
Ses parens durs & fiers ont voulu l'abaiſſer.
Ils ont eu honte d'une fille
De qui la pauvreté ſembloit les offenſer ;
Elle a ceſſé d'être de leur famille.

CANDOR.

Comment ! Loin de s'intéreſſer...

GENNEVOTE.

Ah ! quelle difference ! un cœur tendre & ſenſible...
Un cœur comme le vôtre...

CANDOR.

O ciel ! eſt-il poſſible ?
Le riche pour parent méconnoit l'indigent,
Et quand ſon fol orgueil achete à prix d'argent
Des titres faux, & des parens poſtiches,
Ceux qu'il a délaiſſés, en murmurent tout bas.

GENNEVOTE.

Eh ! ce ſont eux qui, dans ce cas,
Doivent rougir d'avoir des parens riches.

CANDOR.

Roſine leur eût fait honneur,
Au lieu de leur être importune.

GENNEVOTE.

Roſine m'a ſuivie au ſein de l'infortune,
Dans mes chagrins cuiſans elle a fait mon bonheur.

CANDOR.

Mais Melincour étoit le neveu de mon pere.

GENNEVOTE.

Je le ſais bien, Monſieur.

CANDOR.

A quelle intention
M'avez-vous donc fait un myſtere
De votre ſituation ?

GENNEVOTE, *timidement.*

Monſieur, j'ai cru le devoir faire.
J'ai ſu qu'un long procès vous avoit déſunis.
Ces débats d'intérêts, quand même ils ſont finis,
Conſervent encore une chaîne,
Et nourriſſent longtems les germes de la haine.

CANDOR, *ſe levant.*

Voilà le triſte fruit des procès de parens.

GENNEVOTE.

Des cœurs nobles & hauts qui ſont dans la miſere,
Imaginent toujours d'autres expédiens
Que d'aller mendier le bien qu'on peut leur faire.
Ah ! des ſecours forcés ſont bien humilians !

CANDOR.

Vous avez mal connu mon caractere.
Je veux, en la dotant, lui donner un époux.

GENNEVOTE.

Monſieur, nous vous pourrions attirer des reproches,
En recevant tant de bienfaits de vous.
Vous avez des parens moins éloignés que nous.

CANDOR.

Les plus infortunés ſont toujours les plus proches.

GENNEVOTE.

Mon cœur eſt pénétré de tous vos ſentimens.

Cette chere Rosine ; eh bien ! je vous la rends.
La séparation me paroîtra cruelle ;
Mais volontiers, je me sacrifierai.
Vous la rendrez heureuse ; alors je le serai.

CANDOR.

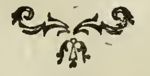
Non, non ; vous vivrez avec elle.
Je conçois un projet, & je l'établirai.
Mon neveu...je le vois...éloignez-vous, de grace ;
Je veux sonder son cœur, savoir ce qui s'y passe,
Amenez-moi Rosine ; alors je vous dirai...

(Il reconduit Gennevote en lui parlant bas.)

SCENE XII.

DOLIVAL, *seul.*

L'ENTREPRISE est hardie ; il faut payer d'audace...
Tandis qu'on va saisir l'occasion,
Je reste ici pour ôter tout soupçon.



SCÈNE XIII.

CANDOR, DOLIVAL.

CANDOR.

COMMENT ! tu n'es pas à la chaſſe ?

DOLIVAL.

Bon ! Vous n'avez qu'un chien, que voulez-vous
qu'on faſſe ?

CANDOR.

Cauſer avec Roſine eſt un plaiſir plus grand.

DOLIVAL.

Roſine !

CANDOR.

Tu fais l'ignorant ;
Je t'ai vû ſortir de chez elle.

DOLIVAL.

Il eſt vrai que tantôt, par la chaleur cruelle ;
Conſumé, laſſé, déſœuvré,
J'ai vû cette cabane ouverte ;
Je l'ai trouvé totalement déſerte ;
Sans conſéquence alors j'y ſuis entré.
Voilà tout.

CANDOR.

Voilà tout, & pour qui pouvoit être
Une bourſe remiſe à Ruſtaut ?

DOLIVAL, *à part.*

Ah ! le traître !

DOLIVAL.

Mon cher oncle, tenez, voici la vérité :
Rosine & Gennevote... oui... je vous le confesse.
J'ai sçu qu'elles étoient dans la nécessité.
Je suis le Chevalier des Femmes qu'on délaisse.
Sans me nommer, sans me commettre en rien ;
J'ai voulu leur faire du bien,
Comme vous faites, vous, sans que cela paroisse.

CANDOR.

Le motif seroit beau ; mais ce n'est pas cela.
Rosine te fuyoit, & tu l'as poursuivie ;
Allons, tu l'aimes ?

DOLIVAL.

Mais, oui-dà.
Je suis jeune, elle est fort jolie.
A la campagne, il faut bien s'amuser ;
C'est un moment de fantaisie,
Que mon âge fait excuser.
Bon ! Je n'y pense plus. Elle fait la sévere ;
Sans relâche obsédée ; & par qui ? Par sa mere.

CANDOR.

Toutes les deux pourront s'humaniser ;
Loin de blâmer ton feu, je veux l'autoriser.
Et j'emploirai pour toi mon éloquence.

DOLIVAL.

Vous auriez cette complaisance ?
Vous pourriez me servir ?

CANDOR.

Je m'y crois obligé.
Si tu peux être corrigé,
Mon ami, ce sera par un penchant honnête.
Il formera ton cœur, il mûrira ta tête.

Je le sais. J'en ai fait l'expérience, moi.
A peu de chose près, j'étois, dans ma jeunesse,
Aussi ridicule que toi.
Un amour délicat me tint lieu de sagesse,
Me fit de mes erreurs reconnoître le faux,
Et j'eus honte de mes défauts,
En n'en trouvant aucun dans ma Maitresse.

DOLIVAL.

Vous eûtes-là, mon oncle, un joli Précepteur.

CANDOR.

On devient honnête-homme en épurant son cœur.

ARIETTE.

On se rend estimable,
Lorsque l'on aime bien;
Et pour paroître aimable,
On ne néglige rien.
Du choix qu'on a su faire,
Dépend le caractere.
On cherche à se régler
Sur ce modele même.
Pour plaire à ce qu'on aime,
On veut lui ressembler.

※

DOLIVAL.

Voilà comme je pense.

CANDOR.

Il faut donc y souscrire.
Rosine te convient, tu seras son époux.

DOLIVAL.

Moi, mon cher oncle!... y songez-vous?

CANDOR.

CANDOR.

Je la dote. . . Pourquoi ſourire ?

DOLIVAL.

Comment ? . . .

CANDOR.

Roſine eſt ſage, on doit la reſpecter

DOLIVAL.

Mais dans le monde, il faut repréſenter....

CANDOR.

Quelquefois la nobleſſe habite une cabane.

DOLIVAL.

Roſine ? . .

CANDOR.

N'eſt point payſane ;
Elle eſt fille de Melincour.

DOLIVAL.

Que m'apprenez-vous ? je reſpire ;
Je puis enfin avouer mon amour. . . ;
Oui, l'unique bien où j'aſpire...

CANDOR.

Tu ſeras ſon époux, te dis-je.

DOLIVAL.

Dès ce jour.
(*A part.*) Mais j'ai fait une étourderie.
Je n'ai pas un inſtant à perdre.

CANDOR.

Où vas-tu donc ?

DOLIVAL.

Mon cher oncle, il y va du malheur de ma vie...
Laiſſez-moi prévenir....

CANDOR.

Mais il perd la raiſon.

SCÈNE XIV.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

GENNEVOTE.

AU ſecours; ah! Monſieur! Roſine m'eſt ravie.

CANDOR.

Roſine! ô Ciel!

DOLIVAL.

Ne vous allarmez pas.

GENNEVOTE.

Ce ſont ſes cris qui m'en ont avertie.
J'ai vers elle auſſi-tôt précipité mes pas;
Dans l'inſtant, à mes yeux, on l'a fait diſparoître.

DOLIVAL.

Je cours...

CANDOR.

Demeure ici. (*à part.* Je ſoupçonne le traître.
Ruſtaut, Ruſtaut, accours avec nos Moiſſonneurs;
Roſine...

SCENE XV.

LE VIEILLARD, RUSTAUT, GENNEVOTE, CANDOR, DOLIVAL.

RUSTAUT.

MONSEIGNEUR, n'en ſoyez point en peine,
Nous l'avons délivrée, & l'on vous la ramène.

LE VIEILLARD, *à Gennevote.*

Bonne-femme, ſéchez vos pleurs.

GENNEVOTE.

Vous me rendez ma fille ; ah ! je vous dois la vie !

LE VIEILLARD.

Nous avons pris bien à propos
Tout au travers de la prairie.
J'ai ſaiſi le premier la bride des chevaux :
Ils ont penſé me tuer, mais n'importe ;
Du moins mon dernier jour étoit pour vous ſervir ;
Tous nos gens m'ont prêté main-forte,
Et voilà cet enfant qu'on vouloit vous ravir.



SCENE XVI. & *derniere.*

Les Acteurs précédens ; ROSINE, *ramenée par les Moissonneurs.*

GENNEVOTE.

Que ne vous dois-je point, ô Vieillard respectable !

ROSINE, *à Gennevotte.*

Rosine, grace à lui, se revoit dans vos bras.

CANDOR.

Je desire, & je crains de trouver le coupable.

RUSTAUT.

Vous n'iriez pas bien loin ; je ne me trompe pas.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, c'est, ne vous en déplaise,
Quelque ami de votre neveu ;
Car il avoit prêté sa chaise.

CANDOR.

Monsieur, vous auriez pû ? . . .

DOLIVAL.

Je vous en fais l'aveu,
Rosine m'a tourné la tête.
L'absence, ni Paris n'ont point éteint mon feu ;
J'ai pour elle avancé mon retour en ce lieu ;
Ses refus m'ont piqué ; plus elle étoit honnête,
Et plus à la séduire enfin j'ai persisté.
Je tirois mon espoir de son obscurité,

Et j'ai cru qu'une payſane,
Paſſant dans l'abondance & dans l'oiſiveté,
Pourroit peut-être un jour oublier ſa cabane,
Et me remercier de ma témérité.

CANDOR.

Quoi! malheureux! vous avez l'inſolence
De choiſir ma maiſon, pour oſer, ſans pudeur,
Enfreindre le reſpect qu'on doit à l'innocence,
Et nous montrer l'effervefcence
D'une tête perdue & d'un homme ſans cœur?
Pour mon parent je vous renie.
J'abjure l'amitié qui m'avoit trop ſurpris.
Ces nœuds dont vous n'avez jamais connu le prix,
Votre cœur dégradé les rompt & me délie;
Et le mien, qui toujours déteſta l'infamie.
Ne voit qu'un étranger dans une ame avilie,
Qui me force à changer ma tendreſſe en mépris.

DOLIVAL.

Votre indignation, mon oncle, eſt légitime!..
Je l'ai trop offenſée... & je perds votre eſtime....
En lui donnant la main, je puis tout réparer.

CANDOR.

Sans ſon aveu, je ne peux l'eſpérer.

DOLIVAL, *à Roſine.*

Ce que j'ai fait, ne vient que d'un amour extrême.
Eſt-ce à Roſine à m'en punir?

ROSINE, *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Maman, ſouffririez-vous? .... Ah! j'aime mieux mourir.

GENNEVOTE, *à Dolival.*

Quiconque offenſe ce qu'il aime,
Eſt indigne de l'obtenir.

ROSINE, *avec un tranſport de joie.*

Ah !

CANDOR.

Ce noble refus peint votre caractère.
(A Roſine, après un tems.)
Je connois bien quelqu'un qui ſent la même ardeur;
Et ſon amour reſpectueux, ſincère,
Ne ſeroit occupé que de votre bonheur :
Mais la crainte de vous déplaire
L'oblige à renfermer le ſecret dans ſon cœur.

ROSINE.

Ne m'enviez point la douceur
De paſſer, en ces lieux, mes jours avec ma mere.

CANDOR.

Autant qu'à vous elle m'eſt chere.
(à Roſine, après un tems.)
Vous me refuſez donc auſſi ?
(Roſine lève les yeux ſur Candor avec tendreſſe, & les baiſſe auſſi-tôt.)

GENNEVOTE.

Quoi ! vous, Monſieur? . .

CANDOR.

Roſine, expliquez vous; que faut-il que j'eſpere ?

ROSINE.

Monſeigneur....

GENNEVOTE, *à part.*

Seroit-il bien vrai ?

DOLIVAL, *à part.*

Q'entends-je ?

ROSINE.

Excusez-moi... Je suis toute saisie...

CANDOR.

Je vois que vous allez demander du délai.

ROSINE.

Voilà l'unique fois, de toute votre vie,
Que vous avez mal vû.

GENNEVOTE.

Tu dis la vérité.

DOLIVAL, *confus.*

Je suis puni, je l'ai bien mérité.

LE VIEILLARD.

Rosine n'a pas voulu prendre
La bourse qu'en ses mains j'étois chargé de rendre.
Qu'en veut-on faire ?

DOLIVAL.

Elle est pour toi.

(Le Vieillard fait un mouvement de surprise. Dolival continue :)

Je puis en disposer, puisqu'elle étoit à moi.

LE VIEILLARD.

Je vais en faire le partage,
Avec tous nos bons Moissonneurs.
De vous ôter Rosine, ils ont eu le courage ;
Ça fait que Monseigneur la prend en mariage.
Des plaisirs d'aujourd'hui vous faites les honneurs.

RUSTAUT.

Fort bien, fort bien ; c'est faire un bon usage...

Ah le brave homme ! embraſſons-nous.
L'ami, nous aurons ſoin de vous.

DOLIVAL, *à Candor.*

Je vais, loin de vos yeux, mettre tout en pratique,
Pour réparer ma honte & mon erreur;
Et je ferai ſi bien que l'eſtime publique
Me rendra quelque jour mes droits ſur votre cœur.

CANDOR, *à Dolival qui ſe retire.*

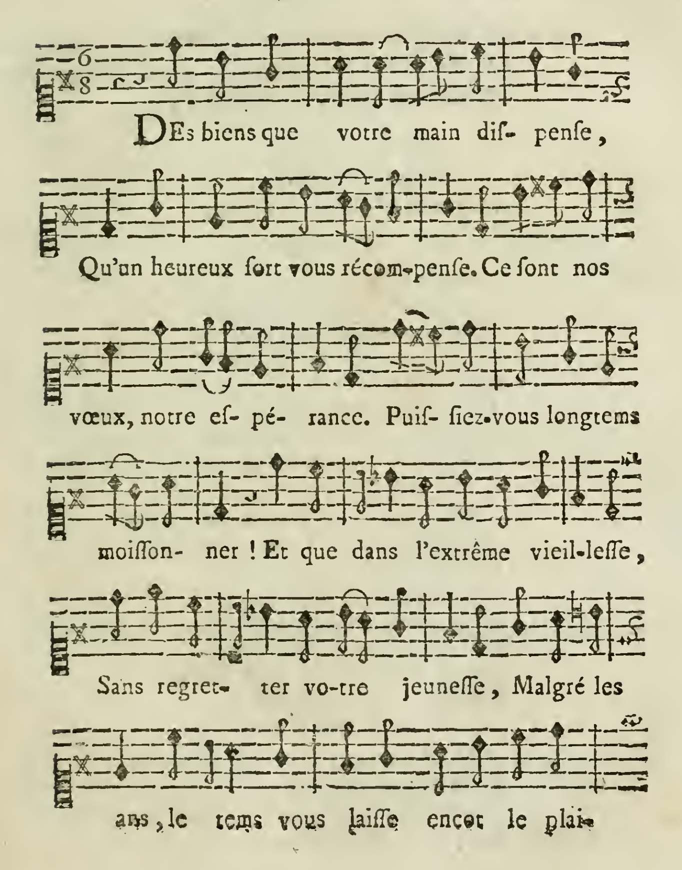
Tâche, tâche d'être plus ſage;
Et ſi dans la raiſon je te vois affermi,
(Tu n'es que mon neveu,) tu ſeras davantage;
Je ferai de toi mon ami.

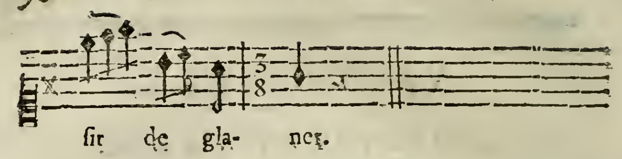
(*Le Vieillard diſtribue l'argent de la bourſe à tous les Moiſſonneurs.*)



VAUDEVILLE.

RUSTAUT ET NICOLE.





(Tous les Moissonneurs & Moissonneuses chantent en chœur les vers suivans, qui servent de refrein au premier couplet :)

Que la vieillesse
Encor vous laisse
Long-tems le plaisir de glaner.

CANDOR.

En tout pays, chacun est frere ;
Et du plus au moins on differe.
Celui que le sort nous préfere,
A le bonheur de moissonner.
Qu'il vive au sein de l'abondance ;
On souffrira son opulence,
S'il peut à la foible indigence
Laisser quelque chose à glaner.

ROSINE, *à Gennevote.*

Mon cœur jouit d'un bien suprême ;
J'aime Candor, & Candor m'aime :
Il m'éleve jusqu'à lui-même ;
Je puis à présent moissonner.
Mais jamais ma reconnoissance
N'oubliera que sa bienfaisance,
Quand nous étions dans l'indigence,
Ici m'a permis de glaner.

GENNEVOTE.

Nous n'avons point l'ame asservie :
Loin de nous la fraude & l'envie.
S'il est des fleurs dans notre vie,
On peut ici les moissonner.

Mais parmi le fracas des Villes,
Il est peu de plaisirs tranquilles :
Dans ces champs ingrats & stériles,
On est trop heureux de glaner.

CANDOR.

Jadis le Parnasse fertile
Etoit une campagne utile;
Dans ce tems un Auteur habile
Trouvoit toujours à moissonner.
Mais helas! la race premiere
N'a rien laissé pour la derniere;
Et quand on vient après Moliere,
Heureux qui peut encor glaner!

(Tous les Acteurs & les Moissonneurs chantent en chœur au Parterre, les deux vers suivans :)

Notre espérance la plus chere
Est de pouvoir encor glaner.

(Les Moissonneurs forment des danses, présentent des bouquets de Barbeaux & de Coquelicos à Candor, à Rosine & à Gennevote.)

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *les Moissonneurs*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 24 Janvier 1768.

MARIN.

PIECES À ARIETTES ET VAUDEVILLES.

ACajou, Opera Comique.
Achille & Déidamie, Parod.
Amans de Village, Parodie.
Amans inquiets, Parodie.
Amans (les parfaits), Comédie.
Amans trompés, Opera Comique.
Amour au Village, Opera Com.
Amour impromptu, Parodie.
Amours Champêtres, Pastorale.
Amours de Gonesse.
Amonrs de Nanterre.
Amours Grenadiers, Opera Com.
Amours Grivois, Opera Comique.
Amours de Bastien & Bastienne.
Annette & Lubin, Comédie.
Aveugle de Palmyre.
Aveux indiscrets, Comédie.
Bagarre, Opera Comique.
Baïocco, Parodie
Bal Bourgeois, Opera Comique.
Bal de Strasbourg, Opera Com.
Batelier de St. Cloud, Op. Com.
Bertholde à la Ville, avec les Ariet.
Blaise le Saverier, Opera Com.
Bohemienne, Opera Comique.
Bohemienne, Comédie.
Boulevards, Opera Comique.
Bouquet du Roi, Opera Comique.
Brioché, Parodie.
Cadi dupé, Opera Comique.
Calendriers des Vieillards, Op. C.
Carnaval d'Eté, Parodie.
Cendrillon, Opera Comique.
Chasseur (les deux), Comédie.
Chercheuse d'Esprit, Opera Com.
Chinois, Comédie.
Chinois poli en France, Parodie.
Clochette, Opera Comique.
Choix des Dieux.
Confidont heureux, Opera Com.
Coq du Village, Opera Comique.
Coquette sans le sçavoir, Op. C.
Coquette trompée, Comédie.
Coupe enchantée, Opera Comique.
Cousines (les deux), Comédie.
Cybele amoureuse, Parodie.
Cythère assiégé. Opera Comique.
Départ de l'Opera Comique.
Dervis (le faux), Opera Comique.
Devin du Village, Opera.
Diable à quatre, Opera Comique.
Docteur Sangrado, Opera Com.
Dom Quichotte, Opera.
Ecole de la Jeunesse.
Ensorcelés, ou Jeannot & Jeann. C.
Esope au Village, Opera Comique.
Fanfale, Parodie.
Fausse Aventuriere, Opera Com.
Fée Urgele.
Femmes, Comédie-Ballet.
Fête d'Amour, Comédie.
Fêtes de la Paix, Comédie.
Fêtes du Château.
Fêtes Parisiennes, Comédie.
Fileuse, Parodie.
Fille mal gardée, Parodie.
Filles, Opera Comique.
Follette ou l'Enfant gâté, Parodie.
Fortune au Village, Parodie.
Fra-Maçonnes, Opera Comique.
Gaulois, Parodie.
Georget & Géorgette, Op. Com.
Gilles, garçon Peintre, Op. Com.
Guy de Chêne, Comédie.
Heureux Déguisement, Op. Com.
Hippolite & Aricie, Parodie.
Jerôme & Fanchonnette, Parodie.
Jeunes mariés, Opera Comique.
Isabelle & Gertrude.
Jumeaux, Parodie.
Il étoit tems, Parodie.
Impromptu des Harangeres. Op. C.
Impromptu du cœur, Opera Com.
Indes dansantes, Parodie.

Isle des Foux, Comédie.
Isle des Talens, Comédie.
Ivrogne corrigé, Opera Comique.
Magasin des Modernes, Op. Com.
Magie inutile, Opera Comique.
Maison (la petite), Parodie.
Maître d'Ecole, Opera Comique.
Maître de Musique.
Maître en Droit, Opera Comique.
Maréchal.
Mariage par escalade, Opera Com.
Mauvais Plaisant, Opera Comique.
Mazet, Comédie.
Medecin d'Amour, Opera Com.
Médée & Jason, Parodie.
Milicien, Comédie.
Miroir Magique, Opera Comique.
Moissonneurs, Comédie.
Monde renversé, Opera Comique.
Moulinet premier, Parodie.
Nicaise, Opera Comique.
Nina & Lindor, Comédie.
Ninette à la Cour, Comédie.
Noces interrompue, Parodie.
Nouvelle Bastienne, Opera Com.
Nouvelliste, Opera Comique.
Nymphes de Diane, Opera Com.
Parodie au Parnasse, Opera Com.
Parodie d'Hypermnestre.
Peintre amoureux, Opera Com.
Pélerins de la Mecque, Op. Com.
Péruviennes, Opnra Comique.
Petits-Maîtres de Province, Op. C.
Petrine, Parodie de Proserpine.
Pipée, Com. avec les Ariettes.
Plaisir (le) & l'Innocence, Op. C.
Poirier, Opera Comique.
Portraits, Comédie.
Précautions inutiles, Op. Com.
Prix de Cythère, Opera Comique.
Prix des Talens, Parodie.
Procès des Ariettes, Opera Com.
Quartier général, Opera Comique.
Racoleurs, Opera Comique.
Raton & Rosette, Parodie.
Réconciliation Villageoise.
Répétition interrompue, Op. C.
Ressources des Théâtres, Comédie.
Retour de l'Opera Comique.
Retour du Printems, Opera Com.
Retour favorable.
Roland, Parodie.
Rose (la), ou Fêtes de l'Hymen.
Rossignol, avec la Musique, Op. C.
Sancho-Pança, Opera bouffon.
Savetier joyeux, Comédie.
Sauvages, Parodie.
Servante justifiée, Opera Comique.
Servante Maitresse, Comédie.
Serrurier.
Soirée des Boulevards, Comédie.
Supplément à la Soirée, Comédie.
Soldat Magicien, Opera Comique.
Soliman second, Comédie.
Sorcier, Comédie.
Suffisant, Opera Comique.
Théfée, Parodie.
Thircis & Doristhée, Parodie.
Tom-Jones, Comédie.
Tonnolier, Opera Comique.
Trompeur trompé, Opera Comique.
Troqueur & le Rien, Parodie.
Troyennes de Champagne, Op. C.
Veuve indécise, Parodie.
Zéphire & Fleurette, Parodie.
Zéphire & Flore, Opera Comique.

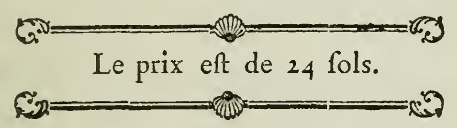
L'AMANT DÉGUISÉ
OU
LE JARDINIER SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

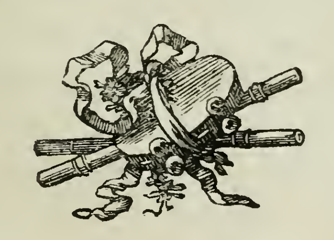
MÊLÉE D'ARIETTES;

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 2 Septembre 1769.

La Muſique eſt de M. PHILIDOR.

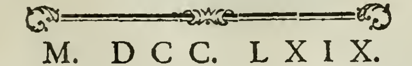


Le prix eſt de 24 ſols.



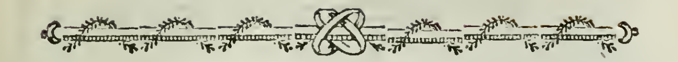
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT.

CETTE bagatelle fut repréſentée au Théâtre Italien au mois de Juin 1756, ſous le titre de la *Plaiſanterie de campagne* : elle fut reçue avec plaiſir ; ſon ſuccès fut interrompu par la maladie & la mort de Mademoiſelle Silvia. On a cru pouvoir remettre cette Piece au Théâtre, en y ajoûtant des Ariettes pour ſe conformer au goût dominant. M. Philidor a bien voulu ſe prêter à cette tentative, & nous eſperons que le public aura aſſez de bonté pour nous ſavoir gré des efforts que nous avons faits pour contribuer à ſon amuſement.



ACTEURS.

JULIE, en homme de Robe, *Madame Trial.*

Madame DE MARSILLANE, Provençale, *Madame Favart.*

LUCILE, fille de Madame de Marſillane, *Mlle Beaupré.*

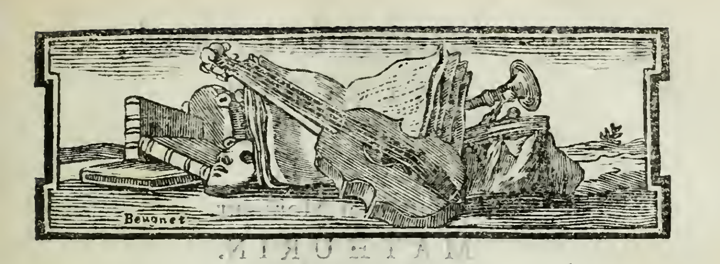
CLITANDRE, Amant de Lucile, traveſti en Jardinier ſous le nom de Guillaume, *M. Clairval.*

MATHURIN, Jardinier, *M. la Ruette.*

UN NOTAIRE, *M. Nainville.*

Madame LA COMTESSE,
Le Frère de Julie,
DAMIS, Amant de Julie,
Et autres perſonnes de leur Compagnie.
} Perſonnages muets.

Laquais, Jardiniers & Jardinieres, & autres Domeſtiques de la maiſon, qui forment le Divertiſſement.



LE JARDINIER SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre représente un Jardin décoré. A droite est un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon saillant. Dans le fond est un pavillon dont le rez-de-chaussée offre un sallon où doit se passer une partie de l'action théâtrale.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin?

MATHURIN.

Madame!

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Qui ? vous Monſieur ?

JULIE.

Oui , moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaiſant Monſieur !
Nier que l'on eſt femme
Ayant un ſi bon cœur !

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaiſant Monſieur !

JULIE.

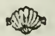
Je veux être obéie ,
Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

A voir cette mine jolie ,
Ce regard enchanteur ,
Cette blancheur qui fait envie ,
Je défie
Que tout connoiſſeur
Ne s'écrie :
Ah ! le plaiſant Monſieur !

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.



MATHURIN.

Eh bien! oui, oui, Monſieur Julie.

JULIE.

Aujourd'hui ce n'eſt plus mon nom,
Je ſuis le Conſeiller Vernon.
Quand je ſuis à Paris, chaque moment m'expoſe
A voir de ſots Amans tourner autour de moi:
L'un a le maintien libre, & l'autre ſe compoſe;
Ils ont tous le jargon & l'air de leur emploi,
Et pour dire la même choſe,
Chaque état a ſon ſtyle à ſoi.

ARIETTE.

Lorſque je ſuis à la campagne,
Je les contrefais tour à-tour.
Toujours la gaité m'accompagne,
Je change d'habit chaque jour.
Hier Officier jeune & leſte,
Aujourd'hui Robin empeſé,
Et demain, fauſſement modeſte,
D'un Abbé j'aurai l'air pincé.



MATHURIN.

C'eſt prendre un bon parti; mais votre belle-mere
Vous écrit pour vous prévenir
Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

JULIE.

Ne ſera-t-elle pas chez elle la premiere
Pour faire les honneurs?

MATHURIN.

Liſez; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frere eſt avec elle; on les attend ce ſoir.
(*Elle lit.*)

» Je vous annonce dès ce matin Madame la
» Comteſſe de Marſillane. Elle ne doit arriver
» que demain; mais l'impatience d'être mariée
» la tient; elle à la vocation Provençale. Vous
» ſavez que je l'ai ménagée pour votre frere qui
» n'eſt qu'un cadet de Normandie. Il trouvera
» très-jolie une veuve bien riche. Elle amene ſa
» fille pour la gronder & non pas pour la marier.
» Je n'arriverai qu'après ſouper à cauſe de la
» grande chaleur. Faites bien des galanteries à no-
» tre Comteſſe. Mettez en jeu toute votre gaité,
» afin qu'elle s'applaudiſſe d'épouſer quelqu'un
» dont la belle-ſœur eſt ſi aimable.

JULIE.

Je conçois un projet.... c'eſt une eſpiéglerie....
Pour mon frere aujourd'hui, je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'eſt jouer à la veuve un aſſez mauvais tour.

JULIE.

Ma gaité ne peut en ce jour

Se refuser cette plaisanterie.
Ainsi, d'abord qu'elle viendra;
Mathurin, garde-toi de me faire connoître,
Je joûrai le Monsieur.

MATHURIN.

Peut-être
Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître;
Ne me trahis point, sois discret,
J'ai pour moi-même un intérêt secret.

MATHURIN.

(*D'un ton de confidence.*)
Vous aimez le plaisir? on lui donne une fête.
Chut... pour minuit je la tiens prête,
Quand ma Maitresse arrivera.

JULIE.

Bon! bon!

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on sache cela.

JULIE

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une chose plaisante:
Un jeune & joli Cavalier
Se déguise en ces lieux, & chez moi se présente
En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Oui!

MATHURIN.

De cette Comtesse il aime fort la fille :
On dit qu'elle est vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu savoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monsieur m'a raconté la chose.

JULIE.

Pourquoi l'amene-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cause :
Le Maître ne sait pas se servir.

JULIE.

Le Valet
Ne sait pas se taire ? Ah, quel rôle
Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas.



SCENE II.

CLITANDRE *en Jardinier*, JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

TENEZ, tenez, Monſieur, voilà ce jeune drôle
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en ſuis aſſez content.
Il a de la figure ; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monſieur......

JULIE.

Oui, j'aime aſſez ſa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine
S'il eſt au fait de ſa profeſſion.

CLITANDRE, *à part.*

Que dire ?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle ;
Et je ſerai pour vous un excellent modèle,
Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

Je viens ici pour obſerver
Les richeſſes de la nature....

JULIE, *ironiquement.*

Que vous voudriez cultiver.
Comme il parle avec élégance !
On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.
Ce n'eſt point là le ton des payſans.

CLITANDRE, *à part.*

Oh ! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre enfance,
J'avois reçu de mes parens
De l'éducation ; ils étoient dans l'aiſance.
Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,
Il m'a fallu prendre un métier.
Et je me ſuis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un jardinier eſt un grand homme,
S'il fait bien ſon métier ;
Et c'eſt un ſavant aſtrolome,
S'il eſt bon Jardinier.
Les tonneres & les orages,
L'effort des mauvais vents,
Ne produiſent point de ravages,
S'il ſe connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaiſanterie : c'eſt ce qui conſtitue le caractère de ſon rôle jusqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amoureuſe

Qui ſourit au Printems,
D'une influence heureuſe
Il ſaiſit les inſtans:
Il viſite, il découvre
Ses nouveaux plants.
Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
Fixe ſes regards careſſans.
Il contemple, il admire;
On l'entend dire:
Tendres fleurs, paroiſſez,
Naiſſez;
Les vents ſont paiſibles,
Les jours ſont doux;
Approchez-vous,
Uniſſez-vous:
Preſſez les cœurs ſenſibles
De faire comme vous.

CLITANDRE.

En vantant cet état, vous en donnez envie,
Et l'on eſt trop heureux d'y conſacrer ſa vie;
Vous en faites ſentir toute l'utilité.
Et c'eſt bien mon projet....

MATHURIN.

En êtes-vous bien digne?
Prouvez-moi votre habileté.
Savez-vous dans quel tems on doit tailler la vigne?

CLITANDRE.

Mais.... c'eſt dans le mois de Janvier.

MATHURIN.

Bien répondu : l'excellent ouvrier !
Savez-vous des pêchers & des Abricotiers
Elaguer les branches gourmandes
Qui ne portent jamais de fruit ?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort instruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes ?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom ?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah ! Guillaume est fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, c'est selon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'est que cela, je vous en donnerai ;
Labourez ce quinconce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je suis sûr que j'expirerai
Le premier jour de mon apprentissage.

JULIE.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût,
Elaguez bien vos palissades.
Pour l'agrément des promenades,
Que le rateau passe par-tout.
Qu'on cherche le concierge & chaque domestique,
Que la maison soit nette, qu'on s'applique
A rendre le parquet bien clair;
Qu'aux chambres on donne de l'air.

MATHURIN.

Vous serez satisfait, Monsieur, de mon service,
Et je vais à chacun assigner son office.

JULIE.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets
Avec des fleurs de la plus rare espece :
Pour les Dames il faut en faire des bouquets.
Dans votre état c'est une politesse.

CLITANDRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs.
Mes connoissances naturelles
Me donnent le talent d'assortir les couleurs.

JULIE.

Vous savez ce qu'il faut pour contenter les belles.
(*Il se retire.*)
Voici l'instant de prendre le détail
Des graces, des façons qui conduisent à plaire.
Jouons l'homme important; voilà le seul travail
Où l'on n'a pas besoin d'avoir un Secrétaire.

SCENE III.

Madame DE MARSILLANE, JULIE, LUCILE, CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

JE ne puis me laſſer d'admirer ce Château ;
L'entrée en eſt ſuperbe & la vue eſt immenſe.
Aſſurément dans toute la Provence,
Le goût eſt recherché ; mais n'eſt pas ſi nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage
De vous faire ici les honneurs ;
Madame la Comteſſe eſt dans le voiſinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE, *à part.*

Clitandre en Jardinier ! Ah ! je ſuis confondue !
O Ciel ! Quelle indiſcrétion !

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à ſa vûe ?

LUCILE, *à part, en appercevant Clitandre qui paroît dans le fond du Jardin.*

Je ſuis troublée !....

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien ! que regardez-vous donc ?
Vous me paroiſſez toute émue,

LUCILE.

J'admirois du Jardin la diſtribution.

JULIE.

ARIETTE.

Que la Campagne
Eſt un ſéjour heureux!
Douce Compagne
Y ſourit à nos vœux.
La connoiſſance
S'y fait d'abord;
La confiance
N'a jamais tort.
Sans ſoins, ſans gêne,
Tout eſt loiſir;
La ſeule chaîne
Eſt le plaiſir.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, la campagne eſt raviſſante :
Mais je n'y borne point mon goût.
Mon humeur, en tout tems enjouée & ſaillante,
Empreint tous les objets de ſa couleur riante,
Et je tire parti de tout.

ARIETTE.

J'aime la Ville, elle eſt bruyante.
Je me plais dans le tourbillon;
Et tout ce qui me rend contente,
C'eſt le carillon, le carillon.

On court la matinée entiere,
On trouve à chaque pas
Des embarras :
Garre, garre derriere.
Une beauté minaudiere
Met la tête à la portiere,
Crie au cocher : n'avancez pas.
Le ſoir au ſpectacle on s'aſſemble,
Enſuite on ſoupe enſemble.
On eſt faux poliment,
On ſe hait ſi gaiment ;
C'eſt un raviſſement,
C'eſt un plaiſir charmant.
Sans que le cœur s'épanche,
La tête s'étourdit ;
On paſſe une nuit blanche,
Sans ſavoir ce qu'on dit.
L'aurore vous ramene,
Et l'on eſt tout ſurpris,
De voir qu'on ſait à peine
Le nom de ſes amis.
J'aime la Ville, &c.



Je trouve cependant cette Maiſon charmante.
(*Appercevant Clitandre.*)
C'eſt-là le Jardinier ?

JULIE.

Vous en ſerez contente.

C'eſt un garçon plein d'éducation,
Et qui, ſur ſon métier a beaucoup de lumieres.
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres
D'un homme de condition.

Madame DE MARSILLANE.

Etant ici, c'eſt, ſuivant l'apparence,
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.

Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant;
Venez, & faites-voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRE, *à part.*

Voici l'inſtant critique.

Madame DE MARSILLANE.

Il paroît indolent.
Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.

Madame, point du tout.

Madame DE MARSILLANE.

Il eſt dans l'embarras.

JULIE, *à part.*

Je vais bien l'y jetter encore davantage.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile en cet inſtant détourne le viſage,
Pour rire apparemment?

LUCILE, *troublée.*

Oui, ma mere.

JULIE.

En tout cas.

Rire aiſément eſt de ſon âge.

Madame DE MARSILLANE.

La jeuneſſe à préſent n'a qu'un rire apprêté.
A Marſeille, autrefois, quand je fus mariée,
C'eſt-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaité.
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, *à Clitandre.*

Vous voilà droit comme un piquet.
Qui vous rend donc ſi timide, Guillaume ?

CLITANDRE, *à Madame de Marſillane.*

Madame, ſi j'oſois vous offrir un bouquet ?

Madame DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaiſir. Quelle odeur ! Il embaume.
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas.*

Ah ! Lucile !

LUCILE, *bas.*

Oſez-vous ?

CLITANDRE, *bas.*

Je vous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux
Offrir des fleurs à la beauté naiſſante.
De la Divinité c'eſt l'image vivante.
Peut-on, en l'adorant, s'attirer ſon courroux ?
Proſternez-vous, Guillaume.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Eh! mais.....

LUCILE.

Monſieur plaiſante.

JULIE.

Non, non, c'eſt un uſage établi parmi nous.
A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà, puiſque Monſieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité, ce garçon-là m'étonne.
Ses yeux parlent, ſon air eſt ſi tendre & ſi doux!
C'eſt aſſez, mon garçon; levez-vous, je ſuis bonne.

CLITANDRE, *à Lucile.*

ARIETTE.

Je n'oſe pas
Dire ce que je penſe;
Mais j'admire en ſilence,
Et la diſtance
Des états
Produit mon embarras.
Si quelque Jardiniere
M'offroit autant d'attraits,
Sans craindre ſa colere,
Tendrement je dirois:
Mon amour eſt extrême,
Mes feux ſeront conſtans.

Je ſuis Jardinier, j'aime
Le portrait du Printems.



JULIE, *à Madame de Marſillane.*

Qu'en dites-vous ?

Madame DE MARSILLANE.

Mais... d'eſprit il pétille.
Ah ! rien n'eſt ſi plaiſant !
Répondez-lui, ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage eſt ſincere,
Il intéreſſe toujours ;
Et pour parvenir à plaire,
Il ne faut point d'autre ſecours.
Ah ! ſi j'étois Jardiniere,
En ſachant votre ſecret,
Je ceſſerois d'être fiere ;
Mon cœur vous pardonneroit.



Madame DE MARSILLANE.

Mais vous en dites trop, ma fille.

(*A Clitandre.*)

C'eſt aſſez.

JULIE, *à part.*

Qu'ils ſont tous deux embarraſſés !

Madame DE MARSILLANE.

Ces Corbeilles de fleurs femblent bien arrangées.

Avez-vous des oreilles d'Ours?

CLITANDRE, *embarraffé.*

Madame....

Madame DE MARSILLANE.

En les voyant, on croit voir du velours.

De Jacintes, fans doute, elles font mélangées?

Je veux les vifiter.

CLITANDRE.

Vous ne pourriez les voir:

Déja la nuit étend fes voiles.

(*Le Théâtre commence à s'obfcurcir fenfiblement.*)

Madame DE MARSILLANE.

Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,

Et rien n'eft comparable au filence du foir.

A cette heure toujours les fecrets fe confient;

C'eft le moment des tendres cœurs.

Par l'air rafraîchiffant, les fleurs fe vivifient;

Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

JULIE.

Attendons à demain pour faire la vifite.

Madame DE MARSILLANE.

Eh! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.

Enfin m'en voilà quitte.

(*Il fort.*)

SCENE IV.

JULIE, Madame DE MARSILLANE, LUCILE.

LUCILE, *à part.*

Ah ! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe,
Monſieur, à ce qu'il me paroît ?

JULIE.

Je m'en flatte, Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! que cela me plaît !
On n'a pas un inſtant qu'on ne ſe le dérobe,
Lorſqu'on eſt d'un état auſſi brillant.

JULIE.

Eh ! mais....

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comteſſe eſt donc votre parente ?

JULIE.

Non, Madame ; je me permets
Etant dans ſa Maiſon, tandis qu'elle eſt abſente,
(C'eſt à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Madame DE MARSILLANE.

La chose est différente.
Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;
N'est-il pas vrai ?

JULIE.

C'est une préférence
Que je mérite autant que je le puis.

Madame DE MARSILLANE.

Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

JULIE.

N'en croyez pas l'apparence.
Je vous jure que je suis
Un homme sans conséquence.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile, allez à votre appartement,
Et de votre santé ménagez la foiblesse.

LUCILE.

Oui, ma mere ; je vais reposer un moment.

JULIE.

Mathurin, Mathurin, conduisez promprement....
(*Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.*)

Madame DE MARSILLANE.

Je ne reconnois plus à présent la jeunesse.



SCENE V.

Madame DE MARSILLANE, JULIE.

Madame DE MARSILLANE.

Pour elle de mes ſoins j'ai perdu tous les frais.
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,
Son éducation eſt loin d'être achevée,
Et cela ne ſait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je aſſez heureux, Madame,
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANE.

Ah! vous me raviſſez, Monſieur, je vous reclame
Pour ſuivre des Procès avec vivacité.
En affaires je ſuis d'une imbécillité
Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et je cede toujours ce qui m'eſt conteſté,
Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'eſt avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,
Sous un Ciel pur & beau,

Voit la gaité qui danſe
Autour de ſon berceau.
Sa premiere parole
Eſt le mot de *plaiſir* ;
Sa principale école
Eſt l'art de le ſaiſir.
Quand le tems décolore
Le Printems du deſir,
Des feux de notre aurore
Une étincelle encore
Luit ſur notre loiſir.
Des feux de notre aurore,
Une étincelle encore
Nous fait dire, *plaiſir !*

JULIE.

Je juge par cette peinture,
Que vous ne ſavez pas parler aux Procureurs.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! Fi donc, ce ſont des horreurs !

JULIE.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ?
Remariez-vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, le conſeil eſt prudent.

JULIE.

Un mari n'eſt qu'un Intendant,
La peine eſt ſon unique affaire.

Les hommes ſont faits pour plaider,
Et les femmes, tout au contraire,
Sont faites pour s'accommoder.

Madame DE MARSILLANE.

Mon époux eſt trouvé, puiſqu'il faut vous le dire.

JULIE.

A qui le dites-vous ? Je ſuis dans le ſecret.

Madame DE MARSILLANE.

Tout de bon ?

JULIE.

La Comteſſe en ces lieux vous attire.

Madame DE MARSILLANE.

Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.

Si votre époux avoit ma phyſionomie,
Ne ſentiriez-vous pas pour lui d'antipathie ?

Madame DE MARSILLANE.

Je l'aimerois à la fureur,
Et, dès la premiere entrevûe,
Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.

Allons, embraſſez-moi, ma chere prétendue.

Madame DE MARSILLANE.

Quoi ! c'eſt vous ?

JULIE.

Oui, demain vous porterez mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma fille pour le coup ſera bien attrapée.

JULIE.

A-t-elle quelque Amant ?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment ; dans l'Épée
Elle a beaucoup de ſoupirans,
Entre leſquels, ſurtout, eſt un certain Clitandre,
Que je ne vis jamais ; il ſe met ſur les rangs.

JULIE.

C'eſt un très-bon parti, vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aſpirans,
Le Chevalier Damis....

JULIE, *vivement & avec émotion.*

Damis ! n'y peut prétendre.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

JULIE.

Son cœur eſt engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, ſes parens m'ont dit qu'il aime une Julie,
Un peu coquette, aſſez jolie,
Traitant tout d'un air négligé ;
Séduiſante par ſa folie.

JULIE.

N'en dites point de mal, de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

JULIE.

J'ai....

J'ai mes raiſons. On a très-mal jugé.
Son cœur, ſolide & ſûr, dément toute apparence.
De Julie & Damis l'hymen eſt arrangé,
Et c'eſt moi qui prends leur défenſe.

Madame DE MARSILLANE.

Dès qu'il eſt votre protégé,
Clitandre pour Lucile aura la préférence.
Oui ; mais je voudrois bien vous épouſer avant :
Ma fille ſans cela tâtera du couvent ;
Car, voyez-vous ! je fais grand cas du mariage.

JULIE.

Eh bien ! je penſe comme vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui ! mais la différence d'âge
Ne ſera-t-elle pas un obſtacle entre nous ?

JULIE.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage,
La raiſon & l'amour me feront votre époux.

DUO.

La flamme de la jeuneſſe
N'eſt que l'éclair du plaiſir.

Madame DE MARSILLANE.

A mon âge la tendreſſe
Eſt le talent de jouir.

JULIE.

A votre âge la tendreſſe

Eſt le talent de jouir.

ENSEMBLE.

La flamme de la jeuneſſe, &c.

JULIE.

Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'eſtimez, il deviendra mon gendre.

JULIE.

Madame la Comteſſe heureuſement pour moi
A pour paſſer un bail fait venir un Notaire,
Elle va revenir bientôt pour cette affaire,
Et nous profiterons.... Mais le voici, je croi....

SCENE VI.

Madame DE MARSILLANE JULIE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle:
Madame la Comteſſe ici me mande exprès,
On dit qu'elle n'eſt pas chez elle;
Je repars à l'inſtant; mes chevaux ſont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non, vous nous êtes néceſſaire.
Il ne faut pas tant vous preſſer,
Et vous avez ici plus d'un acte à paſſer.

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas que je differe.

TRIO.

Me DE MARSILL.

Demeurez, Monfieur le Notaire.

JULIE.

Il faut terminer notre affaire.

Me DE MARSILL.

Un mariage vaut bien mieux.

JULIE.

Un mariage eft plus joyeux.

Me DE MARSILL.

Demeurez, Monfieur le Notaire.

JULIE.

Il faut terminer notre affaire :
Non, non, vous ne partirez pas.
Demeurez, Monfieur le Notaire,
Il faut terminer notre affaire.

LE NOTAIRE.

Ne m'arrêtez pas,
Vous ne favez pas
Tous mes embarras.
Je n'ai pas pour une affaire,
On m'attend pour un Inventaire :
J'ai quatre Teftamens à faire ;
La fûreté d'un Légataire,
Un rembourfement néceffaire :
En pareil cas, en pareil cas,
Jamais on ne diffère ;
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne favez pas
Tous mes embarras.
On me preffe pour dix Contrats
De rente viagere ;
Un Décret volontaire

D'une maiſon bâtie à neuf.
Cinq Baux de trois, ſix, neuf,
Moi, qui ſuis valétudinaire,
Je ſuccombe, je ſuis ſi las.
Ne m'arrêtez pas, &c.
J'avois la Chaiſe la plus rude,
Cent fois près d'être culbuté.

Me DE MARSILL.
JULIE.

Repoſez-vous de votre laſſitude,
Prenez ſoin de votre ſanté.

LE NOTAIRE.

Je ſuis tout grelottant, & je crains l'air du ſoir.
Je voudrois promptement me chauffer & m'aſſeoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare perſonnage.

JULIE.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut-il d'avantage ?

LE NOTAIRE.

Preſſons-nous.

Madame DE MARSILLANE.

Volontiers, Monſieur ; c'eſt mon uſage.

(A Julie en ſortant.)

Pour hâter nos plaiſirs, je vais donner mes ſoins.

(Elle ſort avec le Notaire.)

SCENE VII.

JULIE *ſeule.*

JE ne puis mieux ſervir, moi, Clitandre & Lucile.
Quel plaiſir ! je m'amuſe en me rendant utile.
A leurs dépens partout je voudrois rire un peu :
Inquiéter l'amour, c'eſt ranimer ſon feu.

ARIETTE.

L'amour tourne à ſon avantage
Les craintes des jeunes amans.
On eſt plus tendre & moins volage,
On ſent mieux le prix des momens :
Au travers même d'un nuage,
On voit briller de doux inſtans ;
Et les allarmes du bel âge
Sont les orages du printemps.



(A la fin de cette Ariette la nuit eſt des plus obſcures.)

Mais déja la nuit eſt profonde.
La Comteſſe avec tout ſon monde
Ne peut pas tarder à venir.
Voyons ſi tout eſt prêt... (1) mais... chut, j'entends ouvrir...
Ceci m'annonce du myſtere.
Reſtons un peu pour découvrir...

SCENE VIII.

LUCILE *ſur le balcon*, CLITANDRE, JULIE.

LUCILE.

MA mere en grand ſecret entretient un Notaire.
Ciel! pour me marier m'amene-t-elle ici?
Mon cœur craint d'en être éclairci.

ARIETTE.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppoſe
Au doux penchant de nos feux?
La contrainte qu'on impoſe,
Rend l'amour plus dangereux.
On veut que l'on ſoit fidelle

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.

A qui tourmente nos jours !
On veut que l'on ſoit cruelle
Pour l'objet qui plaît toujours !
Pourquoi faut-il qu'on s'oppoſe
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impoſe
Rend l'amour plus dangereux.



(*Pendant cette Ariette , Clitandre s'approche doucement du balcon , & Julie prête attentivement l'oreille.*)

CLITANDRE.

C'eſt elle que j'entends, mon cœur eſt enchanté.
Profitons de l'obſcurité.

DUO Dialogué en ſourdine.

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILE.

Clitandre,
Marchez à petits pas ;
On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile.

LUCILE.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'eſt l'amour le plus tendre.

LUCILE.

LUCILE.

Parlez tout bas, tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais, vous fuyez, hélas!

(*En entendant qu'elle referme la fenêtre.*)

CLITANDRE.	LUCILE.
Quelle foiblesse extrême !	Quelle imprudence extrême !
Non, vous ne m'aimez pas.	Non, vous ne m'aimez pas.

CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne suis pas la dupe,
Et vous craignez que ce petit Monsieur,
Portant des cheveux longs avec un air moqueur,
Ne vous épouse point ; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, *à part.*

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non, non; soyez certain
Que je ne sens pour lui que de l'indifférence ;
J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, *à part.*

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

CLITANDRE.

Ainsi, vous ne serez jamais unis ensemble ?

JULIE, *prenant le ton Provençal, & contrefaisant la voix de Madame de Marsillane.*

Ma fille avec quelqu'un parle dans le jardin;
Cela me surprend.

LUCILE.

Ah ! je tremble !
C'est ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin,
Une fille sur-tout; on se tourmente, on crie.
Lucile êtes-vous-là ? Rentrez, je vous en prie :
Il est tard : à tout âge on doit fuir le serein.
On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'échappe.

(*Elle saisit Clitandre.*)

Il me semble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.
Mais ce n'est point ma fille. Oh ! vous demeurerez,
Il faut me dire qui vous êtes.
Sur vos promenades secrettes,
Mes regards pénétrans veulent être éclairés.

CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame de Marsillane.*

Elle va m'étrangler.

JULIE.

Parlez.

CLITANDRE.

C'eſt moi, Madame.

JULIE.

Quoi! c'eſt mon cher Guillaume?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami?
Mais Guillaume à préſent devroit être endormi.

CLITANDRE.

ARIETTE.

Je me releve
Toutes les nuits.
Je crains qu'on n'enlève
Les fruits.
Je m'intéreſſe
A ma Maitreſſe :
C'eſt mon devoir ;
Et je viens voir
Si quelque main furtive
Ne pille pas, le ſoir,
Le jardin que je cultive,
Et qui fait tout mon eſpoir.

JULIE.

Sans doute vous tirez de très-grands avantages
De l'emploi qui vous eſt commis?

Je crois que cependant vous n'avez point de gages;
Vous vous contentez des profits?

CLITANDRE, *à part.*

Mes ſecrets ſeroient-ils trahis?
Je n'en puis plus douter, l'intrigue eſt découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,
C'eſt de me dérober ſans bruit.

JULIE.

Oh! demeurez, Monſieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre!

JULIE.

Oui, oui; le fait n'eſt pas obſcur,
Et c'eſt votre valet qui vient de le répandre:
Je crois que cet Auteur eſt ſûr.

CLITANDRE.

Eh bien! Madame, eh bien! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchiſe enfin; je vous en loue.
Je ſais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment?

JULIE.

Ce ſera moi qui vous épouſerai.

LUCILE, *sur le Balcon.*

O Ciel, l'épouser!... ah! ma mere,
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaisant la voix de Madame de Marsillane.*

Comment! Mademoiselle, où donc vous cachez-vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,
Que Clitandre soit mon époux;
Je descends & je vais tomber à vos genoux.

SCENE IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MARSILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *sans être vû.*

ON étouffe la haut à force de fumée,
J'en ai les yeux perdus & je suis suffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *sans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.
Vos actes ici-bas peuvent fort bien se faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour presser mon départ.

Madame DE MARSILLANE.

Dans ce sallon portez de la lumiere.

(*Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le ſallon où le Notaire entre pour achever ſes Contrats. Dans ce moment Julie ſe retire ſans être apperçûe.*)

CLITANDRE.

Pour rompre ſon projet, n'attendons pas plus tard.
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

(*A Madame de Marſillane, croyant que c'eſt elle qui vient de lui parler.*)

Madame DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon ? Il a les yeux troublés.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je faſſe,
Je ne puis me réſoudre à ce que vous voulez.

Madame DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'eſprit ſelon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous ?

Madame DE MARSILLANE.

Sur quoi ? comment ! ſur quoi ?

CLITANDRE.

J'agis avec franchiſe autant qu'avec prudence,
Lorſque je dis de bonne foi,
Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

Madame DE MARSILLANE.

Miſéricorde ! Ah ! quelle impertinence !
C'eſt à faire enfermer.

CLITANDRE.

Cet hymen vous offenſe ?
Vous venez dans l'inſtant de me le propoſer.

SCENE X.

LUCILE, & les Acteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

CONTRE ce garçon-là, votre mere eſt outrée,
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au déſeſpoir livrée,
Oſe vous conjurer de ne pas l'épouſer.

Madame DE MARSILLANE.

L'épouſer ! La folie eſt donc univerſelle !

JULIE, *reparoiſſant.*

Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle ;
Car il m'a bien promis qu'il ſeroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.

Votre mari ! Guillaume ?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.

Je ſens à chaque inſtant ma colere s'accroître.

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître,
Pour empêcher un pareil déshonneur.
(*A Julie.*)
Vous, Monſieur, vous devez prendre ſa gloire à cœur,
Puiſque bientôt vous ſerez ſon beau-pere.

LUCILE.

Ma mere, vous prenez Monſieur pour votre époux?

Madame DE MARSILLANE.

Si vous le trouvez bon.

JULIE.

Madame votre mere
Choiſit beaucoup plus mal que vous.

CLITANDRE.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre...
Madame.....

JULIE, *contrefaiſant la Provençale.*

Voulez-vous ſçavoir la vérité?
C'étoit moi qui prenois alors la liberté
De rire à vos dépens, mon cher Monſieur Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Clitandre!

CLITANDRE.

Oui, c'eſt moi, je ne puis m'en défendre.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

Vous contrefaites donc ma voix?

JULIE.

Par sentiment.

C'est prouver que toujours je songe à ce que j'aime.

Madame DE MARSILLANE.

Vous ne dites jamais rien qui ne soit charmant.
Clitandre, je pardonne à ce déguisement;
J'approuve votre amour extrême.
A votre hymen, dès ce jour même,
Je donne mon consentement;
Et nous allons ce soir nous marier tous quatre.
Monsieur le Notaire, avancez.

(*Le Notaire, accompagné de deux domestiques qui portent des lumieres, vient faire signer les contrats.*)

JULIE, *à part.*

Dans un instant, elle en pourra rabattre.

LE NOTAIRE.

Les deux contrats sont tous dressés.

Madame DE MARSILLANE.

Allons, ma fille, allons; signez d'abord le vôtre.

LUCILE.

Très-volontiers.

CLITANDRE.

Je suis au comble de mes vœux.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

A présent procédons au nôtre.
Que de bon cœur je contracte ces nœuds!

J'ai ſigné. C'eſt à vous. Quoi ! vous ſignez, *Julie !*

JULIE.

Mais il le faut bien; c'eſt mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Ce n'eſt point là le nom d'un homme.

JULIE.

Vraiment non.

Je ſuis, je vous le certifie,
Belle-fille de la maiſon.

Madame DE MARSILLANE.

Quelle mépriſe ! ô Ciel !

JULIE.

Conſolez-vous. Mon frere
Doit arriver bien-tôt exprès pour cette affaire.

Madame DE MARSILLANE

Vous me trompez encor ?

JULIE.

Je ſuis ſa caution.

Madame DE MARSILLANE.

Je la recuſe. Après un long veuvâge,
Je ne ſaurois goûter un mariage
Dont vous portez la procuration.

SCENE XI.

MATHURIN, Acteurs précédens.

MATHURIN.

ARIETTE.

GRANDE allégresse
Dans le hameau ;
Madame la Comtesse
Revient dans son château.

TOUS.

Ah! la bonne nouvelle!

MATHURIN.

Elle amene avec elle
Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle,
Il a bonne façon.

JULIE.

La chose est claire,

C'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'eſt votre frere ?

JULIE.

Oui, c'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon, bon, bon, bon :
Mon cœur ne fait qu'un bond ;
Je ſuis... je ſuis ravie :
Demain je me marie,
Et tout de bon.

TOUS.

Grande allégreſſe
Pour le hameau ;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon Château.
Ah ! la bonne nouvelle !
Allons au-devant d'elle,
Tout en chantant,
Tout en ſautant.

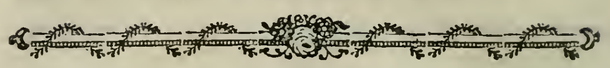


SCENE XII. ET DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre est tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comtesse paroît avec le frere de Julie, & plusieurs Seigneurs & Dames. Julie présente à la Comtesse Madame de Marsillane, Lucile & Clitandre. Elle présente ensuite son frere à Madame de Marsillane. Après avoir exprimé tous leur satisfaction, ils se placent sur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette derniere Scene est pantomime. Les gens du Château galamment habillés viennent en dansant offrir des Bouquets à la Compagnie.

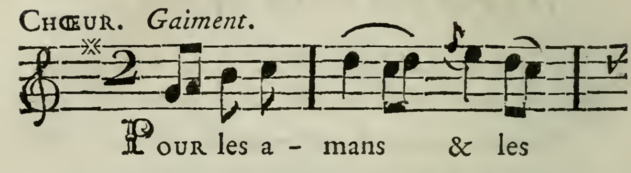




VAUDEVILLE.

JULIE.

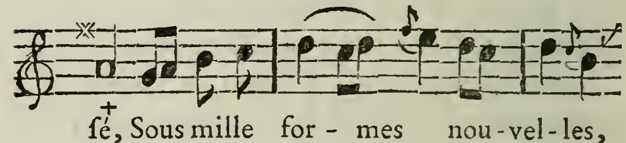
CHŒUR. *Gaiment.*



Pour les a - mans & les



bel - les, Toujours ma - lin & ru-

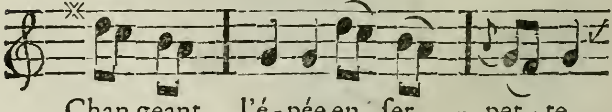


ſé, Sous mille for - mes nou - vel - les,

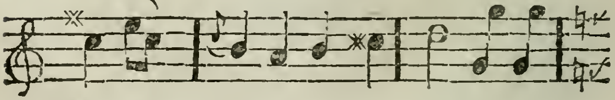


On voit l'A - mour dé - gui - ſé.

Seule, montrant Clitandre.



Chan-geant l'é - pée en ſer - - pet - te,



Mon-ſieur ſe fait Jar - di - nier, Pour cul-



CHŒUR.

Pour les amans & les belles, &c.

CLITANDRE.

Pour ſe cacher de ſa mere,
Qu'il bleſſa d'un de ſes traits,
L'amour, en quittant Cythere,
De Lucile a pris les traits.
Pour cette fois je vous jure
Que c'eſt un mal aviſé :
Sous cette aimable figure,
(*Montrant Lucile.*)
L'Amour n'eſt pas déguiſé.

LUCILE.

Je me cachois à moi-même
Le doux penchant de mon cœur;
Mais tout trahit, quand on aime;

L'Amour eſt toujours vainqueur.
Quand on eſt ſincere & tendre,
De feindre il n'eſt pas aiſé;
Non, mon cœur pour vous, Clitandre,
Ne peut être déguiſé.

JULIE, *au Public.*

On a banni la franchiſe,
Rien ne paroît dans ſon jour:
Aujourd'hui tout ſe déguiſe,
La Ville imite la Cour:
Mais notre zéle ſincere,
Meſſieurs, n'eſt point ſuppoſé;
Lorſque l'on cherche à vous plaire,
Le cœur n'eſt point déguiſé.

(*Des Provençaux forment une Entrée, & le Divertiſſement ſe termine par un Ballet général.*)

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Amant déguiſé ou le Jardinier ſuppoſé*, Comédie en un Acte, & mêlée d'Ariettes, je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 31 Août 1769.

MARIN.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au corps des Œuvres de M. Favart.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1769.

LA ROSIERE DE SALENCI,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART:

Représentée devant SA MAJESTÉ *à Fontainebleau, le 25 Octobre 1769.*

Et à Paris, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 Décembre 1769.

Rara avis in terris.

Le prix est de 30 sols.

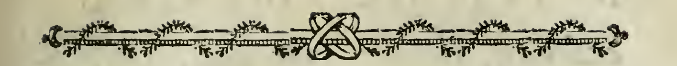


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



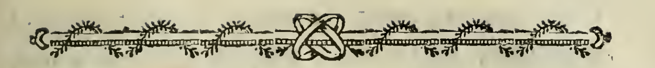
AVIS
DU LIBRAIRE.

LA ROSIÈRE de Salenci a déja été imprimée ; mais les Exemplaires étoient uniquement destinés pour la Cour.

Depuis plusieurs années bien des Auteurs se plaignent de voir leurs Ouvrages contrefaits dans presque toutes les grandes Villes du Royaume, remplis de fautes, de contre-sens insoutenables, qui les défigurent au point qu'eux-mêmes ont bien de la peine à les reconnoître. Ces contrefactions qui se font à Rouen, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse, & dans beaucoup d'autres

endroits, circulent par-tout, & ſe débitent même juſques ſur les Théâtres de la Capitale : c'eſt pourquoi, pour garantir le Public de toute ſupercherie à cet égard, nous nous croyons obligés de l'avertir de s'adreſſer directement aux Libraires déſignés ſur les titres des Pièces qui s'impriment à Paris. Par cette précaution, on ſera sûr d'avoir des Éditions correctes, qui auront été revues par des Gens-de-Lettres, & en dernier lieu par les Auteurs mêmes.





ÉCLAIRCISSEMENT
HIRTORIQUE
SUR LA FÊTE
DE LA ROSE.

LA FÊTE de la Rose n'eſt point une fiction. Depuis 1200 ans & plus, on la célèbre chaque année en Picardie, au village de Salency, à une demi-lieue de Noyon (*a*). On attribue l'inſtitution de cette Fête à S. M., qui vivoit ſous les régnes de Méroué, Childéric & Clovis, dans le cinquième ſiècle de notre ère; alors Seigneur de ce village. Cet homme reſpectable avoit imaginé » de donner tous » les ans, à celle des filles de ſa Terre » qui jouiroit de la plus grande réputation

(*a*) On en voit le détail dans l'Année Littéraire, N°. 19. 1766. & dans un ouvrage patriotique, auſſi intéreſſant qu'agréable, de M. de Sauvigny, intitulé : l'*Innocence du premier âge en France.* Le préſent Avertiſſement n'en eſt qu'un foible extrait.

» de vertu, une ſomme de vingt-cinq » livres, qui étoit, en ce tems-là, une » ſomme aſſez conſidérable, & une cou- » ronne ou chapeau de roſe. On dit qu'il » donna lui-même ce prix glorieux à l'une » de ſes ſœurs, que la voix publique » avoit nommée pour être Roſière.

» Cette récompenſe devint, pour les » filles de Salency, un puiſſant motif de » ſageſſe. Indépendamment de l'honneur » qu'en retirait la Roſière, elle trouvait » infailliblement à ſe marier dans l'année. » Ce digne Seigneur, frappé de ces avan- » tages, perpétua cet établiſſement. Il » détacha des Domaines de ſa Terre onze » à douze arpens, dont il affecta les reve- » nus au paiement des vingt-cinq livres » & des frais acceſſoires de la cérémonie » de la Roſe.

» Par le titre de la fondation, il faut » non-ſeulement que la Roſière ait une » conduite irreprochable; mais que ſon » père, ſa mère, ſes frères & ſes ſœurs » ſoient eux-mêmes irrépréhenſibles.

Depuis ce tems, le Seigneur du lieu ou l'Intendant de la Province, ou leur prépoſé, a droit de choiſir la Roſière d'après le rapport du Bailli; mais il faut que le jugement ſoit confirmé par tous les Notables du Village.

» Le 8 Juin, vers les deux heures après
» midi, la Rosière, vêtue de blanc, fri-
» sée, poudrée, les cheveux flottans en
» grosses boucles sur les épaules, accom-
» pagnée de sa famille, & de douze Filles
» aussi vêtues de blanc avec un large ruban
» bleu en baudrier, auxquelles douze
» Garçons du Village donnent la main,
» se rend au lieu destiné pour la cérémo-
» nie, au son des tambours, des violons
» & des musettes.

On pose la couronne de rose sur sa tête, & on lui remet en même tems la somme de vingt-cinq livres; ensuite on forme un bal champêtre. Plusieurs de nos Rois ont honoré de leur protection cet établissement utile.

» Louis XIII se trouvant, il y a cent
» cinquante ans, au Château de Varennes,
» près Salency, M. de Belloy, alors Sei-
» gneur de ce dernier village, supplia de
» faire donner en son nom le prix destiné
» pour la Rosière. Louis XIII y consentit
» & envoya M. le Marquis de Gordes,
» son premier Capitaine des Gardes, qui
» fit la cérémonie pour SA MAJESTÉ, &
» qui, par ses ordres, ajoûta une bague &
» un cordon bleu. C'est depuis cette épo-
» que que la Rosière reçoit cette bague &
» qu'elle & ses compagnes sont décorées

» de ces rubans. Tous ces faits ſont conſta-
» tés par les titres les plus authentiques.
» On ne ſauroit croire combien ce prix
» excite à Salency l'émulation des mœurs
» & de la ſageſſe. Tous les Habitans de
» ce Village composé de cent quarante-
» huit feux, ſont doux, honnêtes, ſobres,
» laborieux, & vivent ſatisfaits de leur
» ſort. Il n'y a pas un ſeul exemple d'un
» crime commis par un naturel du lieu,
» pas même d'un vice groſſier, encore
» moins d'une foibleſſe de la part du Sexe ».

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Roſière de Salency*, Comédie en trois Actes & mêlée d'Ariettes, par M. Favart; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 14 Décembre 1769.

Signé, MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

LA
ROSIÈRE
DE SALENCI,
COMÉDIE.

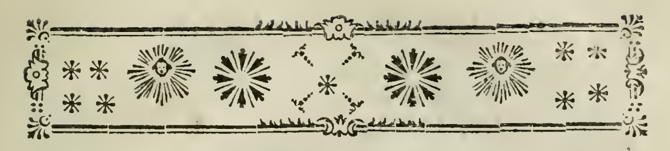
ACTEURS.

HÉLENE,	Madame La Ruette.
THERESE,	Madame Trial.
NICOLE,	Mlle. Beaupré.
Madame MICHELE, *mere d'Hélene*,	Madame Favart.
Madame GRIGNARD, *mere de Thérese*,	Madame Berard.
LE BAILLI,	M. La Ruette.
LE RÉGISSEUR,	M. Caillot.
COLIN, *Amoureux d'Hélene*,	M. Clairval.
THOMAS, *Amoureux de Thérese*,	M. Nainville.
FRANÇOIS.	
GUILLOT.	
LUCAS, & *plusieurs autres Garçons qui prétendent épouser la Rosiere.*	
JÉROME, *Garçon Meûnier & Tambourineur*,	M. Desbrosses.
UN COMMANDANT DE LA MARÉCHAUSSÉE.	
UN VIEILLARD.	
UNE VIEILLE FEMME,	Mlle. Desglans.
UNE AUTRE VIEILLE,	Mlle. Frédéric l'aînée.
UN SENTINELLE,	

PERSONNAGES MUETS.

GARDES DE MARÉCHAUSSÉE.

MILICIENS, GARDE-CHASSES, MESSIERS & *différens* HABITANS *du Village de tout Sexe & de tout âge.*



LA ROSIÈRE DE SALENCI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Paysage. Dans le fond est un bosquet orné de guirlandes de fleurs. Sous ce bosquet est une table entourée de plusieurs siéges. A droite du Théâtre est une ferme avec un moulin ; attenant la porte de la ferme est un banc ; de l'autre côté du Théâtre est une maison avec une porte & une fenêtre grillée, & plus loin un bout de mur, proche duquel est un arbre isolé.

SCENE PREMIERE.

Madame MICHELE, *seule.*

ARIETTE.

QUE l'ouvrage cesse,
Arrêtez le moulin ;
Autre soin nous presse,
Nous moudrons demain ;
Que l'ouvrage cesse,
Nous moudrons demain.

Chacun ſe prépare
A voir à Salenci
Une fête rare,
Qu'on ne voit qu'ici;
Une fête rare,
Qu'on ne voit qu'ici.

On accorde un prix à nos filles,
Prix d'honneur qu'il faut mériter;
Prix d'honneur que les moins gentilles
Trop ſouvent ont ſçu remporter.
Mais j'entends déjà les muſettes
De tous les Hameaux d'alentour
Célébrer par leurs chanſonnettes
Le retour de cet heureux jour.

Que l'ouvrage ceſſe,
Arrêtez le moulin;
Autre ſoin nous preſſe;
Nous moudrons demain:
Autre ſoin nous preſſe,
Nous moudrons demain.

Tous les ans dans notre village,
Et depuis dix ſiecles paſſés,
On couronne une fille ſage,
Et nos ſoins ſont récompenſés.
Ceſſez, ceſſez, ceſſez.

(Avec le Chœur, *qu'on ne voit point.*)
Chacun ſe prépare, &c.



SCENE II.

Madame MICHELE, JEROME.

Madame MICHELE.

JÉROME!

JEROME.

Note Bourgeoiſe ?

Madame MICHELE.

A-t-on eu ſoin d'approprier les dehors du moulin & de la ferme ? car c'eſt dans ce bocage que l'on va célébrer la fête de la Roſe.

JEROME.

Oh ! je ſavons que c'eſt aujourd'hui la fête de la ſageſſe des filles ; ça n'arrive pas tous les jours, & Monſieur le Bailli nous mettroit à l'amende ſi je n'étions pas en regle.

Madame MICHELE.

Comme de raiſon. Tiens, mon ami, voilà pour toi & tes camarades. Vous acheterez des rubans, vous prendrez part à la fête.

JEROME.

De tout not' cœur ; car je ſommes ben ſûrs que l'honneur en ſera pour Hélene, vot' chere enfant. Tatigué ! ça ſera taire les mauvaiſes langues.

Madame MICHELE.

Quelles mauvaiſes langues ?

JEROME.

Eh ! par exemple, Madame Grignard, qui veut

que ſa fille ſoit Roſiere, & pis les parens de la petite Nicole qui eſt itou une des prétendantes.

Madame MICHELE.

Eh bien ! quoi ? que diſent-ils ?

JEROME.

Eh ben ! qu'Hélene eſt une brave fille à la vérité ; mais que vous lui laiſſez trop de liberté, que ce n'eſt pas comme ça qu'on éleve des enfans.

Madame MICHELE.

Je réponds de ma fille. Où eſt-elle ?

JEROME.

La voici. Adieu la mere Michele ; je vais prendre mon tambour, car c'eſt moi qui dois tambouriner à la fête. J'avons trois filles ſages pour une cette année, ça mérite ben qu'on faſſe du bruit.

SCENE III.

Madame MICHELE, HELENE.

HELENE.

BON JOUR, maman.

Madame MICHELE.

Te voilà déja prête ?

HELENE.

Oui.

Madame MICHELE.

Pourquoi n'as-tu pas ton beau tablier ?

HELENE.

Ah ! maman, vous me gronderez peut-être.

Madame MICHELE.

Eſt-ce que je t'ai jamais grondée ?

HELENE.

C'eſt que je l'ai donné à la petite Nicole pour lui en faire une colerette & un bavolet. Vous ſavez qu'elle eſt pauvre.

Madame MICHELE.

Et tu crains que je te gronde pour ça?... As-tu mis tes petites tourterelles à la fenêtre ?

HELENE.

Je ne les ai plus.

Madame MICHELE.

Pourquoi ?

HELENE.

ARIETTE.

Mes Tourtereaux, mes Tourterelles,
De leur priſon vouloient ſortir;
Tout-à-l'entour, battant des aîles,
J'entendois leur mere gémir;
Soupirer, ſoupirer, gémir.
Je n'aime point à voir ſouffrir;
Ah! je les aurois vu mourir!
J'ouvre la cage;
Ah! maman, quel plaiſir!
Si vous les aviez vu s'empreſſer pour ſortir;
Si vous les aviez vus!.... quel plaiſir! quel plaiſir!
Ils voloient, ils voloient de bocage en bocage,
Je croyois voler avec eux.
Quel plaiſir, quel plaiſir, quand on fait des heureux!

Madame MICHELE.

Tu as bien fait; tu as bien fait. J'aime à te voir profiter de la bonne éducation que ton pere t'a donnée. Il avoit étudié, & tout Fermier qu'il étoit, il

en ſavoit plus à lui ſeul ſur le bout de ſon petit doigt, que le Tabellion, le Procureur Fiſcal & le Bailli lui-même. N'oublie pas ſes leçons.

HELENE.

Eh! puis-je les oublier? votre exemple & votre tendreſſe me les rappellent tous les jours.

Madame MICHELE.

Il te rendoit la ſageſſe aimable, il t'inſtruiſoit en t'amuſant, il profitoit de la moindre choſe: par exemple; un jour que nous nous promenions enſemble ſur le bord d'un étang, il te diſoit:

Air: *Menuet d'Exaudet.*

Cet Étang
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au ſein de ſes eaux,
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne.

Un jour pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit!
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire,
Cette onde où le Ciel ſe mire,
Un zéphir
Vient ternir
La ſurface
De la glace.

D'un souffle il confond les traits,
Détruit tous les effets;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un soupir,
Un desir,
O ma fille!
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille.

Le repos,
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il se perd sans retour,
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

HELENE.

Mais, ma mere, vous me regardez en disant cela! est-ce que vous avez quelque reproche à me faire?

Madame MICHELE.

Non; mais prends bien garde....

HELENE, *gaiement.*

Bon, bon! ne craignez rien, je serai toujours digne de vous.

Madame MICHELE.

A la bonne heure.

HELENE.

Maman, j'ai une permission à vous demander.

Madame MICHELE.

Quoi?

HELENE.

C'eſt d'aller faire des guirlandes de fleurs pour mes deux bonnes amies Nicole & Thereſe qui doivent paroître avec moi à la cérémonie,

Madame MICHELE.

Eh bien ! va ; mais ne t'éloigne pas.

HELENE.

Non, maman ; mais baiſez-moi donc.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Madame MICHELE, *ſeule.*

CETTE chere enfant ! on dit que je la gâte, que je lui ſouffre tout.... Quand un naturel eſt bon, il faut le laiſſer aller. La contrainte lui fait du tort. Je veux que ma fille ſoit, comme moi, ſage, gaie, libre & heureuſe.



SCENE V.

Madame MICHELE, COLIN.

COLIN, *avec feu & tout essoufflé.*

AH ! Madame Michele, ma chere Madame Michele !....

Madame MICHELE.

Qu'as-tu donc Colin ? comme te voilà !

COLIN.

Helene eſt une des trois filles nommées pour avoir le prix de la ſageſſe. Elle l'aura, elle l'aura ſans doute ; &, s'il étoit encore un prix pour la beauté la gentilleſſe, elle l'auroit encore.

Madame MICHELE.

Pour tout cela, non ; mais pour la ſageſſe, oui : car ma fille eſt ma fille.

COLIN.

ARIETTE.

On doit couronner en ce jour
Et la ſageſſe, & l'innocence.
Hélas ! pour le plus tendre amour,
N'eſt-il donc point de récompenſe ?

La ſageſſe eſt un grand tréſor,
C'eſt la parure d'une belle ;
Mais l'amour conſtant & fidele
Eſt peut-être plus rare encor.

On doit couronner en ce jour
Et la ſageſſe, & l'innocence;
Hélas! pour le plus tendre amour
N'eſt-il donc point de récompenſe,
Pour le plus tendre amour?

Madame MICHELE.

Hein! Que voulez-vous dire avec votre plus tendre amour?

COLIN, *d'un ton careſſant.*

Helene & moi dès nos plus jeunes ans, nous avions de l'amitié l'un pour l'autre : cela vous réjouiſſoit.

Madame MICHELE.

Oui, c'eſt la vérité.

ARIETTE.

Lorſque vous étiez dans l'enfance,
Sur mes genoux tous deux je vous plaçois.
Je vous berçois, je vous berçois;
Je vous baiſois, je vous baiſois.
L'un ici, l'autre là;
La, la, la, la, la, la,
Vous ſautiez en cadence.

Ces chers enfans, ils s'embraſſoient;
Leurs petits doigts s'entrelaçoient,
Ils penchoient déjà l'un vers l'autre;
Oui, ſon cœur s'approchoit du vôtre.
Ah! diſois-je à mon pauvre époux:
Un jour ils s'aimeront peut-être;
Et cela nous feroit renaître,
S'ils étoient unis comme nous.

COLIN, *vivement.*

Oui, c'étoit le deſir du pere Michel, c'étoit le

vôtre ; &, depuis que j'ai de la connoiſſance, ça toujours été le mien.

Madame MICHELE.

Ta bonne intention me fait plaiſir, mais...

COLIN.

Eh bien ! l'auriez-vous cru ? elle avoit alors de l'amitié pour moi ; à préſent elle ne m'aime plus du tout, du tout.

Madame MICHELE.

Vous étiez alors des enfans ; aujourd'hui quelle différence !

COLIN.

Eſt-ce une raiſon pour qu'elle me haïſſe ?

Madame MICHELE.

Ne ſais-tu pas nos loix ? ne ſais tu pas qu'il n'eſt point permis à une fille de Salenci de diſpoſer de ſon cœur & de témoigner la moindre inclination ? O ciel ! ſi ma chere enfant étoit ſoupçonnée d'avoir du penchant pour toi, tout ſeroit perdu, ma fille ne ſeroit jamais Roſiere.

COLIN.

Raſſurez-vous.

AIR.

Helene
M'interdit par ſa rigueur ;
Ma peine
Ne ſauroit toucher ſon cœur.
D'abord elle part,
Et fuit à perdre haleine,
Lorſque par haſard
Je la rencontre au bois ou dans la plaine.
Hélene, &c.

Quand elle rit, quand elle chante,
Si je l'écoute, elle ſe tait :
Et ſi-tôt que je me préſente,
Tout l'inquiette & lui déplaît.

Au ſon de ma muſette
On l'entend ſoupirer.
Ah! je crois qu'elle eſt faite
Pour me déſeſpérer.
Chaque jour ſa fierté redouble,
Et quand on parle de Colin,
Elle rougit, elle ſe trouble,
C'eſt un effet de ſon dédain.

Hélene
M'interdit par ſa rigueur;
Ma peine
Ne ſauroit toucher ſon cœur.

Madame MICHELE.

Mais ſi effectivement elle a tant d'éloignement pour toi, que veux tu que j'y faſſe ?

COLIN.

Ah! comme elle eſt trop ſage pour avoir d'autre volonté que la vôtre, ſi vous lui diſiez.... (quand elle ſera Roſiere, s'entend,) ſi vous lui diſiez de m'aimer, je ſuis ſûr, bien ſûr qu'elle m'aimeroit tout de ſuite, & nous nous marierions enſemble, comme c'étoit votre intention.

Madame MICHELE.

Je ne puis rien faire ſans le conſentement du Bailli.

COLIN.

Ah! je l'aurai, je l'aurai: je vais me faire inſcrire ſur ſon regiſtre; c'eſt le droit de tous les honnêtes garçons.

Madame MICHELE.

Le voici.

COLIN.

Ah! ſi vous vouliez me préſenter.

Madame MICHELE.

Soit.

SCENE IV.

LE BAILI, LE REGISSEUR, Madame MICHELE, COLIN, JEROME, LE BRIGADIER DE MARÉCHAUSSÉE *avec ſes gens*, LES GARDE-CHASSES, LES MESSIERS ET LE COMMANDANT DE LA MILICE DU PAYS.

LE BAILLI, *d'un air d'importance.*

ARIETTE.

MONSIEUR le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Faites reſpecter ma police.
Nos Garde-chaſſes, nos Meſſiers,
Et nos Garçons de la Milice,
Qui ſavent faire l'exercice,
Seront tous à votre ſervice;
Poſtez-les dans tous les quartiers.

Monſieur le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Faites reſpecter ma police.

Si quelqu'un par haſard
Troubloit ce jour de Fête,
Qu'on l'arrête,
Qu'on l'arrête ſans égard;
Qu'on me l'amene
Pour l'interroger,
Pour le juger
A la ſéance prochaine.

Monſieur le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Vous, Garde-Chaſſes & Meſſiers,
Et vous, Garçons de la Milice,
Faites reſpecter ma police.

Madame MICHELE, & COLIN *faiſant la révérence.*

Monſieur le Bailli....

LE BAILLI.

Ah! bon jour, bon jour, Madame Michele: laiſſez, laiſſez-moi un moment. (*En appellant les Gardes.*) Écoutez, écoutez, Meſſieurs.

COLIN.

Monſieur le Bailli, c'eſt que cela preſſe, & je viens vous demander votre protection pour épouſer...

LE BAILLI, *faiſant l'homme affairé.*

Oui, oui; tu peux compter ſur moi, mon ami, mon enfant: vous reviendrez.

COLIN, *avec tranſport de joie.*

Je peux compter ſur lui, Madame Michele, je peux compter ſur lui. (*Ils ſortent.*)

LE BAILLI, *montrant le Régiſſeur.*

Quand Monſieur paſſera devant le Corps-de-garde, qu'on lui rende les honneurs militaires; car c'eſt Monſieur le Régiſſeur qui repréſente Monſeigneur l'Intendant.

(*Le Commandant & ſa ſuite ſaluent le Régiſſeur; Jérôme bat le tambour derriere le Régiſſeur.*)

LE REGISSEUR, *ſurpris.*

Peſte ſoit du manant avec ſon tambour!

(*Jérôme ſe retire en faiſant une grande inclination.*)

SCENE

SCENE VII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

Ouf!

LE REGISSEUR.

Je conçois, Monſieur le Bailli; que vous devez avoir bien de la peine.

LE BAILLI.

Cela n'eſt pas croyable. C'eſt moi qui ſuis chargé de la ſageſſe de toutes les filles du village, & j'en ai trente ſous ma direction.

LE REGISSEUR.

Quelle heureuſe fécondité dans un ſi petit canton!

LE BAILLI.

Un ancien a dit: *rara avis in terris;* c'eſt-à-dire qu'une fille exactement ſage eſt un oiſeau rare ſur la terre.

LE REGISSEUR.

Il avoit raiſon.

LE BAILLI.

Il avoit tort. Il y a beaucoup plus de filles ſages qu'on ne penſe, & il y en auroit bien d'avantage, ſi on excitoit ailleurs la noble émulation qui régne ici. Partout on annonce des prix pour je ne ſais combien de choſes moins difficiles. Ici c'eſt à une conduite réguliere; c'eſt à la ſageſſe même que l'on adjuge une récompenſe. Quelle récompenſe? Un chapeau de roſes qui n'eſt pas moins honorable que des médailles d'or.

LE REGISSEUR.

Mais n'êtes-vous pas obligé quelquefois de réserver le prix ?

LE BAILLI.

Jamais.

LE REGISSEUR.

Là, en conscience ? vous n'êtes donc guere difficile ?

LE BAILLI.

Guere difficile ! La plus petite inconséquence suffit pour qu'on ait l'exclusion.

LE REGISSEUR.

Diable !

LE BAILLI.

Je vous avouerai pourtant que nous avons quelquefois de mauvaises années, des tems de disette.

LE REGISSEUR.

Je le crois.

LE BAILLI.

Par exemple, quand le hazard nous amene des militaires, des petits-maîtres de robe, de jeunes abbés....

LE REGISSEUR.

Oui, c'est comme un vent d'orage, tout est grêlé ; adieu la récolte.

LE BAILLI.

Pas tout-à-fait ; nous avons alors recours à la réserve.

LE REGISSEUR.

Qu'appellez-vous la réserve ?

LE BAILLI.

Ce sont des filles qui n'ont pas le malheur d'être jolies, & qui par conséquent sont sages par nécessité.

LE REGISSEUR.

J'entends, vous faites de nécessité vertu.

VAUDEVILLE.

J'admire tous les avantages
Que l'on trouve ici;
L'exemple des meilleurs ménages
Eſt à Salenci.

LE BAILLI.

Oui.

LE REGISSEUR.

Tous les Maris
Y ſont chéris,
Et les Filles ſont ſages.

LE BAILLI.

Oui

LE BAILLI.

C'eſt un bonheur que ce pays
Soit ſi loin de Paris.

LE REGISSEUR.

Ah! quel bonheur que ce pays
Soit ſi loin de Paris!

LE REGISSEUR.

Ah! çà, comme c'eſt la premiere fois que je repréſente ici pour Monſeigneur, mettez-moi au fait du cérémonial.

LE BAILLI.

Je vous inſtruirai à meſure. Il faut au préalable que vous ayez une bourſe de vingt-cinq livres Tournois; c'eſt le prix que l'on ajoûte à la couronne.

LE REGISSEUR.

C'eſt bien peu pour récompenſer la vertu: la coquetterie ſe paye ailleurs mille fois, cent mille fois d'avantage. Tenez, voilà vingt-cinq louis d'or de la part de Monſeigneur à cauſe de la rareté du fait.

LE BAILLI.

Quelle généroſité!

LE REGISSEUR, *en riant.*

Bon, bon! il doteroit à ce prix toutes vos filles ſages ſans riſquer de ſe ruiner.

LE BAILLI.

Monſieur le Régiſſeur eſt un peu goguenard.

LE REGISSEUR.

Ah! point du tout.

LE BAILLI, *d'un air ſérieux.*

Il ne manqueroit plus à la corruption de notre ſiecle que de jetter du ridicule ſur la fête de la roſe & ſur le plaiſir pur qu'elle doit faire aux âmes honnêtes & ſenſibles.

LE REGISSEUR.

Comme vous prenez feu!

LE BAILLI, *avec colere.*

C'eſt qu'on ne plaiſante point ſur un ſujet auſſi grave.

LE REGISSEUR, *toujours d'un ton badin.*

Non ſans doute; je ſais bien que la ſageſſe n'eſt pas un ſujet plaiſant.

LE BAILLI, *plus vivement.*

Encore! Vous avez fort mauvaiſe grace...,

LE REGISSEUR.

Eh! là, là... Calmez-vous. Pour vous prouver que je reſpecte beaucoup la ſageſſe des filles, c'eſt que j'ai formé le projet d'épouſer celle qui ſera Roſiere.

LE BAILLI, *avec ſurpriſe.*

Vous, Monſieur?

LE REGISSEUR.

J'y ſuis déterminé.

LE BAILLI.

Seroit-il poſſible!

LE REGISSEUR.

ARIETTE.

J'avois une femme altiere,
Coquette, imprudente & fiere;
C'étoit un fardeau bien lourd.
Pour n'être pas en querelle,
Il falloit être avec elle
Aveugle, muet & ſourd:
C'étoit un fardeau bien lourd.
Eſt-il des nœuds
Plus beaux que ceux
Du mariage,
Quand une femme ſage
Prévient tous vos vœux.
Qu'il eſt doux de s'entendre dire,
Ce que tu veux, je le deſire:
Oui, je deſire ce que tu veux!

DUO.

LE BAILLI.
C'eſt la même flâme:
On n'a qu'une âme,
Un cœur à deux;
On paſſe ainſi des jours heureux.

LE REGISSEUR.
C'eſt la même flâme:
On na qu'une âme,
Un cœur à deux;
On paſſe ainſi des jours heureux.



SCENE VIII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, NICOLE.

NICOLE, *toute effrayée.*

AH! Monſieur le Bailli, Monſieur le Baill i!

LE BAILLI.

Qu'avez-vous donc, la petite Nicole?

NICOLE,

C'eſt qu'il y a là bas des hommes qui m'ont regardée... (*appercevant le Régiſſeur*) Ah! en voilà encore un.

LE BAILLI.

Raſſurez-vous : c'eſt Monſieur le Régiſſeur ; ce n'eſt pas un homme à craindre.

NICOLE.

Ah! il eſt donc comme vous, Monſieur le Bailli?

LE BAILLI.

C'eſt un autre moi-même, un honnéte-homme en qui vous pouvez avoir toute confiance, & dont les conſeils vous rendront encore plus ſage.

NICOLE.

Ah! c'eſt différent.

LE BAILLI, *bas au Régiſſeur.*

Commencez par interroger celle-ci. Examinez ſi elle vous conviendroit. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

LE REGISSEUR, NICOLE.

LE REGISSEUR.

VOUS appréhendez donc bien les hommes, ma petite ?

NICOLE, *parlant entre ses dents.*

Em... Monsieur ...

LE REGISSEUR.

Dites-vous oui ?

NICOLE.

Em... Monsieur ...

LE REGISSEUR.

Dites-vous non ?

NICOLE.

Oh ! non ; ce n'est pas que je les appréhende moi ; ils ne m'ont jamais fait de mal, au contraire ; mais ma mere me dit d'en avoir peur, & j'en ai peur.

LE REGISSEUR.

Et vous a-t-elle dit pourquoi ?

NICOLE.

Je m'en rapporte à ma mere, & surtout à ma tante, quoiqu'elle n'ait pas été Rosiere.

LE REGISSEUR.

Votre tante n'a pas été Rosiere ?

NICOLE.

Vraiment non, pour un rien.

LE REGISSEUR.

Oh, oh ! dites-moi, dites-moi donc ?

NICOLE.

Dam'! un ſoir un Berger qui revenoit des champs fit entendre le ſon d'une cornemuſe ſous les fenêtres de ma tante, & ma tante qui a toujours aimé les chanſons, ouvrit ſon volet pour mieux l'écouter : le Bailli l'a ſçu, il n'en a pas fallu d'avantage.

LE REGISSEUR.

Quoi ! pour ſi peu ?

NICOLE.

Sans doute : auſſi n'ouvrirois-je pas ma fenêtre pour tout l'or du monde, quand un Roi lui-même viendroit jouer de la cornemuſe devant notre porte.

LE REGISSEUR, *à part.*

AIR.

Nicole a l'air bien novice.
(*A Nicole.*
Vous êtes donc ſage ?

NICOLE.

Hain, hain ;
Monſieur, à votre ſervice.

LE REGISSEUR.

Il faut que j'en ſois certain.
Qu'eſt-ce qu'une fille ſage ?

NICOLE.

C'eſt....

LE REGISSEUR.

Courage.

NICOLE.

Celle qui....

LE REGISSEUR.

Voyons.

NICOLE.

Quoi ?

LE REGISSEUR.

Eh bien?

NICOLE.

Hain....
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien;

II. COUPLET.

LE REGISSEUR.

De quinze ans vous avez l'âge:
Quinze ans donnent de l'eſprit ;
On ſait bien quand on eſt ſage.

NICOLE.

Oh ! ma mere me l'a dit ;
Oui, demandez à ma mere,
A mon pere ;
C'eſt moi qui... ſuis....

LE REGISSEUR.

Eh bien ?

NICOLE.

Sage.

LE REGISSEUR, *la contrefaiſant.*

Hain, hain !
Oh ! dam', moi, je n'en ſais rien.

III. COUPLET.

(*A part.*)
Je ne crois pas que l'on trouve
Une Agnès de ce ton-là.
(*A Nicole.*)
Il eſt bon que l'on éprouve......

NICOLE.

Monſieur, comme il vous plaira.

LE REGISSEUR.

A votre âge, auſſi gentille,
Toute fille
Sent là.....

(*Mettant la main ſur ſon cœur.*)

NICOLE, *faiſant de même.*

Là?

LE REGISSEUR.

Parler.....

NICOLE.

Qui?

LE REGISSEUR.

Le cœur.

NICOLE.

Hain....
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien.

Bon, bon! Monſieur, vous voulez vous moquer de moi: eſt-ce que le cœur parle?

LE REGISSEUR.

Eh! oui, ſans doute.

AIR.

PREMIER COUPLET.

Le cœur, Nicole, a ſon langage;
C'eſt un regard, c'eſt un ſoupir.
Un geſte, un rien a l'avantage
D'exprimer tout, juſqu'au deſir.
Venez.

NICOLE.

Oui-dà; ſerai-je plus ſage?

LE REGISSEUR.

Oui-dà.

Ensemble.
NICOLE.
Ah ! ah !
Mais comment donc ça?
LE REGISSEUR.
Le cœur parlera.

II. Couplet.

Mais ne ſoyez pas ſi niaiſe.
(*A part.*)
Levez les yeux. Ah ! qu'ils ſont doux !
(*Haut.*) Donnez la main, que je la baiſe.

NICOLE.

Baiſer ma main !

LE REGISSEUR.

Que craignez-vous ?

Ensemble.

LE REGISSEUR.	NICOLE.
Venez,	Ah ! ah !
Donnez.	Oui-dà !

NICOLE.

Oh ! ne vous déplaiſe....

Ensemble.

LE REGISSEUR.	NICOLE.
Venez,	Vraiment,
Donnez,	Maman
Le cœur parlera.	M'a défendu ça.



SCENE X.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, NICOLE.

LE BAILLI, *au Régiſſeur qui veut baiſer la main de Nicole.*

ARRETEZ, arrétez, qu'allez-vous faire ?

LE REGISSEUR.

Ne m'avez-vous pas dit d'examiner, d'interroger ? Eh ! bien j'examine, j'interrroge.

NICOLE.

Eh ! vous m'avez dit de me confier à cet honnête-homme-là ; & je me confie, moi.

LE BAILLI, *à Nicole.*

Retirez-vous.

NICOLE, *au Régiſſeur.*

Adieu, Monſieur, je me recommande à vous pour être plus ſage. (*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

MONSIEUR le Régiſſeur !

LE REGISSEUR.

N'allez-vous pas encore me gronder auſſi ?

LE BAILLI.

Baiser la main d'une jolie fille....

LE REGISSEUR.

Monsieur le Bailli....

LE BAILLI.

Qui n'a pas plus de quinze ans....

LE REGISSEUR.

Monsieur....

LE BAILLI.

Dont l'innocence est un trésor !

LE REGISSEUR, *d'un ton impatient & avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

Eh que diable ! c'est à cause de cela ; j'aime l'innocence, moi : c'est ce que je cherche depuis plus de vingt-ans. Ne savez-vous pas mes intentions ? Ne dois-je pas épouser la Rosiere ? N'est-ce pas mon intérêt d'examiner ?... Ecoutez ; si vous êtes prompt, je suis vif, & je suis Picard aussi bien que vous.

LE BAILLI, *froidement.*

Eh bien ! par exemple, voilà des raisons,

LE REGISSEUR, *vivement.*

Vous ne voulez pas m'entendre.

LE BAILLI, *de même.*

Oui, quand on est si vif l'un & l'autre... (*avec modération.*) Eh bien ! que dites-vous de la petite Nicole ?

LE REGISSEUR, *contrefaisant Nicole.*

Hain, hain, oui-dà, ah ! ah !... Si l'ignorance & la simplicité sont des titres, elle aura le prix.

LE BAILLI.

C'est-à-dire qu'elle n'est pas de votre goût ?

LE REGISSEUR.

Au contraire, au contraire ; une femme novice a son mérite.

ARIETTE.

Un cœur tout neuf,
Eſt comme un œuf,
Que l'amour couve ſous ſon aîle.
En l'animant
Tout doucement
Par une chaleur naturelle,
Un tems viendra,
Qu'il éclora,
Ce joli petit cœur de fille:
Il en naîrra
Le deſir,
Le plaiſir,
Comme un petit oiſeau qui ſort de ſa coquille.

LE BAILLI.

Ne vous décidez pas avant d'avoir vû les deux autres prétendantes.

LE REGISSEUR.

C'eſt bien mon intention.

LE BAILLI.

Je vais informer ſecrettement leurs parens de votre deſſein, & je refuſerai tous les garçons qui viendront ſe faire inſcrire.

LE REGISSEUR.

Comment tous les garçons ?

LE BAILLI.

Oui. Tous les garçons de ce village, dont la probité eſt reconnue, peuvent prétendre à épouſer la Roſiere; & elle a la permiſſion de choiſir entr'eux.

LE REGISSEUR

Mais, mais ſi elle ne me choiſit pas?

LE BAILLI.

Laiſſez-moi faire. Vous étes un parti trop conſidérable... Je réponds de tout. Je viendrai vous rejoindre, quand j'aurai fait ma tournée.

SCENE XII.

Les Acteurs precédens, THOMAS, LUCAS, GUILLOT, FRANÇOIS & *autres Garçons du village venant l'un après l'autre.*

CANON.

JE viens me faire inſcrire,
A titre d'Épouſeux;
On n'a rien à me dire,
Et je dois être heureux.

Fançois
Thomas
Lucas
Guillot } doit être heureux.

LE BAILLI.

Doucement, doucement!

THOMAS.

Thomas ſe recommande à vous, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oh! tous mes arrangemens ſont pris pour cette année; j'ai donné ma parole & je n'inſcris plus perſonne.

CHŒUR.

THOMAS ET LES AUTRES GARÇONS.	LE REGISSEUR ET LE BAILLI.
THOMAS *fierement.*	LE BAILLI.
Vous devez nous protéger.	Mais, je crois qu'il nous menace.
LES GARÇONS, *à Thomas.*	LE REGISSEUR.
Nous devons les ménager.	Quelle audace!

TOUS.
Ah ! de grace !
THOMAS.
Je suis Thomas.
UN AUTRE.
Je suis François.
UN TROISIEME.
Je suis Lucas.
TOUS.
Eh ! de grace ! eh ! de grace !

THOMAS.
Je fais nos loix.
(*A part.*)
Je saurai soutenir mes droits.
TOUS, *en s'en allant.*
Il faudra soutenir nos droits.

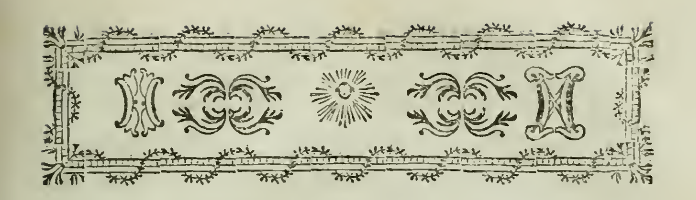
LE BAILLI.
J'ai fait mon choix.
LE BAILLI, LE REGISS.
Laissez-nous, cela nous lasse.
Vous reviendrez une autre fois.
Laissez-nous.

C'est à nous à donner des loix.

C'est à nous à donner des loix.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

HELENE, COLIN.

HELENE *entre gaiement & en danſant ; elle a une corbeille où ſont des fleurs & des guirlandes.*

ARIETTE.

EN voltigeant de fleurette en fleurette,
Un papillon léger, badin,
Jouit des tréſors d'un jardin,
En voltigeant de fleurette en fleurette.
Si quelque enfant malin le guette,
Et le pourſuit pour l'attrapper ;
Le papillon ſait toujours s'échapper,
En voltigeant de fleurette en fleurette.
Ainſi, d'une humeur vive & folle,
Je trompe l'eſpoir d'un Amant.
Je ſuis le papillon qui vole ;
Pour moi l'Amour n'eſt qu'un enfant.

(Elle s'aſſied ſur un banc en diſant :)
Achevons ici mes guirlandes.

COLIN.

La voici ; je n'oſe lui parler, mais je ne puis réſiſter au plaiſir de la voir.

HELENE, *en liant des fleurs à une guirlande.*

(Pendant ce Couplet, Colin détache adroitement une fleur du bout de la guirlande qui traîne à terre & la met à son côté.)

A I R.

I. COUPLET.

Amusez-vous, jeunes fillettes:
Mais songez qu'il est des dangers;
Sur les gazons, sous les coudrettes,
N'allez point avec les Bergers.
Ils ont l'air doux, simple & modeste;
Mais c'est un piège que cela.
Si-tôt qu'on les écoute, zeste;
La, la, la, la, l'Amour est là.

Je crois que je n'aurai pas assez de fleurs.

COLIN.

Elle n'en aura pas assez, courons en chercher.

(Il sort pour en aller chercher; le prelude recommence: Hélene continue d'achever sa guirlande.)



SCENE II.

HELENE, LE REGISSEUR, *& ensuite* COLIN.

LE REGISSEUR.

AH! l'aimable enfant ! Qu'elle a de graces, qu'elle est charmante !... Si c'étoit une des trois....

HELENE.

II. COUPLET.

(*Pendant ce second Couplet, Colin revient avec une touffe de fleurs qu'il pose à côté d'Hélene, sans être vu ni d'elle ni du Régisseur, & va se cacher derriere un taillis pour observer.*)

Lise dormoit sur la fougere ;
Blaise approchant d'un pas discret,
Adroitement sa main légere
Place des fleurs à son corset.
A son réveil elle est surprise,
Le bouquet charmant que voilà !
Jettez ces fleurs, petite Lise ;
Ta, la, la, la, l'Amour est là.

LE REGISSEUR, *enchanté & reprenant le refrein.*
Ta, la, la, la, la, l'Amour est là.

HELENE, *appercevant les fleurs que Colin a posées sur le banc à côté d'elle.*

Ah ! Qu'en voilà de belles ! Mais ce n'est pas moi qui les ai cueillies.

(*Elle se leve, les prend, & les jette : elle apperçoit le Régisseur.*)

LE REGISSEUR.

Continuez, continuez donc, je vous aiderai.

HELENE, *en remettant ses guirlandes dans son panier.*

Ah ! Monsieur, vous êtes trop obligeant.

LE REGISSEUR.

Vous me paroissez de bonne humeur.

HELENE.

Oh ! oui, Monsieur ; je ris, je danse & je chante toujours.

LE REGISSEUR,

Eh bien ! courage ; nous rirons, nous chanterons & nous danserons ensemble ; allons.

Ta, la, la, , la, la, l'Amour est là.

AIR.

LE REGISSEUR.

Que la Jeunesse
Me plaît, m'intéresse !
Quel enjouement, quelle simplicité !

HELENE.

Rien ne m'allarme,
Mon sort me charme,
Je jouis de ma liberté.
Sans qu'on offense la sagesse,
Le bonheur est dans la gaieté ;

ENSEMBLE
C'est le trésor de la Jeunesse ;
Oui, le bonheur n'est que dans la gaieté.

LE REGISSEUR.

à part.
Qu'elle me plaît & m'intéresse !
Plus je la vois, plus je suis enchanté.

HELENE.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais je ne vous connois pas.

LE REGISSEUR.

La connoissance sera bientôt faite, car je vous avertis que toutes les jolies filles sont de ma connois-

ſance ; je ſuis comme ça moi : que ça ne vous effarouche pas.

HELENE.

Ah! point du tout.

LE REGISSEUR.

Pour qui faites-vous ces guirlandes ?

HELENE.

Pour deux de mes bonnes amies qui prétendent au prix.

LE REGISSEUR.

Et vous y prétendez auſſi ſans doute ?

HELENE.

Oh! je fais ce que je peux pour être ſage; mais je ne prétends à rien.

LE REGISSEUR.

Comment vous n'êtes pas du nombre ?...

HELENE, *appercevant Colin.*

(à part.)

'Ah ! le voilà. Monſieur, je ſuis votre ſervante.'

(Elle part.)

LE REGISSEUR.

Ecoutez donc, écoutez donc.

COLIN, *ſortant de ſa cachette.*

'Ah! c'eſt plus fort que moi, il faut que je lui parle.

(Il veut courir après Hélene.)



SCENE III.

COLIN, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR, *arrêtant Colin.*

OU vas-tu ? Où cours-tu ? Quelle eſt cette jeune fille ?

COLIN.

C'eſt elle, Monſieur le Régiſſeur, c'eſt elle.

LE REGISSEUR.

Qui elle ? Qui ?

COLIN.

C'eſt Hélene, la fille de Madame Michele, Hélene qui ſera Roſiere.

LE REGISSEUR.

(*A part.*) Fort bien ! eh ! tu l'aimes apparemment ?

COLIN.

De toute mon âme : je m'appelle Colin ; c'eſt moi qui dois l'épouſer ; chut, il ne faut pas qu'on ſache ça encore.

LE REGISSEUR.

Tu dois l'épouſer ?

COLIN.

Oui, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt charmante ?

LE REGISSEUR.

Adorable ! divine ! Elle n'a fait que me regarder.... c'eſt à tourner la tête.

COLIN.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez de mon goût.

LE REGISSEUR.

AIR.

I. COUPLET.

De ſa douce paupiere
Un regard échappé,
Eſt un trait de lumiere
Dont le cœur eſt frappé.

COLIN.

Elle n'a qu'à paroître
Pour tout enflammer;
De ſoi l'on n'eſt plus maître.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer?

II.

COLIN.

La roſée eſt moins fraîche,
Un beau jour moins ſerein.

LE REGISSEUR.

C'eſt la fleur de la pêche
Qui colore ſon teint.

COLIN.

Le ſouffle du Zéphire
Vient tout ranimer;
C'eſt elle qui reſpire.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer?

III.

COLIN.

La tendre fleur naiſſante....

LE REGISSEUR.

La fraiſe qui rougit....

COLIN.

L'épine blanchiſſante...

LE REGISSEUR.

L'api qui s'arrondit...

COLIN.

Tout ce que la Nature

Se plaît à former,
D'Hélene eſt la peinture.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Sa bouche demi-cloſe,
A le rire enfantin :
On croit voir dans la roſe
Les perles du matin.

COLIN.

Le Printems dont l'haleine
Vient tout parfumer.

ENSEMBLE.

COLIN. Telle eſt ma chere Hélene.
LE REGISS. Telle eſt la jeune Hélene.
Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Eh! ſans doute, tu es aimé de même?

COLIN.

Pas encore, mais ça viendra; ſa mere me l'a promis, & puis j'ai la protection de Monſieur le Bailli; & puis vous parlerez pour moi à Hélene, n'eſt-ce pas?

LE REGISSEUR.

Oh! laiſſe faire, tes intérêts ſont en bonnes mains.

COLIN.

Je n'ai pas encore oſé lui parler moi, on défend ici aux garçons de faire connoître leur amour aux filles. Ah! s'il m'étoit permis.... s'il m'étoit permis... Combien de choſes j'aurois à dire à Hélene!

LE REGISSEUR.

Oh! Je dirai, je dirai moi.

COLIN.

Que vous êtes bon! Je vais la chercher, vous l'envoyer; je lui dirai que c'eſt vous qui la demandez.

LE REGISSEUR.

Fort bien; va vîte, cours; je l'attends. (*A part.*) Voilà ce qui s'appelle se confier au Renard.

COLIN, *revenant.*

ARIETTE en *DUO.*

Vous direz à ma chere Hélene,
Toujours pour moi trop inhumaine...

LE REGISSEUR.

Trop inhumaine!
Bon, bon, fort bien,
Tout ira bien.

COLIN.

Oui, vous direz à cette belle.....

LE REGISSEUR.

Oui, je vais dire à cette belle.....

COLIN.

Faut-il que vous soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant!

LE REGISSEUR.

Fort bien, fort bien; soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant.

COLIN.

Faut-il que vous soyez cruelle....

LE REGISSEUR.

Soyez cruelle.

COLIN.

Eh! non, non.

LE REGISSEUR.

Cela s'entend.

COLIN.

Exprimez bien l'ardeur fidelle.....

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle....

COLIN.

Que pour elle......

LE REGISSEUR.

Que pour elle....

COLIN.

Mon cœur ressent.

LE REGISSEUR.

Mon cœur reſſent.

COLIN.

Le mien.

LE REGISSEUR.

Le tien ; cela s'entend.

COLIN.

Exprimez-lui l'ardeur fidelle
Que pour elle mon cœur reſſent.

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle
Que pour elle.... Cela s'entend.

SCENE IV.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR.

AH ! Monſieur le Bailli ! vous me voyez dans une ivreſſe, un enchantement !....

LE BAILLI.

De quoi donc ?

LE REGISSEUR.

Je viens de voir la petite Hélene ; elle eſt raviſſante, ma foi : je m'en tiens à celle-ci ; il faut qu'elle ait le prix, Monſieur le Bailli ; il faut qu'elle ait le prix.

LE BAILLI.

Que dites-vous ? Je ſuis homme intégre, & de plus il faut que mon jugement ſoit confirmé par tous les Notables du village.

LE REGISSEUR.

Monſieur le Bailli, quand elle n'auroit qu'un *acceſſit*, là qu'un pauve petit *acceſſit*, parbleu ! je l'épouſe.

LE BAILLI.

Doucement ! Je dois vous prévenir qu'elle eſt bien éveillée & que vous pourriez vous repentir peut-être...

LE REGISSEUR.

Eh ! non, non....

LE BAILLI

Patience ! il faut voir la fille de Madame Grignard.

LE REGISSEUR.

Madame Grignard ?

LE BAILLI.

Oui, la veuve du Tabellion : c'eſt une franche Picarde, un dragon de vertu, qui m'eſt fort néceſſaire pour diſtinguer la ſageſſe : je ne ſais comment elle fait, rien ne lui échappe; mais ſi elle eſt ſévere pour les moindres fautes, elle eſt la premiere à rendre juſtice au mérite : ſon nom ſeul fait trembler toutes les filles du village & les contient dans le devoir. Jugez ſi ſa fille doit être ſage !

LE REGISSEUR.

Si ſa fille lui reſſemble, vous me faites trembler auſſi une *Honeſta* eſt pire qu'une coquette.

LE BAILLI.

Tenez, tenez, voici Madame Grignard avec ſa fille Thérese.



SCENE V.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

MONSIEUR le Bailli (*Elle fait une grande révérence avec Therese.*) (*Au Régiſſeur.*) Monſieur... (*Elle fait une autre révérence au Régiſſeur & ſa fille n'en fait qu'une demie.*) (*A ſa fille.*) Faites donc la révérence plus bas. (*Au Régiſſeur.*) J'ai l'honneur de vous préſenter... (*Elle fait une troiſieme révérence.*)

LE REGISSEUR.

Elle eſt encore bien jolie celle-ci, mais il me paroît qu'elle a du chagrin.

Madame GRIGNARD.

Elle n'en a point ſujet. Répondez donc.

THERESE.

Monſieur, je fais tout mon poſſible pour n'en point avoir.

Madame GRIGNARD, *pinçant ſourdement le bras de Thereſe.*

Que dites-vous donc là ?

THERESE.

Ahi, ahi, ahi !

Madame GRIGNARD.

Soyez gaie, petite fille.

THERESE, *en pleurant.*

Oui, ma mere...

LE BAILLI.

Doucement, doucement!

LE REGISSEUR.

Elle paroît raiſonnable.

Madame GRIGNARD.

Elle n'auroit qu'à ne pas l'être. Je me donne aſſez de peine après elle.

ARIETTE.

Pour empêcher tout délit,
Notre fenêtre eſt grillée;
Je ſuis toujours éveillée:
Ma fille couche en mon lit.
Je ne veux pas qu'elle ſorte;
Je l'obſerve jour & nuit.
Un gros chien eſt à ma porte,
Abboyant au moindre bruit.
La ſerrure eſt ſûre & forte;
J'en ai la clef: la voilà.
En agiſſant de la ſorte,
D'une fille on répondra.
Moi-même, étant à ſon âge,
Avec moins de liberté,
Je ſais bien, pour être ſage,
Tout ce qui m'en a coûté.



SCENE VI.

Madame GRIGNARD, THERESE, LE BAILLI, LE REGISSEUR, COLIN ET HELENE.

COLIN, *accourant.*

ELLE va venir, elle va venir : dès qu'elle m'a vu, elle a fui comme à ſon ordinaire : mais elle a pris un autre chemin qui la conduit ici.

Madame GRIGNARD.

Qu'eſt-ce donc qu'il veut dire ?

HELENE, *ſans être vue.*

ARIETTE.

J'aime à vous entendre chanter,
Petits oiſeaux de ces bocages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

TOUS.

Que vient-il nous conter?
Que vient-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me ſens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter
Vos doux accens & vos ramages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

Madame GRIGNARD.

Que veut-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me ſens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter
Vos doux accens & vos ramages.

(Hélene paroît en achevant de chanter. Elle a une corbeille ſuſpendue à ſon côté ; dans cette corbeille ſont deux guirlandes.)

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, HELENE.

HELENE.

BON JOUR Monſieur le Bailli ; voilà des guirlandes que j'ai faites pour parer tantôt Thereſe & Nicole, mes deux bonnes amies.

LE BAILLI.

C'eſt fort bien.

LE REGISSEUR.

La chere petite ! vous n'en êtes donc point jalouſe ?

HELENE.

Point du tout, & ſi elles ſont plus ſages que moi, tant mieux ; cela fera plus d'honneur au village.

COLIN, *à part.*

Oui, c'eſt le cœur le plus honnête...

LE REGISSEUR.

Ah ! Monſieur le Bailli...

LE BAILLI.

De la réfléxion.

HELENE, *à Thérese, en lui présentant la guirlande.*

Tiens, ma chere amie.

THERESE.

Voulez-vous, ma mere ?

Madame GRIGNARD.

A quoi cela sert-il ?

LE BAILLI, *à Thérese.*

Prenez, prenez.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! soit. Hon ! ... vous ne vous serez pas oubliée, vous avez aussi cueilli des fleurs pour vous; car...

COLIN, *en s'approchant.*

Hélene n'a pas besoin de parure.

HELENE.

Le voilà encore ! Je le verrai donc partout! Monsieur le Bailli, défendez-lui absolument de me suivre.

(Elle sort.)

LE BAILLI, *à Colin.*

Si cela t'arrive....

COLIN, *tout étonné.*

Mais, Monsieur le Bailli... Monsieur le Régisseur...

LE REGISSEUR.

Un autre lui est destiné.

COLIN.

Ah Ciel!

LE BAILLI.

Nous te défendons de la voir.

LE REGISSEUR.

Et de l'aimer.

COLIN.

COLIN, *avec vivacité.*

ARIETTE.

Vous voulez m'empêcher d'aimer!
Sur mon cœur quel eſt votre empire!
Défendez aux grains de germer,
Empêchez le Soleil de luire,
Des ruiſſeaux arrêtez le cours,
Et vous aurez moins de peine
Qu'à m'empêcher d'aimer Hélene;
Je l'aimerai toujours.

LE REGISSEUR ET LE BAILLI.

Finis tes diſcours,
Renonce à tes amours.

(*Colin ſe retire déſeſpéré*)

LE REGISSEUR.

Ce jeune drôle me paroit bien décidé.

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas; il ne vous nuira point, j'y vais mettre bon ordre. Holà! (*à un Sergent.*) Que Colin ſoit aux arrêts dans ſa maiſon, & qu'on le garde à vue juſqu'à demain.



SCENE VIII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame GRIGNARD.

Madame GRIGNARD.

VOus croyez qu'Hélene le fuit tout de bon. Je n'en fuis pas la dupe.

LE BAILLI.

Il faut nous inftruire de tout; c'eft votre emploi; c'eft votre devoir.

Madame GRIGNARD.

Eh bien ! j'ai déja plufieurs notes à vous remettre.

LE BAILLI.

Suivez-moi, j'ai de mon côté une affaire importante à vous communiquer.

Madame GRIGNARD.

Venez, ma fille.

LE BAILLI.

Non, il faut que Monfieur l'interroge en particulier, c'eft la régle. (*bas au Régiffeur.*) Je vais lui parler à votre fujet.

LE RÉGISSEUR.

Attendez, attendez, rien ne preffe encore.

(*Madame Grignard fort en faifant figne à Therefe de s'obferver, & d'un air de menace.*)

SCENE IX.

LE REGISSEUR, THERESE, ET THOMAS *dans le fond du Théâtre.*

LE REGISSEUR, *à part.*

HELENE, Hélene ! ah ! ce ſeroit bien dommage....

THOMAS.

La mere eſt partie : ſi je pouvois trouver le moyen de parler à ma chere Thérefe !

LE REGISSEUR.

Eh bien ! Thereſe ?

THERESE, *appercevant Thomas.*

Ah !

LE REGISSEUR.

Qu'avez-vous ?

THERESE.

Rien, Monſieur ; c'eſt que je ſoupire.

LE REGISSEUR.

Ouvrez-moi votre petit cœur. Pourquoi êtes-vous donc ſi triſte ?

THERESE.

Helas ! Monſieur, ne faut-il pas être triſte, quand on veut être ſage ?

LE REGISSEUR.

Je trouve qu'elle a raiſon. Voilà de la franchiſe, c'eſt ce que j'aime. Oui, je conçois que votre mere vous gêne beaucoup, elle eſt un peu revêche, la bonne femme. Il y a long-tems qu'elle eſt ſage, n'eſt-ce pas ?

THERESE.

C'eſt ce qu'elle me dit tous les jours.

LE REGISSEUR.

La ſageſſe eſt aimable & douce à votre âge, mais avec le tems elle s'aigrit.

THOMAS.

Ce diable d'homme ne s'en ira pas

THERESE.

AIR.

Ma mere me gronde ſans ceſſe;
Elle défend juſqu'au deſir:
C'eſt un honneur que la ſageſſe,
Pourquoi n'en pas faire un plaiſir?
Lorſque je cueille une anémone
Pour parer ma tête ou mon ſein,
Elle croit que c'eſt à deſſein;
Cela ne fait tort à perſonne.

LE REGISSEUR.

Non vraiment; mais on ne ſe pare pas pour rien.

THOMAS.

Monſieur, Monſieur le Régiſſeur, le Bailli vous demande; c'eſt bien preſſé, allez, allez vîte.

LE REGISSEUR.

Où?

THOMAS.

Ici près: non, non; chez lui au bout du village.

LE REGISSEUR.

Pour quel ſujet?

THOMAS.

C'eſt au ſujet...

LE REGISSEUR.

D'Hélene?

THOMAS.

Juſtement, d'Hélene; dépêchez-vous.

LE REGISSEUR.

J'y cours, conduis-moi.

THOMAS.

Oh! j'ai bien d'autres commiſſions à faire.

LE REGISSEUR, *à Thereſe.*

Allez rejoindre votre mere, nous nous reverrons.

(Il ſort.)

SCENE X.

THOMAS, THERESE.

THOMAS.

JE reſpire : ah ! Thereſe !

THERESE.

Que voulez-vous, Thomas ? Laiſſez-moi.

THOMAS.

Arrêtez....

THERESE.

Si ma mere....

THOMAS.

Un moment.

THERESE.

Non.

THOMAS.

Si vous ne voulez pas que je meure....

THERESE.

Je n'entends rien.

THOMAS.

Prenez du moins ce gage de ma foi. (*en s'en allant.*) Je me recommande à vous, je me recommande à vous.

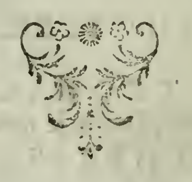
THERESE.

Je ſuis toute ſaiſie. Que m'a-t-il donné là ? je n'ai pas eu le tems de refuſer... Mon trouble... mon embarras... Voyons ce qu'il m'écrit.

» Chere amie, le Bailli a refuſé de m'inſcrire : je » viens d'apprendre que j'ai un rival, mais je ne » crains rien dès que vous ſerez Roſiere ; ne vous » contraignez plus, vous ſerez maitreſſe de choiſir » entre nous, & ſi vous avez pour moi de la préfé» rence, mettez à votre côté cette roſette : ce ſera » ſigne que je pourrai me préſenter pour vous ob» tenir malgré tout ce qu'on pourra faire ; ſi-non » je ne ſongerai plus qu'à me déſeſpérer.

THERESE.

Qu'à ſe déſeſpérer !.. Malgré ſon amitié pour moi, je ne ferai rien contre la volonté de ma mere. Reliſons la lettre.



SCENE XI.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

QU'AVEZ-vous là ? Un ruban ! Une lettre !

THERESE, *à part.*

Je ſuis perdue !

Madame GRIGNARD.

Voyons.

THERESE, *pendant que Madame Grignard lit tout bas la lettre.*

Que lui dirai-je ? Après tout, ce n'eſt pas ma faute ; je n'y ſuis pour rien. Il vaut mieux avouer à ma mere...

Madame GRIGNARD.

(*Elle lit.*) » *Mettez à votre côté cette roſette.* Ce n'eſt pas pour vous cette lettre ?

THERESE, *tremblante.*

Ma mere....

Madame GRIGNARD.

Si je le ſavois, je vous étranglerois ſur le champ.

THERESE.

Ma mere, je vous dirai franchement que j'ai trouvé ici tout-à-l'heure....

Madame GRIGNARD.

Ah ! ah ! vous avez trouvé...

THERESE.

Oui.

Madame GRIGNARD.

Ici ?

THERESE.

Oui.

Madame GRIGNARD.

Ce ruban, cette lettre ? C'eſt différent ; car, ſi c'étoit autrement, je t'aſſommerois, je t'écraſerois.

THERESE.

Je vous demande pardon, ma mere ; mais...

Madame GRIGNARD.

Ce billet ne peut pas être pour Nicole ; elle eſt ſi bête ! Cela ne ſait ſeulement pas lire. Il ne peut pas être pour vous, car j'ai trop bien pris mes précautions. (*à part.*) Selon les apparences, il eſt de Colin pour la petite Hélene ; il l'aura laiſſé tomber ; ma fille l'a trouvé. Oui, c'eſt cela. (*A Thereſe.*) Ecoutez : donnez cette roſette à Hélene, puiſquelle lui eſt deſtinée ; mais donnez-la comme de vous-même, ſans explication.

THERESE.

Ma mere, cela ne ſera-t-il point de tort à ma bonne amie ?

Madame GRIGNARD.

Vous raiſonnez ! Suis-je capable de faire tort à perſonne ? mais je veux ſavoir la vérité. Si Hélene eſt innocente, je prendrai ſa défenſe ; &, ſi vous étiez coupable... Je crois que vous hauſſez les épaules !

DUO.

Madame GRIGNARD.	THERESE.
Vous êtes bien téméraire :	
Il faut vous taire,	Hélas! je ne sais que faire.
Me satisfaire.	
Craignez ma colere;	Comment faire?
Ne raisonnez pas,	
Ne raisonnez pas.	Quel embarras!
Impertinente,	
Insolente,	
Impudente,	Ah, ah, ah, ah, ah!
Vous ferez ce qu'il me plaira.	Je ferai ce qu'on voudra.

SCENE XII.

Madame GRIGNARD, THERESE, Madame MICHELE & *deux autres* VOISINES, *qui accourent aux cris de Therese.*

QUINQUE.

PREMIERE VOISINE.

Quoi! toujours contre elle en colere!
Qu'est-ce donc qu'elle vous fait?

Madame GRIGNARD.

Ce n'est point-là votre affaire,
Et j'agis comme il me plaît.

SECONDE VOISINE.

Mais elle est obéissante.

PREMIERE VOISINE.

Elle est douce, prévenante.

Madame MICHELE.

Sage, sage; mais il faut la prendre
Par douceur,

TRIO.

I. VOISINE.
Et la reprendre
Sans humeur, &c.

II. VOISINE.
Et la reprendre
Sans humeur, &c.

(Elles diſent toutes deux la même choſe.)

Mad. MICHELE.
Et la reprendre.
Sans humeur;
La reprendre
Sans eſclandre,
Sans aigreur.
Qui ſe fait craindre
Doit craindre auſſi;
Qui ſe fait craindre
Engage à feindre;
Oui, ſongez-y.

Mad. MICHELE & LES DEUX VOISINES.
Qui ſe fait craindre,
Qui veut conrraindre,
A tout à craindre;
Je vous le dis,
C'eſt mon avis;
Oui, oui, je vous en avertis;
C'eſt mon avis,
Je vous le dis,
C'eſt mon avis.

Mad. GRIGNARD.
Qui ſe fait craindre
N'a rien à craindre,
N'a rien à craindre,
Et je me ris
De vos avis.
Oui, oui, (*à Thérèſe.*) rentrez au logis.
(*Aux Voiſines.*)
Oui, je me ris
De vos avis,
De vos avis.

THERESE.
Je ſuis à plaindre,
Je ſuis à plaindre;
Mais dois-je feindre?
Je ne le puis,
Je ne le puis.
Non, non, je pleure, je pleure,
Je gémis:
Mais j'obéis;
Oui, j'obéis.

(Les Voiſines veulent ſuivre Madame Grignard; celle-ci leur ferme la porte au nez.)

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

OUI, vous ferez ma volonté ; ou .... ce n'eſt pas que je pretende que vous ſoyez Roſiere au préjudice d'une autre ; mais j'ai mes raiſons. Remettez cette roſette à Hélene comme je vous l'ai dit ; ſi je ne la lui vois pas, je m'en prendrai à vous. (*à part.*) Allons trouver le Régiſſeur.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

THERESE, *ſeule.*

QUEL triſte état ! vingt fois j'ai été ſur le point de me jetter aux pieds de ma mere pour lui découvrir.... mais ſa colere eſt ſi terrible !.... Si je me tais, Hélene ſera ſoupçonnée : ſi je parle, je vais nuire à Thomas ; il ſera chaſſé du village : à quoi me réſoudre ?

ARIETTE.

Comment obéir à ma mere ?
Je dois feindre ; je ſuis ſincere,
Et mon cœur n'eſt pas ſans pitié :
Pourrai-je trahir l'amitié,
Cette amitié qui m'eſt ſi chere ?
Comment obéir à ma mere ?
Peut-être encor.... je dois m'en allarmer;
Peut-être encor.... j'ai tout à craindre,
Si je ne ſais pas me contraindre.
Ah ! s'il m'étoit permis d'aimer :
Thomas n'auroit pas à ſe plaindre.
Non, non, Thomas n'auroit pas à ſe plaindre,
S'il m'étoit permis d'aimer.
Il faut obéir à ma mere,
Je dois feindre ; je ſuis ſincere,
Et mon cœur n'eſt pas ſans pitié.
Pourrai-je trahir l'amitié,
Plus encor ?.... Tout me déſeſpere.
Comment obéir à ma mere?

SCENE III.

HELENE, THERESE.

HELENE, *ſortant de la maiſon.*

AH ! c'eſt toi, ma bonne amie ? que t'eſt-il arrivé ? Tu pleures.

THERESE.

J'en ai ſujet.

HELENE.

Ah ! ne pleure donc pas ; tu me ferois pleurer aussi, & je n'aime point à pleurer moi ; qu'est-ce que tu as ?

(Hélene tire son mouchoir, essuie les yeux de Therese & l'embrasse.)

THERESE.

C'est que ma mere m'a grondée ; elle gronde toujours : c'est sa coutume.

HELENE.

Là, là, ne t'afflige pas ; c'est ta mere, & tu dois lui obéir en tout.

THERESE.

En tout : mais elle me commande des choses.....

HELENE.

Ce n'est pas à toi à examiner si elle a raison, si elle a tort ; & je ne t'estimerois point, si tu n'obéissois pas à ta mere.

THERESE, *à part.*

Non, je ne pourai jamais m'y résoudre. (*haut.*) Tiens, si je n'étois pas naturellement sage, il y a de certains momens, je crois, où elle me feroit haïr la sagesse.

HELENE.

Ah ! que dis-tu là ?

THERESE.

Tu es bien-heureuse, toi ; ta mere ne te défend rien.

HELENE.

Non ; mais si je savois quelque chose qui lui déplût, oh ! tout de suite, tout de suite ..

THERESE.

Tu ne pourrois pas tenir avec la mienne.

HELENE.

En quoi eſt-elle donc ſi ridicule ?

THERESE.

Eh bien ! tiens, par exemple, il y a quelques jours, (c'étoit un Dimanche) elle me fait marcher devant elle mon livre ſous le bras. — Baiſſez votre coeffe, petite fille. — Oui, ma mere. Tout en la baiſſant, je rencontrai les regards d'un jeune garçon qui me fixoit .. mais d'un air... tiens, j'en fus ſi émue que je laiſſai tomber mon livre ſans m'en apperçevoir.

HELENE.

Oh, oh !

THERESE.

Tout de ſuite il le ramaſſe, me le préſente. — Mademoiſelle n'eſt-ce pas à vous ?. . — Oui, Monſieur, je vous remercie. = Bienobligé, bien obligé, Monſieur, lui dit ma mere. Et puis à moi, pif, paf, deux ſouflets : — voilà Mademoiſelle pour vous apprendre à laiſſer tomber votre livre.

HELENE, *gaiement.*

Ne penſe plus à tout cela, & partage la joie qui anime aujourd'hui tout le village.

Air : *Lorſque les Filles du Village.*

De cette fête
Qu'on apprête,
Thereſe doit avoir l'honneur ;
Dans cette attente,
Sois contente ;
Ce jour aſſûre ton bonheur.

Déjà les cœurs d'intelligence,
Couronnent la ſageſſe en toi:
Tu mérites la préférence.

THERESE.

Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

ENSEMBLE.

Tu mérites la préférence:
Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

THERESE.

Même air.

Ta gaieté pure
Te raſſure;
Ton cœur ne ſauroit s'engager.

HELENE.

Mais un rien bleſſe
Ta ſageſſe;
Tu crains juſqu'au moindre danger.

THERESE.

Hélene, ah! quelle différence!
Je dois prendre exemple ſur toi.

ENSEMBLE.

Tu mérites la préférence:
Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.



SCENE IV.

Madame GRIGNARD, THERESE, HELENE.

Madame GRIGNARD, *passant derriere Therese.*

HEm, hem!

THERESE, *voyant sa mere.*

(*à part.*) Non, je ne me sens pas capable ...

HELENE.

Qu'est-ce qui t'occupe ? Que regardes-tu ?

THERESE.

Ah ! cette rosette... ma mere ne veut pas que je la porte; c'est pour cela qu'elle m'a grondée.

HELENE.

Eh bien ! ne la porte pas : quelle enfance ! donne ; donne-la-moi ; je la porterai pour l'amour de toi.

(*Hélene arrache la rosette.*)

THERESE, *bas à Hélene.*

Arrête, ma bonne amie; il faut que je te dise... Arrête ... J'aime mieux m'exposer à toute sa colere.

(*Elle veut lui reprendre la rosette.*)

Madame GRIGNARD.

A quoi vous amusez-vous là, petite fille ? Allons, rentrez, rentrez devant moi.

(*Elle enferme Therese dans sa maison, & va trouver le Régisseur qui paroît au fond du Théâtre.*)



SCENE

SCENE V.

Madame GRIGNARD, HELENE, LE REGISSEUR.

HELENE, *à part.*

LA pauvre enfant ! Que je la plains ! La gronder pour ſi peu de choſe !

Madame GRIGNARD, *au Régiſſeur dans le fond du théâtre.*

Monſieur le Régiſſeur, la lettre que je vous ai fait lire eſt peut-être une étourderie de Colin ; mais la roſette que vous voyez à Hélene pourra ſervir à nous faire connoître ſi effectivement elle eſt d'intelligence .. Examinez-la ſans lui rien dire encore de tout ceci.

LE REGISSEUR

Laiſſez moi faire, je vais l'examiner très-ſévérement. (*à part.*) Seroit-il poſſible !

SCENE VI

LE REGISSEUR, HELENE.

LE REGISSEUR*.

HELENE, c'eſt vous que je cherche.

HELENE.

Ah ! Monſieur le Régiſſeur !

* *Dans cette Scene le Régiſſeur ſe propoſe d'interroger Hélene avec la plus grande ſévérité, mais il ſe livre, malgré lui, de tems en tems, à ſon caractere, & finit par être enthouſiaſmé d'Hélene.*

LE REGISSEUR.

Comment va la gaieté ?

HELENE, *gaiement.*

Oh ! toujours de même ; Monſieur, je n'ai aucun ſouci, ma mere me laiſſe faire tout ce que je veux.

LE REGISSEUR, *à part.*

Elle eſt charmante.(*Haut.*)Mais cette gaieté-là peut vous mener loin. Les amans ſont gais auſſi, & l'innocence de votre âge empêche de voir des dangers.

HELENE.

Des dangers ! bon !... Je les connois tous.

LE REGISSEUR.

Comment ?

HELENE.

Ma mere m'a inſtruite de tout, m'a tout dit, le bien, le mal.

LE REGISSEUR.

Vous me ſurprenez.

HELENE.

Oui, le bien pour le ſuivre, & le mal pour l'éviter.

LE REGISSEUR, *à part.*

Ma foi, en deux mots, voilà toute l'éducation : (*haut.*) mais, ma chere enfant, on peut s'y méprendre.

HELENE.

Jamais, jamais.

AIR.

On nous donne des leçons
Qu'il eſt bon de ſuivre ;
Mais faut-il tant de façons,
Quand on ſait bien vivre ?
L'honneur a plus de pouvoir
Que tout ce qu'on peut ſavoir.
Pour apprendre mon devoir,
Mon cœur eſt mon livre.

LE REGISSEUR.

Hem ! le cœur d'une jeune fille eſt un livre où il y a ſouvent bien des fautes à corriger. Hélene, Hélene, on m'a dit bien des choſes de vous.

HELENE, *riant.*

Bon Monſieur, contez-moi donc ça.

LE REGISSEUR.

Oui, jolie comme vous êtes, vous devez avoir bien des amoureux.

HELENE.

Ah ! cela ſe peut, je n'en ſais rien.

LE REGISSEUR.

Vous ſavez du moins que Colin...

HELENE.

Colin ?

LE REGISSEUR.

Il vous aime ; il me l'a dit & tout le monde le ſait, mais c'eſt fort naturel. J'en juge par moi-même. Ah ! petite mignonne !

AIR.

Eſt-on de glace,
Quand on eſt vif, jeune & badin ?
L'Amour pourchaſſe,
L'Amour eſt fin.
Le tendre Colin
Me paroît malin ;
Et moi-même, à ſa place,
Voyant tant d'attraits,
Malgré moi j'aurois
De l'audace.

Eſt-on de glace, &c.

HELENE.

Oh! je vous prie, Monſieur, de ne me point parler de Colin; il n'y a que lui au monde qui me faſſe de la peine.

LE REGISSEUR.

Avez-vous quelque choſe à lui reprocher?

HELENE.

Oh! non, Monſieur; chacun vous en dira du bien.

LE REGISSEUR.

Vous auroit-il manqué d'égards, de reſpect?

HELENE, *fierement, & enſuite avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

De reſpect! Il me connoit, Monſieur; &, quoique Colin ne ſoit qu'un payſan, il a des ſentimens; c'eſt mon pere qui l'a élevé comme ſon propre fils, comme moi-même; & il n'y a peut-être pas un garçon dans le village qui ait autant d'honneur, de probité...

LE REGISSEUR, *ironiquement.*

Et vous le haïſſez?

HELENE, *avec émotion.*

Oh! tant qu'il m'eſt poſſible je ne ſaurois entendre parler de lui tranquillement.

LE REGISSEUR.

Cependant on vous ſoupçonne, & Madame Grignard....

HELENE, *reprenant ſa gaieté.*

Je ne crains rien.

LE REGISSEUR, *à part.*

Cette noble aſſurance paroît la juſtifier. (*haut.*) Il eſt vrai que dans ce village, on eſt ſi difficile... Le moindre deſir, la moindre foibleſſe... Qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela? eſt-ce qu'il ne faut pas paſſer quelque choſe aux jeunes filles? Que diable! on n'eſt

pas chez des Turcs. Allons, allons, jettez cette rosette; elle vous perdroit, ce feroit la preuve de votre intelligence avec Colin.

HELENE.

Ciel! que dites-vous?

LE REGISSEUR.

Il se flatte de vous obtenir par ce moyen. J'ai vû sa lettre; nous savons tout, cette rosette vient de lui.

HELENE.

Il auroit osé!... Mais elle vient de Therese.

LE REGISSEUR.

N'importe, n'importe, cette diablesse de Madame Grignard pourroit bien aussi avoir machiné quelque chose... Là, en conscience, vous n'aimez donc pas Colin?

HELENE.

Je n'aimerai jamais personne sans l'aveu de ma mere.

LE REGISSEUR.

Ah! vous me ravissez. Soyez donc tranquille. Vous êtes débarassée des importunités de ce Colin; il est aux arrêts chez lui jusqu'à demain, un sentinelle à sa porte.

HELENE.

Aux arrêts!

LE REGISSEUR.

Je vois que cela vous fait plaisir.

HELENE.

Ah! Oui. On a bien fait.

LE REGISSEUR.

Je vous prends sous ma protection. Nous ferons taire tous les caquets; & que vous soyez Rosiere ou non, je vous épouse.

HELENE.

Vous, Monſieur ?

LE REGISSEUR.

Oui, par ma foi.

HELENE.

Ma mere....

LE REGISSEUR.

Y conſent, cher tréſor, petit amour.

HELENE.

Et Monſieur le Bailli....

LE REGISSEUR.

Le Bailli !... Vous m'avez fait peur. Oui, oui, tout eſt arrangé.

HELENE, *ſe laiſſant tomber ſur le banc.*

Monſieur excuſe'...

LE REGISSEUR.

Elle y eſt ſenſible.

ARIETTE.

Tous deux joyeux,
Si l'hymen nous aſſemble,
Nous aurons enſemble
Des jours délicieux.
L'amour heureux
Viendra dans le ménage,
Fier de ſon ouvrage,
Jouer entre nous deux.
L'innocence & la beauté
La décence & la gaieté
Feront ma félicité.

Quand la ſageſſe
Rit & careſſe,
Elle intéreſſe.

Le Ciel avare
D'un bien ſi rare,
Me le prépare
Dans votre cœur.
Je ne ſais rien de ſi rude,
De ſi triſte qu'une prude,
Toujours ſage par étude;
Mais la ſageſſe
Qui nous careſſe,
Nous inréreſſe
Par ſa douceur.
Le Ciel avare
De ce bonheur,
Me le prépare
Dans votre cœur.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

HELENE, *ſeule.*

JE n'en reviens point ! Tout eſt arrangé... Ma mere conſent... Cette roſette eſt de Colin; il feroit capable... Et j'aimerois Colin!



SCENE VIII.

HELENE, COLIN.

COLIN, *sur le haut du mur qui est au fond du Théâtre.*

MON malheur est confirmé. Je ne ferai point témoin du bonheur d'un rival.

HELENE.

Que vois je ! il va se blesser.

COLIN, *s'élance du mur sur l'arbre & se laisse glisser jusqu'en bas.*

Je quitte le pays.

HELENE.

Je veux le confondre.

COLIN.

Je l'apperçois, Je ne puis plus soutenir sa vue.

HELENE.

Arrêtez, Colin.

COLIN.

Vous m'appellez ! Ah ! chere Hélene, vous cessez de me fuir !

HELENE.

Oui, le plus méchant de tous les hommes ; oui, c'est moi qui vous appelle. Justifiez-vous, si vous le pouvez du tort que vous me faites.

COLIN.

Du tort que je vous fais !

HELENE.

Ecoutez-moi ; oui, c'est pour la derniere fois que

je vous parle ; oui, juſtifiez-vous du tort que vous me faites, ſi vous êtes encore honnête garçon.

COLIN.

En quoi ſuis-je coupable ?

HELENE.

En quoi? Pouvez-vous l'ignorer?

COLIN.

Oui, daignez me l'apprendre.

HELENE.

Eh bien!..(*à part.*)Je n'ai pas la force de m'expliquer.

COLIN.

Achevez & ſoyez ſûre...

HELENE.

Eh bien! j'étois tranquille; je me livrois à la gaieté, je partageois les plaiſirs innocens de mes compagnes.

COLIN.

Qui vous empêche de jouir encore?...

HELENE.

Votre préſence que je ne puis ſupporter; vous me cauſez un trouble... mille inquiétudes... On a remarqué vos empreſſemens pour moi, on me ſoupçonne... O ciel! on me ſoupçonne de les approuver!

COLIN.

Quoi! les ſoins les plus reſpectueux!...

HELENE.

Ne peuvent m'en impoſer: vous avez formé le projet le plus offenſant... Vous avez employé un détour injurieux : vous m'avez cru capable d'être ſenſible.

COLIN.

Hélene, je vous jure...

HELENE.

Non, perfide, non ; vous m'aimez.

ROMANCE.

I. Couplet.

Eh! pourquoi me ſuivre ſans ceſſe?
Quels vœux oſerois-tu former?
Renonce au deſir qui te preſſe;
Veux-tu m'obliger à t'aimer?
Tu fais mon tourment & ma gêne,
Faut-il t'aſſûrer de ma haîne?
Eh bien! Colin.... oui, je te hais;
Oui, je te hais;
Oui, ne nous revoyons jamais.

II. Couplet (*).

De mes pieds tu cherches les traces,
Meſurant ton pas ſur le mien:
Je quitte un gazon, tu t'y places,
Tu careſſes toujours mon chien.
Si je dis une chanſonnette,
Tu la reprends ſur ta muſette:
Colin, Colin.... oui, je te hais;
Oui, je te hais;
Ah! ne nous revoyons jamais.

III. Couplet.

J'ai vu, ſur l'écorce d'un charme,
Mon nom écrit en laqs d'amour;
Eſt-ce à tort que je m'en allarme?
Je le vois encor chaque jour;

(*) *Hélene doit dire ces couplets avec vivacité & avec une eſpece de colere, à travers laquelle on voit éclater l'amour qu'elle s'efforce de cacher.*

Il s'accroît, tant plus je l'efface;
Car trop profonde en eſt la trace;
C'eſt toi, Colin. Que je te hais!
Oui, je te hais;
Ah! ne nous revoyons jamais.

COLIN.

IV. Couplet.

Modérez ce courroux extrême
Qu'avez-vous à me reprocher?
Vous ai-je dit que je vous aime?
Non, j'ai bien ſu m'en empêcher.
Pour moi quel effort! quelle gêne!
Hélas! d'où vient donc tant de haîne?
Je vous déplais. Oui, je m'en vais;
Oui, je m'en vais;
On ne me reverra jamais.

en DUO.

HELENE.	COLIN.
Que je te hais!	Oui, je m'en vais.
Ne nous revoyons jamais,	Ah! ne nous revoyons jamais;
Jamais.	On ne me reverra jamais.

COLIN.

Vous le voulez, vous ſerez ſatisfaite. Je vois que je ne ſuis pas digne de vous. Je ſais que quelqu'un plus heureux doit vous obtenir.

HELENE.

Eh! ſans doute, c'eſt la volonté de ma mere, de Monſieur le Bailli; & Monſieur le Régiſſeur...

COLIN.

Un moment de grace ...

HELENE.

Ah ciel! Qu'exigez vous encore?

COLIN.

Hélene, vous venez de m'offenſer par des ſoupçons... Je ne me ſens coupable de rien en verité, non en vérité; & je ne vous quitte point que vous ne m'ayez dit les torts...

HELENE.

Non, non : point d'explication; j'aime mieux tout pardonner.

COLIN.

Laiſſez-moi vous convaincre... Je veux du moins avoir votre eſtime... C'eſt la derniere grace, je vous la demande à genoux.

HELENE.

Arrêtez : c'eſt mettre le comble....

COLIN.

Eh bien! oui, oui, j'ai tort. Soyez heureuſe ; mais que je ne parte point avec votre haîne.

DUO.

COLIN.	HELENE.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.	Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Pourquoi, pourquoi tant de rigueur ?	Pourquoi, pourquoi, par votre ardeur,
Pourquoi, pourquoi	Pourquoi, pourquoi.....?
Me priver de ſa vue?	Otez-vous de ma vue ;
Que mon ame eſt émue!	Je me ſens toute émue,
Oui, je le doi ;	Quand je vous voi.
Vos deſirs ſont ma loi.	Je ne ſais pas pourquoi
Ceſſez votre rigueur.	Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.	Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ne ſais pas pourquoi	Je ſens, quand je vous voi,
Je fais votre malheur.	Renaître ma douleur.
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.	Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.

COLIN.

Vos deſirs ſont ma loi.
Je ne ſais pas en quoi
Je fais votre malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ſens, quand je la voi,
Renaître mon ardeur.
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.
Je vais vous obéir,
Je vais vous obéir.

Moi vous faire ſouffrir!
Moi vous faire ſouffrir !
Je vais vous obéir;
C'eſt à moi de mourir.

Moi vous faire ſouffrir !
Moi cauſer ſa douleur,
Son malheur !
Plutôt mourir;
Je vais la fuir.
Quelle rigueur!
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.
Je dois vous obéir,
Bien-tôt je vais vous fuir.
Moi vous faire ſouffrir,
Cauſer votre douleur,
Cauſer votre malheur !
Plutôt mourir.
Ah ! plaignez-moi : plus de rigueur;
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.

HELENE.

Je ne ſais pas pourquoi
Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ſens, quand je vous voi,
Renaître ma douleur.
Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.
Ne troublez point ma vie;
C'eſt toute mon envie.

Vous me faites ſouffrir,
Vous me faites ſouffrir:
Que je dois vous haïr!
Vous me ferez mourir.
Ah ! vous me ferez mourir :

Hâtez-vous de me fuir.
Prenez vous du plaiſir
A m'entendre gémir,
A me faire ſouffrir,
A cauſer ma douleur?
Quelle rigueur!
Ah ! laiſſez-moi: quelle rigueur!
Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.
Hâtez-vous de me fuir :

Vous feriez mon malheur,
Mon malheur.
Ah! laiſſez-moi : quelle douleur!

Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.

HELENE.

C'en eſt trop, je ne veux plus rien entendre. Tiens, méchant; voilà cette roſette que ... J'étouffe.

(Elle ramaſſe la roſette & la jette à Colin. Elle ſort.)

SCENE IX.

COLIN *ſeul.*

CETTE roſette ... Que veut-elle dire? Je l'ai vu s'attendrir, je n'oſe croire....

(Baiſant la roſette.)

SCENE X.

COLIN, THOMAS.

THOMAS, *à part.*

QUE vois-je! ma roſette entre ſes mains.

COLIN.

Je ne puis plus prétendre à Hélene; c'en eſt fait; j'ai pris mon parti.

THOMAS.

Il a pris ſon parti, c'eſt d'épouſer Thérèſe.

COLIN.

Ce ruban ſera toujours contre mon cœur.

THOMAS.

Je ſuis ſacrifié. Colin eſt le rival qu'on me préfere.

CHACONNE *de Rameau.*

(A Colin.)

Il faut rendre,
Me rendre.

COLIN.
Eh! qu'oses-tu prétendre?

THOMAS.
Ce gage de ma foi,
Qu'elle a reçu de moi.

COLIN.
Quoi!
De toi?

THOMAS.
Oui, de moi;
Qu'elle a reçu de moi.

COLIN.
Quoi!
De toi?

THOMAS.
Oui, de moi,
Ce gage de ma foi.

COLIN.
Elle a pu de toi recevoir,
Au mépris de son devoir,
Au mépris de son devoir?....
Non, non, non; je ne puis le concevoir.

THOMAS.
Je veux ravoir.....

COLIN.
Je veux savoir...

DUO.

COLIN.	THOMAS.
En as-tu le pouvoir?	Bien-tôt tu vas savoir
Perds un frivole espoir.	Si j'en ai le pouvoir;
En as-tu le pouvoir?	Bien-tôt tu vas savoir,
Thomas, c'est ce qu'il faut savoir;	Colin, si j'en ai le pouvoir;
Oui, c'est ce qu'il faut voir.	Et c'est ce qu'il faut voir.



SCENE XI.

THOMAS, COLIN, HELENE.

HELENE, *se mettant entre eux deux.*

AH ! tout doux, tout doux :
D'où vient ce courroux ?
Ah ! Thomas,... Colin,
Quel est ton dessein ?
Tu me fais trembler.
Par ta fureur,
Tu veux donc troubler
Toujours mon cœur.

COLIN.

Un rival a su mériter.....
Je ne puis surmonter
Ma colere.

HELENE.

Arrête, téméraire !
Arrête, téméraire !

COLIN.

O Ciel ! que dois-je faire ?

HELENE.

Nous quitter.

THOMAS.

Ah ! daignez, daignez m'écouter ;
Je dois vous respecter ;
Mais je dois
Soutenir mes droits.

HELENE.

HELENE.

Oui, Colin a tort;
Oui, ſans doute, il a tort,
Calmez ce tranſport,
Et ſoyez tous deux d'accord.

COLIN.

Je n'aurois pas prévu....
Je n'aurois jamais cru.....
Quel outrage!

THOMAS.

J'enrage.

HELENE.

Mais, au nom des Dieux,
Quitte donc ces lieux.

COLIN.

Vous rendez mon ſort
Cent fois plus cruel que la mort.

THOMAS.

Puiſqu'il faut parler net,
Apprenez le ſujet.....
Voici le fait, voici le fait:
Il aime un jeune objet
Que j'adore en ſecret;
Beauté ſage & fiere....
Mais je ſuis diſcret.

COLIN.

Ah!

HELENE.

La paix!

COLIN.

Non, jamais.....

THOMAS.

Je vais.....

HELENE.

Eh! la paix!

TRIO.

COLIN.	HELENE.	THOMAS.
Je veux ſavoir....	Venez, ma mere,	Je veux ravoir.....

Venez, venez, ma mere.

(Hélene les quitte pour aller au-devant de ſa mere.)

DUO.

COLIN.	THOMAS.
En as-tu le pouvoir?	Bien-tôt tu vas ſavoir
Perds un frivole eſpoir;	Si j'en ai le pouvoir;
En as-tu le pouvoir?	Bien-tôt tu vas ſavoir,
Thomas, c'eſt ce qu'il faut ſavoir;	Colin, ſi j'en ai le pouvoir,
Oui, c'eſt ce qu'il faut voir.	Et c'eſt ce qu'il faut voir.



SCENE XII.

Les Acteurs précédens, Madame MICHELE.

HELENE ET Madame MICHELE.

EH! tout doux, tout doux!
Pourquoi ce courroux?

Madame MICHELE.

Ah! Thomas!

HELENE.

Colin!

Madame MICHELE, HELENE.

Quel eſt ton deſſein?

Madame MICHELE.

Oſez-voûs enſemble?.......

Madame MICHELE, HELENE.

Quelqu'un peut venir,
Sauvez-vous; je tremble......
On va vous punir.

COLIN.

Quel eſt mon malheur!

THOMAS.

Dois-je douter de ſon cœur?

COLIN, *à Thomas.*

Je prendrai mieux mon tems.

THOMAS.

J'entends;
Oui, je t'attends.

Madame MICHELE, HELENE.

Fuyez, fuyez, à quoi vous expoſez-vous?
Fuyez, fuyez, fuyez, on vient à vous.

TOUS QUATRE.

HELENE.	Mad. MICHELE.	COLIN.	THOMAS, *à Colin.*
Ah! maman!	Va-t-en,	Ç'en eſt fait,	Viens, ſuis-moi;
Il peut partir;	On va venir.	cruelle!	loin d'elle,
		Je vais partir;	Tu peux venir;
Mais, maman,	Va-t-en,	Ç'en eſt fait,	Ton rival t'ap-
S'il va mourir!	On va venir.	loin d'elle,	pelle
		Je vais mourir.	Pour te punir.

SCENE XIII.

Les précédens, Madame GRIGNARD, THERESE, NICOLE.

Madame GRIGNARD, *à ſa fenêtre.*

A l'aide! Au ſecours!

Madame MICHELE, *à Thomas.*

Suis moi.

HELENE, *à Thomas.*

Entrez chez nous.

(Hélene entre avec Thomas dans la ferme en le pouſſant devant-elle. Madame Michele entraîne Colin dans la couliſſe du côté oppoſé.)

Madame GRIGNARD, *après avoir vu entrer Thomas & Helene dans la ferme..*

Bon. Me voilà sûre de mon fait. (*Elle se retire de la fenêtre, & dit dans sa maison :*) Therese, Therese, Therese, eh ! venez donc vîte.

(*Pendant ce tems, Hélene sort & se jette dans les bras de sa mere qu'elle rencontre au fond du Théâtre.*)

HELENE.

Je suis tremblante.

Madame MICHELE.

Ne crains rien, ne crains rien, ma fille, Colin est parti ; tu ne le reverras plus le pauvre garçon.

HELENE.,

Il est parti !

Madame MICHELE.

Oui ; n'y songeons plus. (*Elle emmene sa fille.*)

SCENE XIV.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

VOilà pourtant votre bonne amie Hélene, cette fille si sage : elle vient d'entrer chez elle avec un de ses amoureux. Je les ai vus, allez doucement les observer.

THERESE.

Moi ! Ma mere ?...

Madame GRIGNARD.

Point de réplique. Allez, dépêchez.

(Elle fait entrer Thereſe dans la ferme.)

SCENE XV.

Madame GRIGNARD, L'OFFICIER.

L'OFFICIER

QU'eſt-ce qu'il y a ?

Madame GRIGNARD.

Monſieur l'Officier, faites votre devoir : deux jeunes garçons viennent de manquer ſcandaleuſement à nos loix. Ils en ſont venus aux mains.

L'OFFICIER.

Où ſont-ils ?

Madame GRIGNARD.

L'un s'eſt enfui par ce chemin.

L'OFFICIER, *à deux de ſes gens.*

Que l'on coure après.

Madame GRIGNARD.

L'autre eſt dans cette maiſon avec Hélene. Poſez à la porte un ſentinelle & que perſonne n'entre ni ne ſorte ſans votre ordre. *(appercevant Nicole.)* Viens-çà, Nicole, *(à part.)* Je me défie un peu de ma fille.

L'OFFICIER, *au ſentinelle.*

Poſtez-vous là, & que perſonne n'entre ni ne ſorte ſans mon ordre.

(Pendant que l'Officier donne l'ordre au ſentinelle, Madame Grignard parle bas à Nicole.)

NICOLE.

Eſpionner? Je ne ſais pas comme on eſpionne, moi.

Madame GRIGNARD.

N'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit, tu viendras me rendre compte de tout.

NICOLE.

Ah! oui, oui.

Madame GRIGNARD, *à l'Officier.*

Monſieur, permettez que cette jeune fille puiſſe entrer & ſortir.

(*Nicole entre dans la maiſon de Madame Michele, pendant que l'Officier va donner un ſecond ordre au ſentinelle.*)

Madame GRIGNARD.

Je confondrai cette petite hypocrite.

(*On bat le tambour.*)

Monſieur l'Officier....

L'OFFICIER.

Pardon, Madame, la cérémonie commence.

Madame GRIGNARD.

Déjà? Thereſe, Thereſe!

(*Elle veut entrer dans la maiſon pour faire ſortir ſa fille.*)

LE GARDE.

On n'entre pas.

THERESE, *ſe préſentant pour ſortir.*

Ma mere....

LE GARDE.

On ne ſort pas.

Madame GRIGNARD.

Mais il faut que ma fille....

LE GARDE.

On n'entre pas, on ne ſort pas.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! patience, nous verrons.

SCENE XVI.

LA MARCHE.

(Madame Grignard va se joindre à la marche qui arrive dans l'ordre suivant : Jerôme, ensuite des Miliciens, des Garde-chasses, la Maréchaussée, les Garçons du village en uniforme, les jeunes filles aussi dans leur uniforme, les vieilles Rosieres accompagnées de leurs maris & de quelques petits enfans, ensuite le Bailli, le Régisseur, les Officiers de la Justice, &c.)

(Après cette Marche, le Bailli va se placer dans le bosquet sur un siége à gauche, & le Régisseur sur un autre à droite. De côté & d'autre sont des banquettes pour les Notables du lieu. Les Garçons se rangent d'un côté, les Filles de l'autre; le Peuple garnit le fond du Théâtre. Deux anciennes Rosieres portent sur un coussin la couronne de roses, & deux Garçons portent dans un bassin d'argent la bourse de vingt-cinq louis.)

LE BAILLI, *d'un ton imposant, après que tout le monde est placé.*

SILENCE. Heureux habitans de ce village, qui ne formez qu'une même famille, c'est à vous à confirmer ou condamner, par votre témoignage, le choix que nous allons faire & à décider du prix. Commençons par lire les informations. Si quelqu'un a des accusations à pro-

LE BAILLI.

duire, qu'il parle ; il fait à quoi l'honneur l'oblige. (*Le Bailli lisant.*) » *Nicole.* Il n'y a rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Bon ! c'est une petite sotte qui est sage sans savoir pourquoi, le beau mérite !

LE REGISSEUR.

Therese.

LE BAILLI.

Rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Je le crois bien.

(*Dans cette scene Madame Michele arrive au fond du Théâtre.*)

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Hélene : voilà des notes. Dimanche dernier, on a vû Hélene sortir du bois au déclin du jour ; elle est rentrée chez sa mere fort tard.

UNE BONNE-VIEILLE.

La chere enfant c'étoit pour me ramener mon chevreau qu'elle avoit trouvé.

LE BAILLI.

Le Lundi suivant, elle s'est absentée de la maison toute la journée.

UNE AUTRE VIEILLE.

J'étois malade ; c'étoit pour faire mon ouvrage.

LE BAILLI.

Tous les Samedis de chaque semaine, Hélene donne une mesure de bled à un jeune garçon qui a grand soin de se cacher.

UN VIEILLARD.

Ah ! les méchans ! C'étoit mon fils pour moi, pour

ma femme, pour mes pauvres enfans... Sa mere le ſavoit, je ne l'aurois jamais dit, elle ne le vouloit pas.

Madame GRIGNARD.

Fort bien, fort bien! Je n'y peux plus tenir, vous m'avez commandé de parler.

LE BAILLI.

Eh bien! parlez, parlez.

Madame GRIGNARD.

Hélene eſt actuellement dans cette maiſon avec un de ſes amoureux.

LE REGISSEUR.

Cela n'eſt pas poſſible. Comme elle m'auroit trompé!

Madame GRIGNARD.

Je les ai vus. Thereſe & Nicole vont bientôt vous informer de tout.

LE BAILLI.

S'il eſt ainſi, je condamne Hélene.

Madame MICHELE.

Arrêtez, Monſieur le Bailli, qu'a-t-elle fait? Mes voiſins, mes voiſines, avez vous quelque choſe à lui reprocher?

TOUS.

Non, non, non.

Madame MICHELE.

Non, elle n'eſt point coupable; l'honneur a toujours été dans notre famille; le cœur de ma fille m'eſt connu, il me répond de ſon innocence.

Madame GRIGNARD.

Son innocence! Tenez, tenez, voilà la petite Nicole qui nous apporte des nouvelles.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédens, NICOLE.

NICOLE.

Air : *Sur un verd gazon.*

OH ! je viens d'entendre
Ce garçon caché dans le moulin,
Hein, hein :
Elle avoit l'air tendre,
Il étoit chagrin :
Elle se fâchoit ;
Il lui reprochoit,
Je n'ai pu comprendre......
Ils se plaignoient tous deux
De n'être pas heureux.
Oh! ne l'espere pas,
Dit Therese à Thomas.

Madame GRIGNARD.

Comment! Therese, Thomas!

LE BAILLI.

Qu'on les fasse venir.

Madame MICHELE.

Paroissez, ma fille.



SCENE XVIII, *& derniere.*

Les précédens, THERESE, THOMAS, *sortant de la ferme*, HELENE, COLIN *amené par deux Gardes.*

Madame GRIGNARD.

Que vois-je !

NICOLE.

Eh oui ! c'est Thomas qui aime Therese ; oh ! dame ; j'ai bien espionné, moi.

Madame GRIGNARD, *à Therese.*

Vous, avec Thomas !

THERESE.

Ma mere, je vous ai obéi.

Madame GRIGNARD.

Voilà Colin qu'on nous ramene, nous allons éclaircir le fait ; lisez sa lettre.

THOMAS.

Ah ! Madame, c'est moi qui l'ai écrite & qui ai donné la rosette à Therese ; mais je suis seul coupable, elle n'a point de part....

COLIN.

Hélene, croyant qu'elle venoit de moi, me l'a rendue avec indignation. Je partois, je lui sacrifiois

mon bonheur, ma vie... Et pourquoi me ramene-t-on, pourquoi ?

Madame GRIGNARD.

Je suis confondue.

LE BAILLI.

Hélene est donc justifiée.

LE REGISSEUR.

Oh ! ma foi, j'en étois bien sûr.

LE BAILLI.

Approchez Hélene, venez recevoir la couronne.

LE REGISSEUR.

Et ma main ; c'est moi qui épouse la Rosiere.

COLIN.

C'est lui qui l'épouse !.. mais Hélene est justifiée, je mourrai content.

(On s'approche pour couronner Hélene. Il se laisse tomber presque sans connoissance dans les bras des Gardes qui l'ont ramené.)

HELENE, *s'attendrissant par degrés.*

Ah Ciel ! suspendez....

LE BAILLI.

Qu'avez-vous ?

HELENE, *appercevant Colin qui tombe entre les bras des Gardes*

ARIETTE.

Ah ! reprenez cette couronne.
Non, non, ce prix que l'on me donne,
Je ne l'ai pas mérité :
Vous voyez un cœur agité:
J'aidois à me tromper moi-même,
En ce moment je sens que j'aime;
Je ne veux point trahir la vérité.

Madame GRIGNARD.

C'eſt Colin qu'elle aime. Je l'ai bien dit.

HELENE.

Il ne le ſavoit pas; épargnez-le de grace. Je renonce à lui pour jamais ; je n'y pourrai ſurvivre. Ah ! ma mere!... (*Elle tombe dans les bras de ſa mere.*)

COLIN, *ſe jettant aux genoux d'Hélene.*

Elle m'aime, & c'eſt moi qui cauſe ſon malheur! il faut que je meure à ſes pieds.

LE REGISSEUR.

Ah ! Monſieur le Bailli... Ils m'attendriſſent : un amour involontaire n'eſt point un crime, quand on ſait le ſurmonter. Qu'ils ſoient heureux, je leur ſervirai de pere.

LE BAILLI.

Voici mon jugement : Nicole eſt ſage par ignorance, Thereſe par contrainte, Hélene par devoir & par amour pour la vertu ; on ne triomphe point ſans combat.

LE REGISSEUR.

Hélene en eſt plus digne du prix.

LE BAILLI.

Qu'elle reçoive la Couronne, & plus encore la main d'un amant chéri, d'un époux tendre & fidèle, digne récompenſe de la ſageſſe.



CHŒUR.

LE BAILLI.

C'EST Hélene que je déclare.

TOUS.

C'eſt Hélene que l'on déclare,
Fanfare, fanfare, fanfare:
Hélene a le prix.
Que l'écho réponde à nos cris,
Sur les côteaux & dans la plaine:
Hélene, Hélene, Hélene;
Elle a le prix, elle a le prix.

UNE ANCIENNE ROSIERE.

De cette couronne on la pare.
De la vertu, tréſor ſi rare,
Voilà le prix.

TOUT LE CHŒUR.

Fanfare, ſanfare, fanfare;
Hélene a le prix.

(Pendant ce Chœur, on couronne Hélene, & la Dame du lieu vient la décorer du Cordon bleu, ſuivant l'uſage établi par Louis XIII. Enſuite on place la Roſiere ſur un trône de fleurs & de verdure, & tous les Habitans du Village & des environs viennent la féliciter; ce qui forme le divertiſſement.)

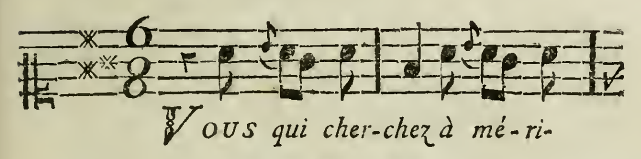


VAUDEVILLE.

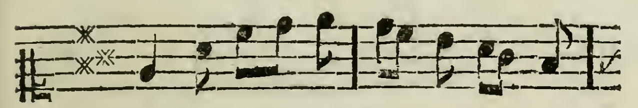


VAUDEVILLE
DE LA ROSIERE DE SALENCI.

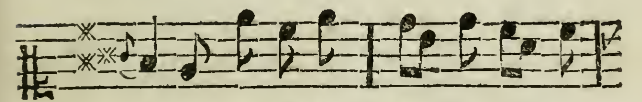
1er. Couplet. LE BAILLI.



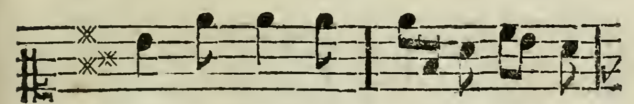
Vous qui cher-chez à mé-ri-



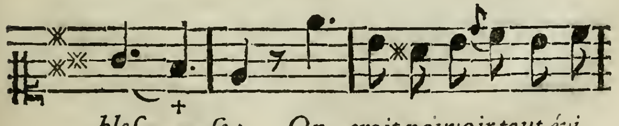
ter Le prix qu'on don-ne à la ſa-



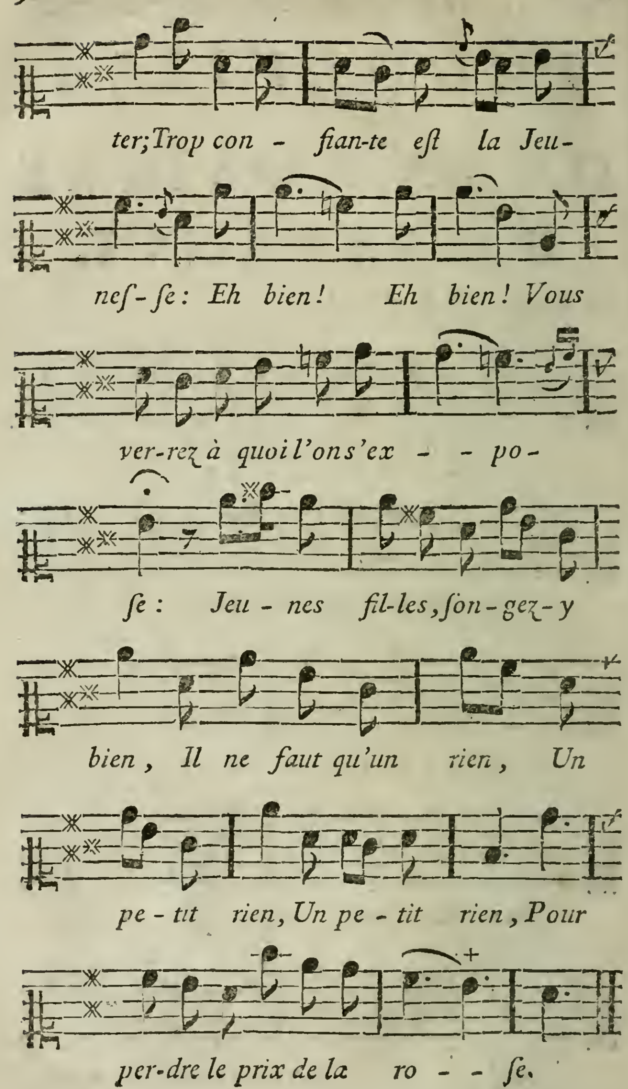
geſ-ſe, Il eſt bon de vous ré-ci-



ter Plus d'un é-xem - ple de foi-



bleſ - - ſe; On croit pouvoir tout évi-


ter; Trop con - fian-te eſt la Jeu-
neſ-ſe: Eh bien! Eh bien! Vous
ver-rez à quoi l'on s'ex - - po-
ſe: Jeu - nes fil-les, ſon-gez-y
bien, Il ne faut qu'un rien, Un
pe - tit rien, Un pe - tit rien, Pour
per-dre le prix de la ro - - ſe.

Me GRIGNARD.

Pour prendre un nid, levant le bras,
Sur ſes deux pieds Liſon ſe dreſſe;
Lucas, qui voit ſon embarras,
La fait ſauter avec adreſſe;
Ah! grand-merci, l'ami Lucas.
On condamna ſa politeſſe.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, ſongez-y bien,
Il ne faut qu'un rien, &c.

UNE FEMME DU VILLAGE.

Lubin ramene chez Suzon
L'agneau chéri qu'elle regrette.
Pour payer les ſoins du garçon,
Elle lui donne une houlette;
Lubin eſt tout fier de ce don,
Suzon paſſa pour indiſcrette.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

UN HABITANT DU VILLAGE.

Liſe, en danſant, rompt ſon lacet;
De ſes deux mains elle ſe cache;
Jeannot rapproche ſon corſet,
En ſoupirant il le rattache,
Et de même elle ſoupiroit.
Elle eut tort; il faut qu'on le ſache.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

NICOLE.

Un jour d'Eté Jean Guignolet
Dormoit dans le creux d'une roche,
Pour voir un peu comme il dormoit,
Voilà Denise qui s'approche:
Elle lui jette son bouquet,
Et ce fut pour elle un reproche.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expose!
Jeunes filles, &c.

THOMAS.

Le soir au bois prenant le frais,
Thémire entend chanter Sylvandre;
Elle s'approche de plus près
Pour écouter, & pour apprendre:
Chaque soir, elle y vient exprès.
Ç'en est assez pour la reprendre.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expose!
Jeunes filles, &c.

LE RÉGISSEUR.

Pour la sagesse en ce pays,
On est, ma foi, bien difficile.
Ce n'est pas de même à Paris,
Et sur ce point on est tranquille.
Qu'une fille ait des favoris,
Pour elle on est toujours docile.
Eh! bien... Eh! bien...
Mais c'est ici toute autre chose.
Jeunes filles, &c.

COLIN, *à Hélène.*

Sans l'oser dire, je t'aimois.
Ah! pourroit-on m'en faire un crime?
Non, ta sagesse & tes attraits

Rendent l'amour bien légitime.
Oui, oui, je t'aime & pour jamais,
Je céde au tranſport qui m'anime.
Avec ardeur,
Je puis te le dire, & je l'oſe:
Ah! pour moi, quel moment flatteur!
Tu fais mon bonheur,
Et dans ton cœur,
Je trouve le prix de la Roſe.

Me MICHELE.

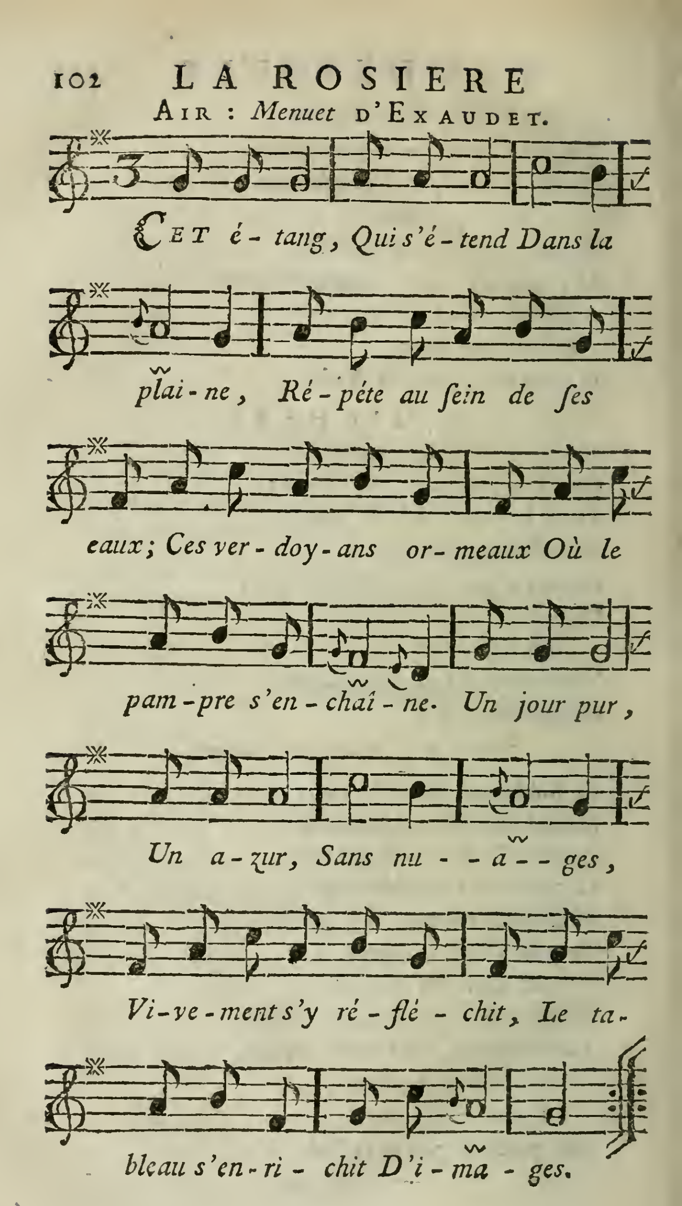
On dit qu'il revient un eſprit
Chez la grand-mere de Nicette;
Toute la nuit il fait du bruit:
Le voiſinage s'inquiette.
Nicette a grand-peur; mais ſourit:
Un ſourire eſt un interprète.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

HÉLÈNE, *au Parterre.*

La foible roſe bien ſouvent,
Malgré tout l'art du jardinage,
Quand elle eſt expoſée au vent,
En reçoit un cruel dommage;
Ainſi maint ouvrage, en naiſſant,
Ne peut réſiſter à l'orage.
Eh bien! Eh bien!
Voyez donc à quoi l'on s'expoſe!
Ah! Meſſieurs, ſans votre ſoutien,
Il ne faut qu'un rien,
Qu'un petit rien,
Pour perdre le prix de la Roſe.

FIN.

AIR : *Menuet* D'EXAUDET.



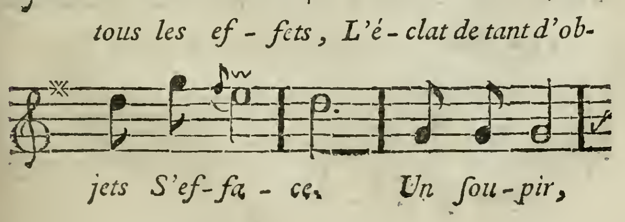
Mais tan-dis que l'on ad - mi - re,

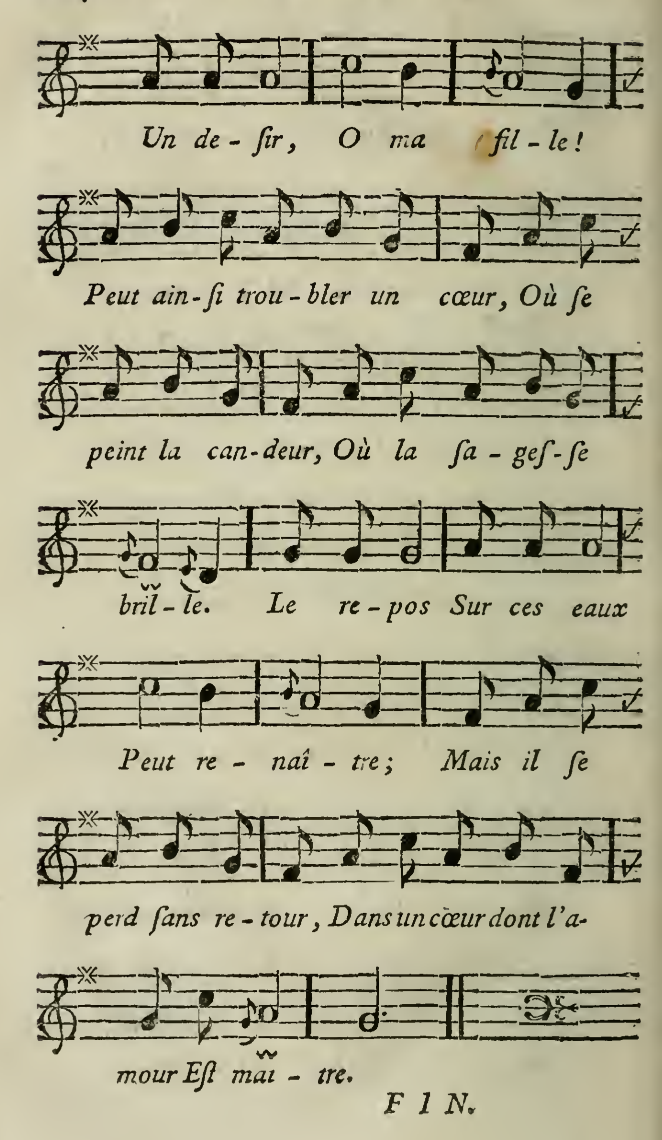
Cette on - de où le Ciel ſe mi - re,

Un zé - phir Vient ter-nir La ſur-

fa - ce, De la gla - ce ;

D'un ſouffle il con - fond les traits, Dé-truit




Un de - ſir, O ma fil - le!
Peut ain - ſi trou - bler un cœur, Où ſe
peint la can - deur, Où la ſa - geſ - ſe
bril - le. Le re - pos Sur ces eaux
Peut re - naî - tre; Mais il ſe
perd ſans re - tour, Dans un cœur dont l'a-
mour Eſt maî - tre.

F I N.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS,
MÊLÉE D'ARIETTES;

Tirée des Contes Moraux de M. DE MARMONTEL :

DÉDIÉE

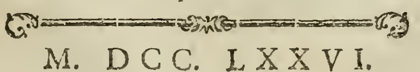
A MADAME LA DAUPHINE.

*Les Paroles sont de MM. ***, & FAVART.*
La Musique est de M. GRÉTRY.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce fut représentée en deux Actes sur le Théâtre de la Cour à Fontainebleau, le 13 Novembre 1770; & à Paris, le 24 Janvier 1771.

M. Favart l'ayant réduite en un Acte, elle fut jouée devant Leurs Majestés, à Versailles, le 29 Décembre 1775; & à Paris, le premier Janvier 1776.



A MADAME LA DAUPHINE.

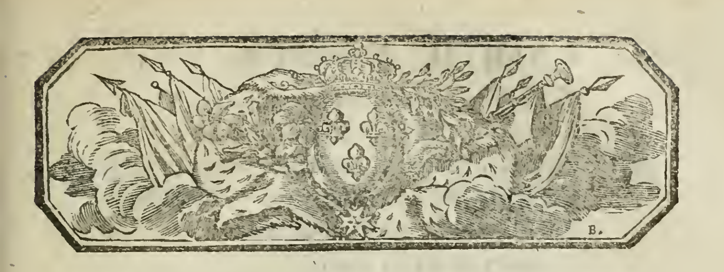
D'UN jour pur, d'un jour doux, vous éclairez la France;
Toutes vos actions partent de votre cœur ;
Dans vos regards ſereins, ſe peint la bienfaiſance ;
Et l'on vient , près de vous, reſpirer le bonheur.
L'Amitié ne doit pas vous paroître étrangere :
Vous en faire ſentir le charme ſéduiſant,
Fut le premier bienfait de votre auguſte Mere.
C'eſt le beſoin des Rois ; c'eſt leur faire un préſent.
PRINCESSE , vous daignez en accepter l'hommage :
Vous rendez plus ardens les vœux que nous formons.
Les Princes ont toujours nos reſpects en partage ;
Mais on ne leur dit point à tous : nous vous aimons.



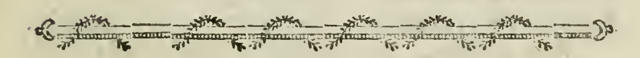
ACTEURS.

NELSON, Membre du Parlement d'Angleterre.	*M. Clairval.*
LADI-JULIETTE, Sœur de Nelſon.	*Mde Billioni.*
CORALI, jeune Indienne confiée à Nelſon.	*Mde Trial.*
BLANDFORT, Capitaine de Vaiſſeau de haut-bord.	*M. Suin.*
UN MAITRE A CHANTER.	*M. Meunier.*
UN NOTAIRE.	*M. Desbroſſe.*

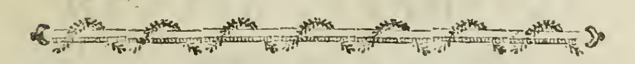
L'AMITIÉ



L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE, COMÉDIE.



Le Théâtre représente un Cabinet richement meublé à l'Angloise ; deux fauteuils sont places à côté d'un bureau surmonté d'un serre-papier, dans lequel il y a des mémoires, des livres, un paquet de plumes, une tabatiere & des pistolets.



SCENE PREMIERE.

NELSON.

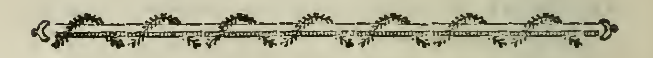
ARIETTE.

MON âme est dans un trouble extrême,
Le jour luit à regret pour moi.

O Ciel ! me craindrois-je moi-même ?
L'honneur n'eſt-il donc plus ma loi ?
Corali.... peut-être, je l'aime :
Ce dépôt me fut confié
Par Blandfort, par l'amitié même.
O tendre & divine amitié !
Dans mon cœur tu n'es pas éteinte.
Si par l'Amour j'étois vaincu,
Si j'ôſois te porter atteinte,
Je rougirois d'avoir vécu.



Confions à ma ſœur le trouble qui m'agite :
Juliette eſt prudente... Ah ! faut-il que j'héſite ?...
Elle paroît.... Je commence à trembler.



SCENE II.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

MON frère, Corali demande à vous parler.

NELSON.

Corali ?

JULIETTE.

Oui. Cela vous fait-il de la peine ?

NELSON.

De la peine, à moi ? Non ; mais ſans doute, ma ſœur.
Vous ſavez quel ſujet l'amène ?

JULIETTE.

Elle ne me fait pas l'honneur
De me prendre pour confidente.

NELSON.

Depuis un certain tems ſon air eſt plus rêveur,
D'elle-même elle eſt différente.
Vous ne la traitez pas peut-être avec aigreur ?

JULIETTE.

Vous me faites injure.

NELSON.

Elle aime la retraite....
Ah ! vous verrez que c'eſt Blandfort qu'elle regrette.

JULIETTE.

Elle le doit au moins, il eſt ſon bienfaiteur.
Cette jeune Indienne a perdu ſa famille ;
Son pere, en expirant ſous le fer du vainqueur,
A Blandfort confia ſa fille ;
De ce brave Officier il connoiſſoit l'honneur.
Par la raiſon, par la douceur,
Blandfort ſut abréger le tems de ſon enfance,
Il l'éclaira par la reconnoiſſance,
Et hâta ſon eſprit en parlant à ſon cœur.

NELSON, *très-vivement.*

Au-deſſus de ſon âge, il eſt vrai qu'elle penſe;
Ses yeux peignent ſon âme; on y voit la candeur.

JULIETTE.

A Blandfort Corali doit être mariée.
A ſon départ pour l'Inde il vous l'a confiée.
Sur un dépôt ſi cher il auroit dû compter;
Vous le lui raviſſez: dans les cœurs je ſais lire,
Dans le vôtre ſur-tout.

NELSON.

Qu'ôſez-vous me prédire?

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.

ARIETTE, *qui finit en Duo.*

Je m'y connois, mon cher frère,
Mon cher frère, vous aimez.
Vous tenez dans le myſtère
Vos ſentimens renfermés;
Mais vous avez beau vous taire,
En vous taiſant, vous parlez.
En vain vous diſſimulez.
Je m'y connois, mon cher frère.
Quand cette jeune Etrangère
Vient à vous, les yeux baiſſés,
Elle tremble, & vous, mon frère,
Vous rougiſſez:
Elle craint votre colère,
Vous craignez de l'offenſer.
On ſe trahit ſans y penſer.

NELSON.

Mais, mais, ma sœur, c'est m'offenser,
Moi, lui plaire !
C'est chimère.
Ma sœur, vous vous abusez.
Non, non....
Ma sœur, vous vous abusez ;
A tort vous vous allarmez.
Moi lui plaire !
C'est chimère.
A tort vous vous allarmez.

JULIETTE.

Ne vous cachez plus, mon frère ;
Avec moi soyez sincère.
Corali sait trop vous plaire,
Et même vous lui plaisez.
Bon, bon ! je m'y connois, mon frère, mon cher frère ;
En vain vous vous déguisez ;
Tous les deux vous vous aimez.
Oui, mon frère, oui, mon frère,
Tous les deux vous m'allarmez,
Tous les deux vous vous aimez.



NELSON.

Sur une simple conjecture....

JULIETTE.

Conjecture ! Ah ! l'heureux détour !

NELSON.

Pourroit-on soupçonner l'amitié la plus pure ?

JULIETTE.

Cette amitié sert de voile à l'amour.
Oui, je vous aime trop pour n'être pas sincère.
Vous, défenseur des Loix, Membre du Parlement,
Vous qui devez l'exemple, ah ! quel égarement !
Vous allez dégrader ce noble caractère ;
Vous allez être indubitablement
Ami trompeur, parjure à son serment,
Et perfide dépositaire.

NELSON.

Vous m'effrayez. Quoi! je pourrois trahir!
Du malheur d'un ami je deviendrois la cause!
Non. A cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expose,
Ma sœur; &, pour m'en garantir,
Demain... ce soir, je suis résolu de partir.

JULIETTE.

Vous feriez bien.

NELSON.

Oui, je quitterai Londre.
A mon ami je sais ce que je doi;
Ce n'est qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois-je voir sans cesse auprès de moi
Une Beauté sensible & vertueuse
Me demander & me donner la loi?
La circonstance est dangereuse:
Et, pour être exact à sa foi,
Quel homme auroit la force malheureuse
De pouvoir répondre de soi?

JULIETTE.

Oui, la raison se taît, quand on voit ce qu'on aime.
Corali va venir, mon frère, & je crains bien...

NELSON.

Je vous promets de m'observer moi-même.

JULIETTE.

Et moi, pour soulager votre contrainte extrême,
Je reviendrai bientôt abréger l'entretien.

NELSON.

Vous me ferez plaisir.

JULIETTE.

Plaisir! je n'en crois rien.



SCENE III.

NELSON, *seul.*

ARIETTE.

Non, non, jamais
L'amour ne doit troubler la paix
Qui règne dans une âme.
Je triompherai de sa flâme.
On échappe à ses traits,
Le devoir soumet la tendresse.
Aurois-je la foiblesse ? . . .
Non, non, jamais.
Mais je juge mon cœur
Avec trop de rigueur :
Eh! comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits ?
Par son empire,
L'Amour attire,
Entraîne,
Enchaîne.
Pour lui nos cœurs sont-ils donc faits ?
Non, non, jamais

L'amour ne doit troubler la paix
Qui règne dans une âme.
Je triompherai de ſa flâme.
Céder à la tendreſſe ! . . .
J'aurois cette foibleſſe ! . . .
Non, non, jamais.



SCENE IV.

CORALI, NELSON.

NELSON.

AIMABLE Corali, ma ſœur vient de m'inſtruire
Que vous déſirez me parler.

CORALI.

Mais vraiment, j'ai toujours quelque choſe à vous dire.

NELSON.

A moi ?

CORALI.

Oui ; pourquoi vous troubler ?

NELSON.

Moi, me troubler !...

CORALI.

Très-fort; cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je penſe, c'eſt votre ouvrage.
Je vois en vous la vérité ;
Vous m'en enſeignez le langage :
Avec plaiſir j'en fais uſage,
Je peins ma ſenſibilité.
Excuſez ma timidité.
Pour un maître, c'eſt un hommage;
Mais dans mon cœur ſans fauſſeté,
Que la reconnoiſſance engage,
Démêlez bien la verité
Dont vous m'enſeignez le langage.



NELSON, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis, & mon cœur tranſporté...
Ah! ma ſœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité
Eſt peut-être un mauvais préſage.
Vous aurois-je déplu?

NELSON.

Déplu! Vous!

CORALI.

Un nuage

Altère la ſérénité
Que la candeur peint ſur votre viſage.
Ah ! Nelſon, contre moi vous êtes irrité.

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

Enfin, j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort.
Quand on eſt malheureuſe, on eſt intimidée;
Ici vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blandfort.

NELSON.

Dès que l'on vous connoît, on en perd le mérite.
J'ai fait l'office d'un ami;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite,
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

CORALI.

Vous le devez; car je vous aime
Avec tant de plaiſir!...

NELSON, *troublé.*

Vous m'aimez?

CORALI.

Oui, Nelſon.

NELSON.

Corali!... Corali!...

CORALI.

Votre trouble eſt extrême.
Mon amitié vous fâche ?

NELSON.

Non.
Non ;... mais j'étudiois une cauſe importante ;
Il faut ſur ce procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire eſt donc intéreſſante ?

NELSON.

Oui... oui. Permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI.

Eh bien ! de mon côté je vais m'aſſeoir & lire.
Cela ne pourra point vous cauſer d'embarras ;
Je vous promets de ne rien dire.

NELSON.

Vous ne m'interromprez pas moins.

CORALI.

Je ne crois pas.
Travaillez ; je vais prendre un livre.

(Elle prend un livre ſur le bureau, & s'aſſied.)

(Nelſon ſe met à ſon bureau, & cherche dans le ſerre-papier les Mémoires dont il a beſoin ; comme pluſieurs choſes les couvrent, il les ôte ; &, entr'autres, une paire de piſtolets qu'il place ſur le bureau.)

NELSON, *après un moment de ſilence de part & d'autre.*

Voyons donc ſur quel expoſé
Je puis juſtifier l'innocent accuſé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne liſez donc pas?

CORALI.

Si fait;
Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins, ſoyez ſilentieuſe;
Un ſeul mot de vous me diſtrait.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuſe.

NELSON.

Eh bien! ne diſons rien tous deux.

CORALI.

Je ne ſais pas ſi cela ſeroit mieux.

NELSON, *à part.*

Examinons ces pièces d'écriture.

CORALI, *à part.*

Recommençons notre lecture.

(*Il se fait un long silence, pendant lequel Nelson & Corali se regardent de tems en tems.*)

NELSON, *à part.*

Je ne puis travailler.

CORALI.

Ce livre est ennuyeux.

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le tems?

CORALI.

Oui : vous me regardez, & moi je vous regarde.
Nous ferions aussi-bien de nous parler.

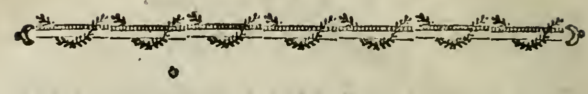
NELSON.

J'entends
Vous aimez à parler, vous n'aimez pas à lire.

CORALI.

Parler avec vous, c'est s'instruire.





SCENE V.

JULIETTE, CORALI, LE MAITRE A CHANTER.

JULIETTE.

Miss, c'est votre Maître à chanter.

NELSON, *à part.*

Il vient bien à propos.

JULIETTE.

Il faut en profiter.
Blandfort veut vous donner tous les moyens de plaire;
Vous lui devez une amitié sincère.

CORALI.

Tout ce qu'il fait pour moi m'engage à l'estimer;
Mais le secours d'autrui m'afflige & m'humilie.
Ce malheur, à mes yeux, sert à me déprimer.
J'ai formé le projet, j'ai la louable envie,
De me mettre au-dessus des besoins de la vie,
(*A Nelson.*)
Excepté cependant celui de vous aimer.

JULIETTE.

Cultivez avec ſoin les talens agréables ;
Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur ;
Ce ſont preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux & pour fixer ſon cœur.
Contre l'ennui ce ſont des armes ;
C'eſt par eux qu'un mari s'attache à ſa maiſon ;
Et tous les talens ſont des charmes
Que l'Amour inventa pour plaire à la Raiſon.

CORALI, *à Nelſon.*

Eh bien donc ! vous ſerez l'objet de ma leçon.

LE MAITRE, *à Nelſon.*

Vous aurez ſûrement du plaiſir à l'entendre.
(*A Corali.*)
Miss a du goût, elle va le prouver.

CORALI, *à Nelſon.*

Quand vous m'écouterez, ma voix ſera plus tendre.

NELSON, *à part.*

Cela manquoit pour m'achever.

LE MAITRE.

Chantez cette Ariette ; elle n'eſt pas mauvaiſe.

NELSON.

Eſt-elle Italienne, Allemande, Françoiſe ?

JULIETTE.

Mon Frère, là-deſſus point de diſcuſſions.
Il eſt, pour en juger, une règle très-ſûre ;

Toute Muſique doit rendre les paſſions ;
Celle qui ſait exprimer la nature,
Eſt de toutes les Nations.

LE MAITRE.

Ladi penſe très-juſte, & je penſe comme elle ;
L'arrêt qu'elle vient de porter,
Doit terminer toute querelle :
Ecoutez ; elle va chanter.

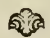
CORALI.

ARIETTE.

Du Dieu d'Amour en bravant la puiſſance,
On s'expoſe à ſes rigueurs :
On croit le fuir ; mais les traits qu'il nous lance
Ont déja frappé nos cœurs.
Au doux murmure des fontaines,
En vain on cherche le repos,
Et le ramage des oiſeaux
Réveille encore nos peines.
On languit ;
On gémit,
On ſe tourmente.
Toujours la peine augmente.
Mais on ſe livre à l'eſpérance,
Quand l'Amour unit deux cœurs.
Du Dieu d'Amour en ſervant la puiſſance,
On mérite ſes faveurs.
Le ciel eſt pur, nos jours ſont beaux,
Quand les plaiſirs forment nos chaînes.
Au doux murmure des fontaines,

Alors

Alors on goûte le repos,
Et loin de nous l'Amour bannit les peines.
Oui, tout remplit nos desirs,
Quand les nœuds des plaisirs
Forment nos chaînes.



NELSON, *à part.*

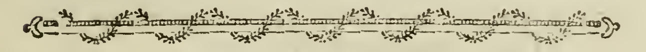
Quel empire elle prend sur moi !
Quelle voix touchante & légère !

LE MAITRE, *à Nelson.*

Cette Musique a dû vous plaire ?

NELSON.

Oui; mais pour aujourd'hui c'en est assez, je croi.
(*Le Maître se retire, en faisant une grande révérence*).



SCENE VI.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

Vous chantez assez bien pour vous passer de Maître.

CORALI.

Nelson, vous me flattez peut-être ?

JULIETTE.

Non, Corali, vous chantez tout au mieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire,
Nous nous amuſerons beaucoup toutes les deux,
Pendant l'abſence de mon Frère.

CORALI.

Comment donc ?

NELSON.

Oui, je pars ; je vais... bien loin d'ici.

CORALI.

Mais Juliette & moi nous vous ſuivrons auſſi.

NELSON.

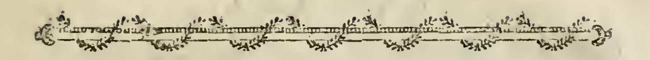
Non, Corali ; je vous laiſſe avec elle.

CORALI.

Vous pouvez vous réſoudre à quitter votre Sœur ?
De la tendreſſe fraternelle,
Vous ne ſentez donc pas le charme & la douceur ?

JULIETTE.

Je demeure ici pour affaires,
Et je vais ordonner pour lui.
Les préparatifs néceſſaires,
Pour qu'il ſoit en état de partir aujourd'hui.
(*Elle ſort.*)



SCENE VII.

CORALI, NELSON.

CORALI.

Votre Sœur peut rester, si bon lui semble:
Nelson, nous partirons ensemble.

NELSON.

Cela seroit décent!

CORALI.

Vous me haïssez-donc?

NELSON.

Non, Corali, non; je vous le proteste.

CORALI.

Dans ce cas, mon projet doit vous paroître bon:
Si vous partez, je pars; si vous restez, je reste.

NELSON.

Ce que je vais dire est affreux....
Non, je ne puis....

CORALI.

Parlez....

NELSON.

Je n'ose.

CORALI.

Nelſon ! . . .

NELSON.

De mon départ vous ſeule êtes la cauſe.

CORALI.

Ma tendreſſe pour vous eſt un crime à vos yeux ?

NELSON.

J'ai de votre bonheur fait mon unique étude ;
Et ſi vous n'aimiez pas Nelſon,
Ce ſeroit une ingratitude.

CORALI.

Eh bien ! voilà parler raiſon.

NELSON.

Mais ce penchant & ſi doux & ſi tendre,
Pourroit nous préparer un cruel repentir ;
Je ne dois pas y conſentir.
Un autre a le droit de prétendre....

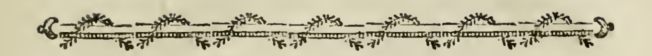
CORALI.

Hélas ! je ne vous entends plus.

NELSON.

Le reſpectable ami, plein de tant de vertus...





SCENE VIII.

CORALI, NELSON, JULIETTE.

JULIETTE.

Mon Frere, voici des nouvelles
De Blandfort.

CORALI.

Ah ! voyons ; nous apprendrons par elles
Si ſon voyage a ſecondé mes vœux.
Je déſire qu'il ſoit heureux.

NELSON, *après avoir lu.*

Il arrive.

CORALI, *interdite.*

Il arrive ?

NELSON.

Oui, dès cette heure même.

CORALI.

J'en ſuis charmée.

NELSON, *en déſordre.*

Et moi, j'en ſuis ravi.

(*Il lit la lettre.*)

« J'arriverai, mon cher ami,
» Peut-être avant ma lettre ; ainſi

» Je reverrai bientôt tout ce que j'aime :
» Je recevrai de toi l'aimable Corali,
» Ce dépôt, ce trésor si rare,
» Que la fidélité reçut de mon amour.
» Avec plaisir je touche à l'heureux jour
» Où notre bonheur se prépare.
» J'espere que ta Sœur, par amitié pour moi,
» Des instans précieux sachant faire l'emploi,
» Aura formé le cœur de ma jeune Pupile,
» Enrichi son esprit par une étude utile ;
» Je verrai ses talents égaux à ses attraits,
» Et ma félicité sera bien plus réelle.
» Que je serai content ! c'est un de vos bienfaits
» Que je vais posséder en elle ».

NELSON.

Blandfort vient réclamer les droits qu'il a sur vous.

JULIETTE.

Il faut, sans balancer, l'accepter pour époux.

CORALI.

Et moi, sans balancer, je suis très-décidée
A lui déclarer net que je ne le puis pas.

NELSON.

Mais....

CORALI.

Par la vérité je fus toujours guidée ;
Voilà les seuls conseils dont je veux faire cas.

NELSON.

Ma ſœur, je pars en diligence.

JULIETTE.

Mais, pouvez-vous, avec décence,
Vous éloigner au moment que Blandfort ?...

NELSON.

Je ne pourrai jamais ſoutenir ſa préſence.
Ah ! ma Sœur ! cachez-lui mon tort,
Et, comme vous pourrez, excuſez mon abſence.

(*A Corali.*)

Vous, jusqu'à mon retour obſervez le ſilence ;
Car... de vous doit dépendre.. ou ma vie ou ma mort.

(*A Juliette.*)

Je me fie à votre prudence,
Ma Sœur.

JULIETTE.

Partez, j'en ſuis d'accord.

TRIO.

NELSON.	CORALI.
Je pars, rien ne m'arrête ;	Vous ne partirez pas,
Ne ſuivez point mes pas.	Vous ne partirez pas.

JULIETTE.

Votre voiture eſt prête :
Partez, ne cédez pas.

<table>
<tr><td>NELSON.</td><td>CORALI.</td></tr>
<tr><td>

Elle me déſeſpere.</td><td>Vous ne partirez pas.
Corali t'eſt ſi chère,
Et tu veux la quitter !</td></tr>
</table>

JULIETTE.

Partez, partez, mon frère.

<table>
<tr><td>NELSON.</td><td>CORALI.</td></tr>
<tr><td>Je ne puis la quitter.</td><td>Corali t'eſt ſi chère,
Et tu veux la quitter !</td></tr>
</table>

JULIETTE.

Partez, partez, mon frère,
Partez, ſans l'écouter.
La raiſon vous éclaire,
N'écoutez que l'honneur.

<table>
<tr><td>NELSON.</td><td>CORALI.</td></tr>
<tr><td>Ah ! trop cruelle ſœur !
(A Corali.)
Non tu n'es pas haïe.
(A part.)
Ah ! je crains tout de ſes regards.</td><td>Ah ! trop cruelle ſœur !

Je me croirai haïe,
Cher Nelſon, ſi tu pars.
Sois attendri par mes regards.</td></tr>
</table>

JULIETTE.

De l'amitié trahie
Craignez bien plutôt les regards.

<table>
<tr><td>NELSON.</td><td>CORALI.</td></tr>
<tr><td>(A Juliette.)
Ah ! vous me rendez à moi-même.
(A Corali.)
Ne me ſuivez pas.</td><td>
Déſeſpoir extrême !
Arrête.</td></tr>
</table>

JULIETTE, *à Nelſon.*

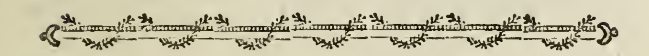
Ne l'écoutez pas.

NELSON.	CORALI.
Ne ſuivez point mes pas.	Vous ne partirez pas.

JULIETTE, *à Corali.*

Ne ſuivez point ſes pas.

(Comme Nelſon va pour ſortir, Blandfort paroît.)



SCENE IX.

NELSON, JULIETTE, CORALI, BLANDFORT.

BLANDFORT.

LE Ciel répond à mon attente,
Mon cher ami, je te revois !
Viens, Nelſon, viens remplir mon ame impatiente :
Nos cœurs, en ce moment, rentrent dans tous leurs droits.

JULIETTE.

Votre retour étoit bien néceſſaire.

BLANDFORT.

Je vous ſais gré de cet empreſſement :
La Sœur veut bien pour moi penſer comme le Frere.

CORALI.

Oui, nous vous déſirions tous trois également.
Lorſque je vous revois, je crois revoir un pere.

BLANDFORT.

Mais toi, qu'as-tu, Nelſon? je te trouve changé;
Tu jouiſſois d'une ſanté parfaite;
Ce bon tempérament ſeroit-il dérangé?

NELSON, *d'un air triſte.*

Ah! je me porte bien.

JULIETTE.

Moi, j'en ſuis inquiette.

CORALI.

Et moi de même.

BLANDFORT.

Je ne ſçais:
Mais j'ai cru vous trouver tout autres que vous êtes.

NELSON.

Qui? nous?

BLANDFORT.

Oui, vous ſemblez tous trois embarraſſés.
Auriez vous de chagrin quelques cauſes ſecrettes?

JULIETTE.

Qui pourroit manquer à nos vœux?

NELSON.

Il suffit que l'on te revoie.

BLANDFORT.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux;
Mais ma présence ici va ramener la joie.
(*A Nelson.*)
Tiens, ouvre-moi ton cœur, mon ami; je le veux.

CORALI.

Si quelque chose vous afflige,
Blandfort est un ami bien sûr, bien généreux.
Dites-lui tout, puisqu'il l'exige.

BLANDFORT.

Corali, je le vois, desire mon bonheur.

NELSON.

Ma santé s'affoiblit, le travail me fait peur.
J'ai formé le projet de vivre pour moi-même.

BLANDFORT.

As-tu quelques chagrins du côté de la Cour?
Elle t'estime plus que bien des gens qu'elle aime,
Et te le prouvera, sans doute, quelque jour.

NELSON.

Ce n'est point par humeur ni par misanthropie,
Que je veux quitter mon état;

Mais le bruit de la Ville... Ah ! le monde m'ennuie.
Plus libre à la campagne, on y vit ſans éclat.

CORALI.

Eh bien ? nous pourrons vous y ſuivre.

BLANDFORT.

Partout où tu ſeras, c'eſt-là que je veux vivre.

JULIETTE.

Votre bonheur, mon Frère, eſt notre unique loi.

BLANDFORT.

Nelſon, tu m'appartiens, & mon cœur te réclame :
Tu ne vivras jamais autre part que chez moi.
Corali m'aimera, je recevrai ſa foi ;
Tu ſeras heureux de ma flamme,
Et de ſon Gouverneur tu garderas l'emploi,
Même quand je l'aurai pour femme.

NELSON.

Non; ne t'en rapporte qu'à toi.

BLANDFORT.

ARIETTE.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié !
De tout l'univers qu'on oublie,
Heureux qui peut être oublié !

Ami tendre & femme jolie,
Sans ceſſe feront mon bonheur;
Et je trouverai dans mon cœur
Les biens charmans que l'on envie.



NELSON.

Oui, voilà le bonheur: quand on a l'ame tendre,
On n'aſpire, en effet, qu'à pouvoir vivre ainſi.

BLANDFORT.

Eh bien! tu peux te marier auſſi.

NELSON.

Non; non, je veux encore attendre.

BLANDFORT.

Tu fais mal; tiens, Nelſon, quand on a du ſouci,
Une femme jolie eſt une enchantereſſe,
Dont le regard ſerein ſçait fixer le plaiſir;
Et ſon ſourire qui careſſe,
Nous préſente un bonheur qu'il eſt doux de ſaiſir.

JULIETTE.

Je connois bien mon frere, & c'eſt ainſi qu'il penſe.

NELSON, *bas.*

Ma Sœur....

BLANDFORT.

Comment, quelque Beauté lui plaît?
Corali, vous ſavez qui c'eſt?
Mettez-moi dans la confidence.

CORALI, *embarrassée, & contrainte par un regard de Nelson.*

Non; je dois garder le silence.

BLANDFORT.

Sans la discrétion point de société,
Et son secret doit être respecté;
Je ne suis plus curieux de l'apprendre.
Rendre mon ami libre est ma première loi,
Et je veux que son cœur vienne au-devant de moi:
Je me reprocherois de vouloir le surprendre.

NELSON.

Mon ami!...

JULIETTE, *à Blandfort.*

Vous voyez quel est son embarras.

BLANDFORT.

Sa réserve m'étonne, & ne m'offense pas;
Mais Corali, pour moi, sans doute est sans mystère:
Je la connois, & je me crois certain
Que son âme n'a point de secret à me faire.

CORALI.

Je serois bien gênée, en voulant vous le taire.

BLANDFORT.

Ainsi, vous consentez à recevoir ma main?
Je vais chercher moi-même le Notaire.

NELSON.

Mais, un valet pourroit...

BLANDFORT.

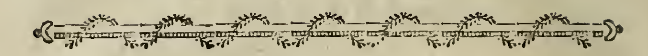
J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur; il faut
Saisir tout ce qui l'accélère.
Quand je fais tant que de bien souhaiter,
De tous mes pas je suis prodigue;
Et je trouve qu'on se fatigue
Beaucoup moins à marcher qu'à s'impatienter.

(*Il revient du fond du Théâtre.*)

Je reviens; j'oubliois l'article nécessaire:
C'est de vous mettre au fait de mon vrai caractère:
Si, comme je n'en doute pas,
Vous êtes douce, aimable, honnête, vertueuse;
Si dans notre union vous trouvez des appas,
Les plaisirs suivront tous vos pas;
Votre félicité me sera précieuse:
Si des plaisirs bruyans vous êtes amoureuse;
Si vous aimez le monde & tout son vain fracas;
Oh! je vous déclare, en ce cas,
Que vous serez encor parfaitement heureuse.

(*Il sort.*)





SCENE X.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

SI nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ſerions bien inexcuſables.

JULIETTE.

Hon ! ſouvent ce malheur arrive à ſes ſemblables :
Il ſemble que ce ſoit une fatalité.

CORALI.

C'eſt votre intention, à ce que j'imagine.

NELSON.

Qui ? moi ? Vous me croyez ce projet inhumain !

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine :
Vous attrapez Blandfort, en lui donnant ma main.

NELSON.

C'eſt un devoir.

CORALI.

C'eſt une tromperie.

(*Avec un peu d'humeur.*)

De ſon côté, Madame y donne tous ſes ſoins.

JULIETTE.

JULIETTE.

Seriez-vous infidelle à Blandfort?

CORALI.

De ma vie.

Je ne l'en tromperai pas moins.

NELSON.

Comment!

CORALI.

En devenant sa femme,

On me fera jurer que c'est selon mon gré.

JULIETTE.

Eh bien?

CORALI.

Comme je mentirai!

JULIETTE.

L'honnêteté...

CORALI.

Fort bien, Madame!

Je trahirai la vérité;

C'est une belle honnêteté!

JULIETTE.

Aimez-vous mieux manquer à la reconnoissance?

CORALI, *avec la plus grande vivacité.*

Non; mais est-il quelque puissance

Qui ſur notre âme ôſe étendre ſes droits ?
Notre âme eſt libre, & dans l'indépendance.
Seroit-il parmi vous des loix,
Pour affliger, opprimer l'innocence,
La nature, l'amour, & me dicter mon choix ?
Il n'eſt donc pas permis qu'on aime,
Si vos loix ne l'ont ordonné;
Un cœur doit ſe donner lui-même :

(*A Nelſon.*)

Et c'eſt à toi que le mien s'eſt donné.

NELSON, *avec feu.*

Corali, connois-moi; je t'aime, je t'adore.

JULIETTE.

Que dites-vous ?

NELSON.

Ah ! pardonnez ma ſœur;
Ni ſon cœur, ni le mien ne ſont faits pour l'erreur.

(*A Corali.*)

Chaque jour, chaque inſtant, te rend plus chere encore.

(*A part.*)

Eh ! quel objet plus digne d'être aimé ?
Jamais de tant d'amour on ne fut enflammé.

(*A Corali.*)

Mais, en t'aimant, veux-tu que je m'abhorre ?
Si pour Blandfort j'étois un étranger,
Je ſerois moins inexcuſable.

Avec vous, dans ce cas, je pourrois m'engager;
Sans me rien reprocher, sans être méprisable;
Mais, mon intime ami! juste ciel, j'en frémis!
Quoi! d'un dépôt sacré la sainteté trahie!...
Ce seroit une perfidie,
Un attentat affreux... si je l'avois commis...

JULIETTE.

Voyez le désespoir où vous plongez mon frère!

CORALI.

Est-ce ma faute, à moi, s'il m'a su plaire?

NELSON, *à part.*

Non, c'est la mienne, & je dois m'en punir:
Le danger est trop grand, il faut le prévenir.
De sa vertu l'homme n'est donc pas maître!
Faut-il vivre pour s'exposer
A l'horreur de se mépriser?
Ah! c'est un malheur que de naître!
(*A Corali.*)
Corali, tu connois quelle est ma probité.
Tout citoyen se doit à la société;
Il est comptable à sa patrie:
Mais d'un grand cœur connois la fermeté;
Il ôse s'affranchir du fardeau de la vie,
Plutôt que de traîner la honte & l'infamie.
Quoi! le remords me poursuivroit?
(*Montrant un pistolet*).
Non. Voici qui le préviendroit...

JULIETTE.

Arrête, mon frère, mon frère!

CORALI.

Juſte ciel ! qu'ôſerois-tu faire ?

NELSON.

Te montrer ton devoir, en m'acquittant du mien.

CORALI.

Mon courage, Nelſon, égalera le tien.

JULIETTE.

Vois ta ſœur à tes pieds.

CORALI.

Et vois-y ta victime.

NELSON, *les relevant.*

(*A Corali.*)

Apprends que la vie & l'eſtime,
Dans un cœur élevé, n'ont qu'un même lien :
Dès que l'une nous quitte, on doit déteſter l'autre.

JULIETTE.

C'eſt l'arrêt de l'honneur, par conſéquent le nôtre.

CORALI.

Eh bien ! ſois ſatisfait, Blandfort aura ma foi.

NELSON.

M'en fais-tu le ſerment ?

CORALI.

Oui, je renonce à toi.

NELSON.

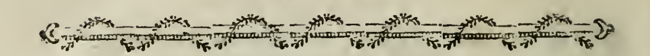
Ah! tu me rends la vie; une beauté nouvelle
A mes yeux ſatisfaits anime l'univers;
Et je ſens dans mon cœur une preuve réelle,
Que la clarté du jour eſt plus douce & plus belle
Pour l'honnête-homme heureux, que pour l'homme pervers.

JULIETTE.

Tu ſeras donc ami fidèle.
(*A Corali.*)
Vous & Blandfort, Nelſon & moi,
Nous ne ferons qu'un cœur entre nous quatre:
Être unis à jamais, va faire notre loi,
Et nous ſerons heureux ſans peine & ſans combattre.

TRIO.

Remplis nos cœurs, douce Amitié:
Tu conſoles l'hiver de l'âge,
Tu fais annoblir la pitié,
Tu viens au ſecours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs,
Le regard d'un ami ſoulage;
Le plaiſir a plus de douceurs,
Lorſqu'un tendre ami les partage.
Inſpire & reçois notre hommage,
Douce Amitié; remplis nos cœurs.



SCENE XI ET DERNIERE.

BLANDFORT, LE NOTAIRE, Les Acteurs précédens.

BLANDFORT, *à Corali.*

LE contrat est passé tout à votre avantage;
Corali, je suis enchanté.
Jouissez de mes biens en toute liberté;
Vous me donnez bien davantage;
Je vous dois ma félicité.

CORALI.

Vos dispositions blessent l'intégrité.
Vos parens n'ont-ils pas droit à votre héritage?

BLANDFORT.

Si mon bien ne m'eût rien coûté,
Ce fonds pour eux seroit une ressource;
Je commettrois une infidélité,
En le détournant de sa source.
Ma fortune est le fruit de vingt ans de travaux;
J'ai gagné quelque bien, mais c'est en honnête-homme,
Et c'est pour mes amis que j'en suis économe.
A qui le laisserois-je? à des collatéraux
De qui l'avidité sur cet espoir se fonde;
Qui, soigneux de s'anéantir

Dans une inaction profonde,
Ne ſavent que je ſuis au monde,
Que pour épier l'heure où je dois en ſortir.
(*Au Notaire.*)
Allons, Monſieur, faites lecture
De cet acte où mon cœur ſe montre à découvert.

CORALI, *bas à Nelſon.*

Nelſon, voici le moment qui nous perd.

NELSON, *bas.*

L'amitié nous ſoutient dans cette conjoncture.

BLANDFORT.

Allons, Monſieur, liſez; paſſez les qualités.
Cet amas bourſoufflé de vaines dignités,
Pour tout homme qui penſe eſt un vrai verbiage.

LE NOTAIRE.

Hon, hon, hon, hon; les clauſes ſont ici.
(*Il lit.*)
Et Blandfort reconnoît avoir de Corali
Reçu, lors de ſon mariage,
Une Terre près de Dublin,
Valant de revenu mille livres ſterling.

CORALI.

Si l'on m'appelle en témoignage,
Je dirai que l'article eſt une fauſſeté.

LE NOTAIRE.

C'eſt une fauſſeté d'uſage.

Et ſi ledit Blandfort meurt ſans poſtérité,
La moitié de ſes biens ſera pour ſon épouſe;
L'autre moitié de droit appartiendra
A l'homme heureux qui le remplacera.

JULIETTE.

C'eſt n'avoir pas l'humeur jalouſe.

BLANDFORT.

C'eſt être juſte; on ne peut faire mieux.
Je n'ai point l'orgueil odieux
De vouloir que ma veuve en équipage ſombre,
Dans la fleur de ſes ans ſoit fidelle à mon ombre.
Nelſon, tu connois ſes vertus;
Car je te l'ai donnée en garde;
Remplace-moi, quand je ne ſerai plus:
C'eſt toi que ce ſoin-là regarde.

NELSON.

Je ne pourrois jamais te ſurvivre un moment.

BLANDFORT.

Tu me regretteras, ſans doute;
Mais tiens, mon cher Nelſon, écoute:
Au métier que je fais, on vieillit rarement;
Et j'aurai cette idée, & douce, & conſolante,
De ſonger qu'après moi ma chère Corali,
Honnête & reſpectable autant qu'elle eſt charmante,
Tiendra tout ſon bonheur de mon meilleur ami.

CORALI.

Quel plaiſir trouvez-vous à me voir fondre en larmes?

BLANDFORT.

Je ne puis m'empêcher de leur trouver des charmes ;
Elles prouvent que vous m'aimez.

CORALI.

Je vous le dois.

BLANDFORT.

Vous me charmez.
Quel ſort plus que le mien peut être déſirable !
O vous ! dont la jeuneſſe embellit la vertu,
Signez cet acte reſpectable,
Pour lui donner la forme irrévocable
Dont il doit être revêtu.

CORALI, *prenant la plume.*

Donnez... je vais vous ſatisfaire.

JULIETTE, *bas à Nelſon.*

Elle pâlit...

NELSON, *bas.*

Je tremble.

CORALI, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

BLANDFORT.

Dieu ! quel moment !... Mais Juliette en pleurs,
Et Nelſon immobile ! Ah ciel ! qu'allois-je faire ?

JULIETTE.

Voilà toujours ce que j'ai craint.

BLANDFORT.

Nelſon, dans tes regards le déſeſpoir eſt peint;
Tu ne me réponds rien; ton embarras m'éclaire:
Mais d'un voile fatal tes yeux ſemblent couverts!
Eh! ne ſais-tu pas que je t'aime?
Quoi! n'es-tu pas toujours la moitié de moi même?
Viens, approche, mes bras & mon cœur ſont ouverts.

NELSON.

Ta tendreſſe m'accable. Ah! Blandfort, je te perds!

BLANDFORT.

Non, non; mon amitié voit tout, & te fait grace;
Va, je lis dans ton âme, & ſais ce qui s'y paſſe:
Cette enfant, ſans t'aimer, n'a pu vivre chez toi:
Tu l'as condamnée au ſilence;
D'un ſacrifice affreux tu lui faiſois la loi;
Mais la Nature à qui tu feſois violence,
A repris tous ſes droits pour les tenir de moi.

NELSON.

J'avoue, en gémiſſant, mon crime impardonnable.
Sans le vouloir, j'ai cauſé ton malheur;
J'ai préparé celui de cette fille aimable:
Mais j'atteſte ma foi, mon amitié, l'honneur...

BLANDFORT.

Laiſſe-là tès ſermens, Nelſon: ils nous outragent;
C'eſt la reſſource des ingrats,

Et non de deux amis dont les maux se partagent,
Te serrerois-je dans mes bras,
Si je te soupçonnois d'un crime volontaire ?
Ma chère Corali, revoyez la lumière;
Je ne veux que votre bonheur,
Et ne serai jamais votre persécuteur.

CORALI.

Blandfort! Blandfort! sans être trop sévère,
Vous pouvez m'accabler de reproches affreux.

BLANDFORT.

Je craindrois bien plutôt d'avoir lieu de m'en faire,
En vous séparant tous les deux.
Je ne veux point avoir d'amis qui me détestent.

CORALI, *se levant.*

Et comment espérer d'obtenir nos pardons ?

BLANDFORT.

Le contrat est dressé, l'on va changer les noms;
Mais j'exige & j'entends que les articles restent.

NELSON.

Dans la honte des torts quand nous nous confondons....

BLANDFORT.

Ils sont tous oubliés; mes procédés l'attestent.
Ne m'humiliez pas, en refusant mes dons.

JULIETTE.

Dans de tels procédés, la grandeur d'âme brille.

Vous, dont les actions sont de si bons avis,
Vos exemples seront plus cités que suivis.

BLANDFORT.

Nous n'allons composer qu'une même famille;
Nelson va devenir l'époux de Corali,
Dans ce moment je l'adopte pour fille.

CORALI.

C'est n'être pas généreux à demi.

BLANDFORT.

En sacrifiant ma tendresse,
Mon aventure apprend qu'on doit à son ami
Donner tout à garder, excepté sa Maitresse.

QUATUOR.

Passons les jours les plus doux:
Que l'amitié nous rassemble.
Passons tous nos jours ensemble,
Le bonheur sera chez nous.

BLANDFORT.

Pour être heureux dans la jeunesse,
Chérissez-vous.

JULIETTE.

Pour être heureux dans la vieillesse,
Estimez-vous.

CORALI & NELSON.

Jamais nous n'aurons de mystère
Pour vous.

BLANDFORT & JULIETTE.

Que votre âme ſincère
S'épanche ſans ceſſe avec nous.

BLANDFORT.

Un ami tendre eſt un bon père.

JULIETTE.

Une ſœur tendre eſt une mère.

ENSEMBLE.

Paſſons les jours les plus doux, &c.

FIN.

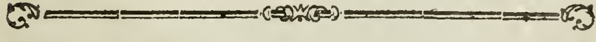
Dans le cas où l'on voudroit amener un Divertiſſement, Blandfort diroit les vers ſuivans.

BLANDFORT.

Suivez-moi, mes amis; que rien ne vous arrête:
Notre commun bonheur a tout concilié.
J'ai fait les apprêts d'une Fête;
Elle étoit pour l'Amour, je l'offre à l'Amitié.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier l'*Amitié à l'Épreuve*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Février 1771.

MARIN.



De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins, 1776.





